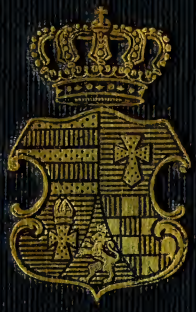


Künste III.
b.

I { Le Brun pag. 1 – 104
  { Mignard 104 – 178

II Coypel 1 – 42
Boullogne 42 – 80
Coypel 80 – 139
Pellegrini

VIES

DES PREMIERS-PEINTRES

DU ROI.

TOME PREMIER.

VIES

DES PREMIERS PEINTRES

DU ROI.

TOME TROISIÈME.

VIES

DES PREMIERS-PEINTRES

DU ROI,

DEPUIS

M. LE BRUN, JUSQU'A PRÉSENT.

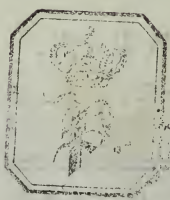
TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { DURAND, rue S. Jacques, au Gryphon.
PISSOT fils, Quai des Augustins, à la Sagesse.

M. DCC. LII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



A MONSIEUR

LE NORMANT DE TOURNEHEM,

Conseiller du Roi en ses Conseils, Directeur & Ordonnateur général de ses Bâtimens, Jardins, Arts, Académies & Manufactures Royales.

MONSIEUR,

Dans le dessein que se propose l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, de donner incessam-

ment au Public l'hiſtoire de ſon établiſſement & celle de tous les Artiſtes qui y ont été ſucceſſivement aggrégés, elle a cru la devoir faire précéder d'une hiſtoire particuliere de l'ancien état de la peinture & de la ſculpture en France, avec la vie des ſujets diſtingués de ſon Corps, qui ont été honorés du titre de Premier Peintre du Roi. L'impoſſibilité de raſſembler des mémoires bien exacts ſur les prédéceſſeurs de M. le Brun dans cette place honorable, a fait prendre le parti de ne donner qu'une

indication sur le tems où ils ont vécu, avec une idée la plus précise qu'il a été possible, & de leurs talens & de leur façon d'opérer.

Un pareil ouvrage pouvoit-il paroître sous de meilleurs auspices que sous les vôtres, MONSIEUR, *Vous, dont les vûes n'ont pour objet que d'augmenter la gloire de la Compagnie, en y excitant une noble émulation ?*

Je me tiens heureux en mon particulier d'être chargé par l'Académie de Vous en faire hommage, & je saisis avec transport

cette occaſion de vous marquer publiquement la vive reconnoiſſance que j'ai de vos bienfaits.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

LÉPICIÉ,

Secretaire perpétuel de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

PRÉFACE.

TOUT ce qui concerne les Hommes Illuſtres a toûjours été regardé par les perſonnes ſenſées, comme la partie la plus intéreſſante de l'Hiſtoire générale.

En effet, cette Science ne mériteroit guere d'être étudiée avec tant de ſoins, ſi l'on n'en retiroit d'autre fruit, que la connoiſſance ſtérile d'un grand nombre de faits certains ou douteux, & de dates chronologiques, ſouvent diſputées entre les Savans. Le but eſſentiel de cette étude, eſt donc d'approfondir les cauſes des évenemens,

& les qualités bonnes ou mauvaises de ceux qui y ont contribué ; de bien réfléchir sur les divers caracteres des Personnages célebres, qui ont donné le branle aux grands changemens arrivés dans le monde ; & de puiser ainsi dans les siecles passés des instructions pour le siecle présent.

Il est vrai que l'Histoire nous offre souvent beaucoup plus de modeles vicieux à détester, que de vertueux à imiter. Elle parle presque toûjours de guerres cruelles, de révolutions d'Empires & de Républiques, & de tous les effets tragiques que peuvent produire les passions les plus effrénées : ses Héros sont quelquefois des Conquérans injustes & superbes, & ses grands politiques des

ambitieux qui sacrifient tout à leur élévation. De plus, quand les exemples de vertu s'y trouveroient moins rarement, elle s'étend d'ordinaire par préférence sur les Têtes couronnées, sur les habiles Ministres, sur les grands Capitaines; & cependant très-peu de personnes sont appellées au gouvernement des Etats & au commandement des Armées.

Mais il y a une autre sorte d'Hommes Illustres, quelquefois trop négligés par les Historiens, quoique bien plus utiles au genre humain, dont ils sont les guides & les bienfaicteurs perpétuels. Ce sont les inventeurs des Sciences & des Arts, ou ceux qui les ont renouvellés & portés au plus haut point de perfection. Dans cette républi-

que des Lettres, des Sciences, & des Arts libéraux, on ne fait point attention à la nobleſſe de la naiſſance, aux richeſſes, ni aux grandes dignités; le mérite perſonnel y donne ſeul les premiers rangs: s'il s'éleve quelques diſputes entre ceux qui ſont à la tête des autres, les ſuites n'en ſont point funeſtes ni ſanglantes, & ne troublent point l'univers: tout y tend à éclairer les eſprits, & à la découverte de la vérité. Ceux qui compoſent cet empire, ne ſe propoſent d'autre fin que l'inſtruction & l'utilité publique. Les uns donnent gravement aux hommes des leçons morales & philoſophiques; les autres, par des moyens, peut-être mieux aſſortis à la foibleſſe humaine, cachent les plus utiles préceptes ſous des formes agréables.

C'eſt ce que font avec ſuccès les grands Poëtes, & les Artiſtes diſtingués dans la peinture & la ſculpture. On peut dire qu'ils nous rendroient des ſervices conſidérables, quand ils ne feroient que nous procurer des plaiſirs innocens qu'on ne ſauroit trop multiplier : mais l'utilité de leurs productions s'étend beaucoup plus loin ; puiſqu'en inſtruiſant agréablement elles immortaliſent encore le mérite, & tranſmettent à la poſtérité les belles actions, & les évenemens mémorables, qui ſans de tels ſecours ſeroient bientôt enſevelis à jamais dans les ombres de l'oubli.

On ne peut diſconvenir, qu'il ne ſe trouve ſouvent de grands vuides dans la partie de l'hiſtoire qui concerne les Artiſtes. Tantôt les

Hiſtoriens négligent de parler des Arts ; tantôt les Arts eux-mêmes ſont négligés. Leur ſort dépend ordinairement du ſort des Etats, du goût de ceux qui gouvernent, & d'une infinité d'autres circonſtances, qui peuvent leur être favorables ou contraires. De-là vient qu'on les voit briller rarement, & ſur-tout ſe maintenir long-tems dans leur ſplendeur : quelquefois même ils s'obſcurciſſent entierement. Quelle longue éclipſe n'ont-ils pas éprouvée depuis l'invaſion des Goths juſqu'aux Medicis !

Perſonne n'ignore que le beau ſiecle de Louis XIV. les a vû tous parvenir au plus haut degré de leur gloire. Charles le Brun en eſt dans ſon genre une preuve inconteſtable. Eh, dans quel genre alors

n'a-t-on pas vû paroître des hommes éminens? Il eſt juſte d'applaudir à ces beaux jours ſi brillans pour les Arts, & d'autant plus intéreſſans pour nous, que leur éclat ſe répand ſur les tems où nous vivons. Convenons-en, & ſoyons équitables : ne donnons pas à ces tems fortunés des loüanges excluſives; notre ſiecle eſt en droit de les partager à ſon tour. Pour ne parler que de la peinture; quelques éloges que l'on doive à l'illuſtre le Brun, on doit auſſi rendre juſtice à ſes dignes ſucceſſeurs. Il faudroit ſe fermer volontairement les yeux, pour ne pas voir que quelques-uns ne lui ſont guere inférieurs en mérite, & même qu'ils l'ont emporté ſur lui à certains égards; par exemple, dans la partie du coloris, dans

tout ce qu'on appelle la Magie de la peinture, comme l'intelligence du clair-obſcur, le bel effet, & l'harmonie du tout-enſemble : & ce que je dis ici de ſes ſucceſſeurs immédiats, doit s'étendre, ſans doute, aux Artiſtes diſtingués de nos jours.

Oui, quoi qu'en puiſſent dire certains Miſanthropes injuſtes, éternels Panégyriſtes du paſſé, & toûjours mécontens du préſent ; l'empire des Sciences & des Arts, ſi floriſſant au tems de Louis le Grand, ſe ſoûtient avec gloire ſous le regne heureux de ſon Bien-aimé ſucceſſeur. Eh, pourquoi ne ſe ſoûtiendroit-il pas ? Les nobles établiſſemens formés ou amplifiés ſous le regne précédent, ſont maintenus avec perſévérance ; les diſtinctions

& les récompenſes ſont toûjours le partage du ſavoir ; & les gratifications honorables n'ont pas même été interrompues pendant le cours d'une guerre, qui, quoiqu'heureuſe & triomphante pour la France, engageoit néceſſairement dans des dépenſes extraordinaires & exceſſives.

Louis XV. qui ſuit les traces de ſon immortel Biſayeul, en faiſant des conquêtes pour conquérir la paix, a protégé continuellement les Sciences & les Arts, & l'a fait dans tous les tems. Dès le commencement de ſon regne, il avoit établi l'inſtruction gratuite dans l'Univerſité de Paris. Dans la ſuite, Sa Majeſté donna ſes ſoins à l'augmentation & à la décoration de la Bibliotheque Royale, qu'il

a rendue la plus fameuſe qui ſoit au monde, en l'enrichiſſant d'un nombre prodigieux d'imprimés, & ſur-tout des plus anciens & des plus rares manuſcrits raſſemblés de toutes parts. Ces précieux thréſors ont été placés par ſes ordres dans un ſéjour orné convenablement à ſa deſtination. Enfin, c'eſt par les mêmes ordres que de ſavans Mathématiciens ont été envoyés au Nord & au Pérou, dans la vûe de déterminer la figure de la terre, ſi utile à connoître pour perfectionner l'Aſtronomie, & par conſéquent la Navigation.

Tout cela montre aſſez que ce grand Roi s'eſt toûjours fait un noble plaiſir de faire fleurir toutes les Sciences dans ſon Royaume.

Mais pour me renfermer plus

préciſément dans mon ſujet ; que n'a pas fait Sa Majeſté pour les Arts libéraux ? Sans parler du reſte, diſons que l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, avoit toûjours été ſous la protection des principaux Miniſtres, & que le Monarque l'a comblée d'honneur en daignant ſe déclarer ſon protecteur immédiat. Il a donné la direction générale de ſes bâtimens à un Citoyen zélé, qui, comme un autre Colbert, s'intéreſſe vivement à la gloire des Arts, auxquels il préſide; Miniſtre affable, toûjours bienfaiſant ; & qui ſe connoiſſant en hommes, accorde juſtement ſa confiance à un premier Peintre, digne héritier d'un nom dès long-tems célebre dans la peinture, & non moins diſtingué par ſes vertus que

par l'étendue & la variété de ſes talens.

Le Prince porté naturellement à favoriſer le mérite, appuie de ſon autorité les projets qui tendent à le rendre plus floriſſant ; & portant ſes vûes dans l'avenir, il prévient même la décadence du goût, en fourniſſant les moyens de former une nouvelle colonie d'Artiſtes, capables de ſoûtenir un jour en France l'honneur de la peinture & de la ſculpture.

Si le royal Protecteur a tant fait pour les beaux Arts au milieu des embarras de la guerre, que ne doivent-ils pas eſpérer de la paix que Sa Majeſté a procurée à la France & à toute l'Europe ? Paix glorieuſe ! qui la met en état de concevoir, comme d'exécuter les plus nobles

idées ; & d'élever des édifices ſomptueux, propres à fournir aux Gens d'art de ces grandes occaſions, qui ſouvent mettent en évidence de grands talens, dont on ne connoiſſoit pas encore toute la portée & les reſſources.

Dans des circonſtances ſi favorables, je me tiendrois heureux ſi je pouvois contribuer, quoique foiblement de ma part, au progrès de la peinture, en donnant l'hiſtoire d'un de nos plus fameux Peintres ; ſujet capable d'inſpirer à la jeuneſſe une vive émulation ! Les exemples ſans doute ont plus de force que les plus beaux raiſonnemens ; & la vie d'un habile Artiſte eſt un recueil animé des préceptes de l'art, mis en pratique dans ſes Ouvrages.

Il eſt étonnant qu'on ait tant at-

tendu pour écrire l'hiſtoire de ce Chef de la peinture, & qu'on ſe ſoit contenté juſqu'à préſent d'abrégés trop ſuccincts & trop peu détaillés.

Quand il s'agit des Hommes-Illuſtres, l'éloignement des tems fait perdre bien des faits particuliers, & des perſonnalités intéreſſantes ; je le ſai, mais en retardant davantage, l'inconvénient deviendroit encore plus conſidérable.

J'ai donc tenté l'entrepriſe. Les archives de l'Académie Royale m'ont fourni les principaux mémoires ſur leſquels j'ai travaillé. A l'égard des Ouvrages, j'ai cru devoir en donner quelques deſcriptions, quoique d'autres l'euſſent déja fait, & je me ſuis contenté

d'y renvoyer pour de plus grands détails. Enfin, le ſujet eſt beau, il ne lui manque que d'être tombé dans des mains plus habiles : mais du moins, cet écrit tel qu'il eſt, pourra faire ſentir l'utilité de ceux de ſon eſpece, faits dans les tems convenables. Ce ſera un avertiſſement de ne pas négliger l'hiſtoire des grands Artiſtes, que le Public aime à connoître particulierement, & de ne plus manquer à l'avenir de rendre un ſi juſte hommage à leur mémoire, dont les Contemporains ſont en quelque ſorte comptables à leurs deſcendans.

Mais avant de commencer à parler d'un grand-homme, l'un des ornemens du dix-ſeptieme ſiecle, je crois qu'il ne ſeroit pas hors de

propos de faire précéder ici quelques réflexions sur l'ancien état de la peinture en France, & principalement sur les Premiers Peintres de nos Rois, depuis François I. jusqu'à Louis XIV. Réflexions préliminaires, qu'on pourra regarder, si l'on veut, comme une introduction utile, & peut-être agréable, à l'histoire de l'illustre le Brun.

DISCOURS PRE'LIMINAIRE,

Sur l'état de la Peinture & de la Sculpture en France, dans les siecles qui nous ont précedés, & sur les Peintres Italiens ou François, qui ont eu le titre de Premiers Peintres de nos Rois, avant Charles le Brun.

DEPUIS la conquête des Gaules par les François, ces Conquérans nouveaux n'estimerent long-tems que l'art de la guerre qui les avoit fait triompher ; & ils mépriserent tous les autres Arts, qui n'étoient pas mieux traités dans ces tems d'ignorance par les autres

nations. Peu-à-peu cette espece de férocité militaire s'adoucit, & les François commencerent à mêler la politesse à la valeur. Charlemagne, leur Souverain, & Empereur d'Occident, Prince aussi éclairé que vaillant, fit de grands efforts pour rappeller les Sciences en Europe, & ne put y parvenir. Le bon goût une fois perdu se retrouve difficilement. L'éducation met à la place, des caprices bisarres, que l'habitude accrédite si bien, qu'on ne s'imagine pas même qu'un meilleur goût puisse exister. De plus, nos Rois laisserent prendre une autorité excessive à leurs Vassaux: ils étoient trop occupés à des guerres fréquentes, civiles ou étrangeres, pour pouvoir veiller au bonheur de leurs Sujets & au soûtien des Arts.

L'architecture gothique, que les Goths avoient ſubſtituée à celle des Grecs & des Romains, régnoit en France, comme par-tout ailleurs.

La peinture n'étoit guere occupée qu'à colorer avec une vivacité ſinguliere, & ſans meſure, les vitres des Palais, & ſur-tout celles des Egliſes, qu'elles obſcurciſſoient fort en les ornant, ſuivant l'uſage alors approuvé.

La ſculpture de ſon côté, étoit uniquement employée à exécuter avec une dextérité ſurprenante des ornemens innombrables, ſemés par-tout avec confuſion & ſans choix: s'il s'y mêloit des figures humaines, ce n'étoient que de véritables magots. Enfin, dans ces ſiecles ignares, les Sculpteurs,

comme les Architectes, étoient auſſi Maçons, & tous les Peintres étoient en même tems Peintres & Vitriers.

Sous les regnes de Philippe-Auguſte & de Saint Louis, l'architecture gothique, déja remarquable par la ſolidité de la conſtruction & la hardieſſe de l'exécution, devint moins groſſiere, & s'éleva juſquà une eſpece d'élégance.

On perfectionna un peu la peinture ſur verre, & le travail de la ſculpture acquit plus de délicateſſe. On fit quelques portraits & beaucoup de tapiſſeries : mais, à dire la vérité, tout cela étoit aſſez mauvais.

Cependant on voit à la Bibliotheque du Roi, dans des manuſ-

crits de ce ſiecle, & même plus anciens, des deſſeins à la plume, & quelques miniatures qui ne ſont pas ſans mérite; & qui valent bien au moins ce qu'on faiſoit en Italie, du tems de Cimabué & de ſes ſucceſſeurs.

Car il faut remarquer que les progrès de ceux-ci, quoiqu'encouragés par les Medicis, furent très-lents & très-imperceptibles, juſqu'à la fin du quinzieme ſiecle, qu'on s'aviſa enfin de jetter les yeux en ce pays ſur les ſculptures des Anciens, échappées aux tems, & aux barbares du Nord & d'Afrique. Alors on commença à déterrer les monumens de l'antiquité, & à les étudier avec ardeur. C'eſt alors auſſi que Charles VIII. & Louis XII. portant leurs armes en Italie,

y prirent le goût des Arts : mais la véritable époque de leur naiſſance effective chez les François, doit être placée au regne de François I. appellé juſtement le Pere des Lettres, & le Reſtaurateur des Arts libéraux, qui jettoient nouvellement un grand éclat à Florence & à Rome.

Ce brave Prince, ſpirituel & amateur des belles choſes, avoit fait à ſon tour la guerre en Italie, avec plus de gloire que de ſuccès. Il avoit vû à Milan des ouvrages de Leonard de Vinci, & l'avoit invité à venir en France : mais celui-ci ne ſe détermina à ce voyage, qu'âgé de plus de ſoixante & dix ans, & forcé par la jalouſie & les clameurs de Michel-Ange & de ſa cabale. Il y fut bien reçû, & ſoû-

tint sa réputation ; mais il vécut trop peu pour y faire beaucoup d'ouvrages, & former des Eleves. Tout le monde sait que le Roi lui rendit visite pendant sa maladie, & qu'en l'embrassant, il le vit expirer dans ses bras, & l'honora de ces regrets.

Il méritoit tous ces honneurs ; étant un des premiers, qui ait banni la petite maniere, le goût gothique ; qui ait fait d'heureuses recherches sur l'expression des passions de l'Ame, & qui ait enfin approfondi la théorie de son art, comme on le voit par ses écrits, dont il nous reste son traité non achevé de la peinture, imprimé en France, & dont le Poussin avoit tracé les figures.

André del Sarte, qui lui étoit peut-être inférieur en mérite à cer-

tains égards, mais qui avoit de grands talens, sollicita pour le remplacer.

Le Roi qui avoit vû de ses tableaux aggréa sa demande. Dès qu'il fut arrivé, ce Prince lui donna des marques de sa libéralité, un logement, des appointemens, & commanda qu'on ne le laissât manquer de rien. Il fit plusieurs ouvrages bien reçûs & bien récompensés : heureux s'il eût sû se fixer ! Mais comme il achevoit un saint Jérôme pour la Reine, il reçut des lettres de sa femme, & demanda au Roi un congé pour aller à son pays, promettant avec serment qu'il reviendroit. Le Roi y consentit, & lui fit même donner de l'argent pour acheter des tableaux des Grands-Maîtres.

André

André partit, se divertit en Italie avec ses amis, mangea, non-seulement ce qu'il avoit gagné, mais encore l'argent des tableaux du Roi, & n'osa revenir. Il fut bien puni de sa mauvaise conduite; car, quoiqu'il continuât de travailler dans son pays, étant mal payé, il tomba dans la misere, & mourut de la peste à 42 ans.

Ces deux Artistes n'ont point eu le titre de Premier Peintre de François I. Ceux qui suivent en ont été revêtus. Il Rosso, plus connu sous le nom de Maître-Roux, étoit Florentin comme les deux précédens.

Il n'eut point d'autre maître que les cartons de Michel-Ange, & son propre génie. Il s'étoit fait une maniere particuliere, qui ne pouvoit guere être bonne, puisqu'elle

ne tenoit ni de l'antique, ni de la nature : mais il étoit abondant en inventions, & montroit dans tout ce qu'il faisoit de l'imagination, de la facilité ; & plus de caprice, que de jugement, & de vraisemblance.

Il étoit à Rome, quand elle fut prise par le Connêtable de Bourbon ; & ayant été dépouillé de tout, il alla à Venise : après y avoir dessiné pour l'Arétin l'histoire de Mars & de Venus, qui a été gravée, il se flatta de trouver une meilleure fortune en France. Il ne fut pas trompé dans son attente. Le Roi fut content de sa personne & de ses ouvrages : & voulant décorer les Maisons Royales, il lui donna le titre de son Premier Peintre, avec la direction générale de tout ce

qu'on projettoit de faire à Fontainebleau, dont Maître-Roux peignit la grande galerie & d'autres pieces, aidé par des Peintres François & Florentins. Il fit auſſi des morceaux particuliers, comme un Chriſt mort, placé à Ecouen ; il fit pluſieurs deſſeins d'orfevrerie, & des miniatures pour Sa Majeſté, qui lui avoit donné un canonicat de la Sainte-Chapelle ; ce qui joint à ſes penſions, le mettoit dans une ſituation heureuſe & opulente.

François Salviati ſon compatriote fut moins heureux, quoique peut-être plus habile. On eſtime ſa Deſcente de Croix aux Céleſtins, dans la chapelle d'Orléans. Il travailla quelque tems pour le cardinal de Lorraine ; mais le Prélat & l'Artiſte étant peu contens l'un

de l'autre; le dernier retourna bientôt en Italie, laissant le champ libre au premier Peintre, dont il étoit jaloux, sans pouvoir lui nuire.

En effet, celui-ci se maintenoit toûjours dans sa faveur & sa fortune. D'ailleurs, il étoit homme bienfait, savant dans la Musique, & d'une conversation agréable; mais il ternit ces bonnes qualités par une mort honteuse & funeste.

Ayant fait arrêter un de ses amis, qu'il soupçonnoit de lui avoir volé une somme d'argent considérable, l'accusé déclaré innocent fut mis en liberté, & publia un violent libelle contre son accusateur; qui croyant après cela ne pouvoir plus se montrer dans le monde avec honneur, s'empoisonna lui-même, & périt misérablement en 1541.

Comme parmi les ouvrages de peinture on mêloit des ornemens de ſtuc, dont le ſecret ancien venoit d'être retrouvé par Jean d'Udiné, diſciple de Raphaël; François I. dès 1731. avoit fait demander au duc de Mantoue quelque jeune homme entendu dans ces ſortes d'ouvrages. Le Duc lui envoya le Primatice, gentilhomme de Boulogne, lequel travailloit ſous Jule-Romain, dont il exécutoit les deſſeins en bas-reliefs de ſtuc, mieux que tous les autres éleves.

Il vint donc en France, & travailla d'abord aux ouvrages de ſtuc, puis aux ouvrages de peinture de Fontainebleau avec Maître-Roux. Quelques années après, le Roi l'envoya à Rome, pour acheter des Buſtes & des Statues antiques. Il

en acquit un très-grand nombre : il fit mouler par Vignole le cheval de Marc Aurele, exposé en plâtre dans une des cours de Fontainebleau, appellée pour cela la cour du Cheval-blanc : il fit mouler encore la colonne Trajane, la Venus, le Laocoon, le Tybre, le Nil, la Cléopatre de Belvedere ; & par ses soins, plusieurs de ces figures furent jettées en bronze. En 1539. quand Charles-quint allant en Flandre passa à Paris, le Primatice eut la conduite principale des arcs-de-triomphe, & autres décorations de cette capitale, à l'entrée de l'Empereur.

Après la mort de Maître-Roux, le Primatice lui succéda dans le titre de Premier Peintre du Roi. Il acheva une galerie que son prédé-

ceſſeur avoit laiſſée imparfaite, & commença divers autres ouvrages. Comme il étoit ſurchargé de travail, il ſe contentoit ſouvent de faire des deſſeins arrêtés, qu'il faiſoit exécuter par des Peintres François & Italiens.

Le plus habile de ceux-ci étoit ſans contredit Nicolo de Modene. C'eſt lui qui a peint la ſalle du bal; une autre où l'on voyoit ce qu'a fait Ulyſſe pendant la guerre de Troye, tiré de l'Iliade; & dans une galerie, ſes aventures après ce ſiege, tirées de l'Odyſſée. Il travailla auſſi ſur les deſſeins du Primatice à Meudon, pour le cardinal de Lorraine, & fit des ouvrages de ſon invention à Beauregard près de Blois; & à Paris, aux hôtels de Guiſe & de Montmorenci. Sa freſ-

que eſt belle, & il en reſte quelques morceaux : il a peint auſſi d'aſſez bons tableaux à huile ; étant plus habile à manier le pinceau, que ſon maître même ; lequel faiſoit toûjours beaucoup de deſſeins pour les fêtes & les tournois, & pour des tapiſſeries, dont on voit une tenture à l'hôtel de Condé. Il en donna encore dans la ſuite de très-ingénieux pour le monument des Valois, commencé à Saint Denys par Philbert de l'Orme ; ouvrage admirable s'il eût été achevé ; & détruit en 1719.

Le Primatice avoit été d'abord Valet de Chambre de François I. En 1544. il avoit été pourvû de l'Abbaye de S. Martin de Troyes ; ſelon l'uſage commode de ce tems-là, où les Bénéfices étoient ſou-

vent la récompenſe des Savans & des Gens d'art. Mais quand François II. parvint au Thrône, le premier Peintre eut encore l'Intendance générale des Bâtimens; place dès-lors très-conſidérable, & qui avoit été exercée par le pere du cardinal de la Bourdaiſiere, & par M. de Villeroi. Ainſi ce Chef de la peinture, né de parens nobles, & vivant noblement, n'étoit pas ſeulement regardé comme un Artiſte illuſtre, mais comme un des grands de la Cour. Il mourut très-âgé ſous le regne de Charles IX.

On peut dire que Maître-Roux & Meſſer Nicolo poſſédoient bien pluſieurs parties de leur art, mais pas une ſeule portée à un degré éminent. Ils avoient une imagination abondante, mais ſouvent com-

mune, & n'ayant rien de piquant; un deſſein aſſez correct & ſavant, mais avec peu d'élégance; des caracteres de tête nobles, mais peu d'expreſſion des paſſions de l'Ame; du reſte, peu ou point d'intelligence du coloris ni du clair-obſcur, quoiqu'on en trouve dans quelques tableaux à huile de Nicolo: en tout ils s'étoient fait une pratique uniforme, expéditive, n'ayant ni les fineſſes de l'Antique, ni le vrai de la Nature.

Le Primatice l'emportoit ſur eux à bien des égards. C'étoit un beau génie. Il a fait peu de tableaux: mais en général ſes deſſeins ſont d'une grande maniere, & fort eſtimés.

Quoique ces Artiſtes fuſſent bien éloignés de la perfection, on

leur a pourtant l'obligation d'avoir amené le goût antique chez les François encore infectés du gothique. Ce goût se répandit dès-lors sur l'Architecture, la Sculpture & la Peinture sur verre, presque la seule qu'on exerçoit en ce tems-là. Il paroît même qu'on y excelloit en France; puisque le pape Jule II. fit venir à Rome Claude de Marseille & le frere Guillaume Dominiquain, qui travaillerent les premiers dans ce genre en Italie avec succès.

On voit, il est vrai, de nos anciennes vitres qui sont très-belles pour l'éclat & l'apprêt des couleurs : mais au seizieme siecle, on y joignit un meilleur goût de dessein. Les noms de ces anciens Peintres sur verre, ni des Sculpteurs

du même tems, ne ſont point venus juſqu'à nous; & l'on ne ſait guere que les noms de quelques-uns de ceux qui ont paru ſous François I. & ſes ſucceſſeurs.

Le plus connu de tous, & le plus digne de l'être, eſt ſans contredit Jean Couſin, un des grands hommes de ſon ſiecle.

Il naquit près de Sens, & il épouſa la fille du Lieutenant Général de cette ville. Profond dans les Mathématiques, il a écrit de la Géométrie & de la Perſpective: deſſinateur habile, il a fait un livre des principes du deſſein, dont les réimpreſſions fréquentes font ſuffiſamment l'éloge.

Il ſe diſtingua honorablement entre ces Peintres qu'on peut nommer Vitriers. On voit de lui des

vitrages à Sens & à Paris, ornés de compoſitions ingénieuſes, & accompagnés d'un deſſein ferme & ſavant. On eſtime ſur-tout ceux de la Sainte-Chapelle de Vincennes, & du chœur de ſaint Gervais à Paris.

Jean Couſin a fait auſſi des portraits & d'autres tableaux, dont le plus conſidérable *, qui eſt gravé par Pierre de Jode, Flamand, repréſente le Jugement univerſel. Il ſuffiroit ſeul pour prouver le grand génie de l'Auteur, & ſa ſcience dans les contours, auxquels il ne manque que moins de ſechereſſe, & plus d'élégance.

Le tombeau de l'amiral Chabot aux Céleſtins, prouve auſſi ſon habileté dans la ſculpture: il eſt

* Il eſt aux Minimes de Vincennes dans la Sacriſtie.

d'un bon deſſein, quoique trop chargé d'ornemens ; défaut où l'on eſt tombé ſouvent dans ce tems-là, & quelquefois dans celui-ci.

Pour achever cet éloge, diſons que Jean Couſin, par ſon ſavoir & ſes belles manieres, ſe rendit agréable à la Cour d'Henri II. François II. Charles IX. & Henri III. Il vécut long-tems, & généralement eſtimé.

François Clouet, dit Janet, travailloit alors avec ſuccès à la Cour de ces Princes. Il réuſſiſſoit dans les portraits, & peignoit bien encore en miniature. C'eſt tout ce qu'on ſait de ce Peintre. Ronſard l'a loüé dans ſes poëſies.

Un autre Artiſte qu'on devroit mieux connoître, & qui donne lieu de ſe plaindre du ſilence des Ecri-

vains ; c'eſt le fameux Jean Gougeon. Ce Corrége de la ſculpture a cela de commun avec ce grand Peintre, qu'on connoît mieux ſes ouvrages que ſon hiſtoire perſonnelle ; qu'il étoit quelquefois peu correct, mais toûjours plein de grace, & que vraiſemblablement ſa carriere n'a pas été fort longue, ſi l'on en juge par le petit nombre de ſes productions renommées. On ne ſait s'il a vû l'Italie, & les ſculptures des Anciens ; ce qu'on peut dire, c'eſt qu'on trouve en partie dans ce qu'il a fait, la belle ſimplicité & les fineſſes de l'antique.

Il a travaillé ſous Henri II. au vieux Louvre ; & l'on croit qu'il avoit part au deſſein des façades, à cauſe du bel accord de ſa ſculpture avec leur architecture ; accord ſin-

gulierement remarquable, ſur-tout à la Fontaine des Saints Innocens, admirée du cavalier Bernin, qui admiroit rarement. Il eſt certain que perſonne n'a mieux entendu que lui les figures de demi-relief, &, pour ainſi dire, leur harmonie avec le bâtiment : c'eſt ce que prouve encore l'hôtel de Carnavalet, dont il fut l'Architecte & le Sculpteur. Le grand Manſart, chargé de le finir, a conſervé précieuſement l'ouvrage commencé, & s'y eſt conformé avec un art qui n'a pas peu contribué à ſa réputation.

On peut voir à Paris pluſieurs ouvrages de notre gracieux Artiſte ; on en voit à la porte de ſaint Antoine, de la pompe Notre-Dame & ailleurs. Mais le plus célebre de

tous,

tous, eſt au Louvre dans la ſalle des Cent-Suiſſes. C'eſt une eſpece de tribune, ſoûtenue par des Caryatides giganteſques d'un tour & d'un deſſein admirable. Sarraſin, fameux Sculpteur, les a imitées au gros pavillon élevé ſous Louis XIII. & M. Perraut les a fait graver dans ſa belle traduction de Vitruve, par l'illuſtre Sébaſtien le Clerc. On ne ſait rien d'ailleurs de la vie ni de la mort de Jean Gougeon.

On connoît à peine Paul Ponce, Florentin, qui travailloit alors à Fontainebleau. On croit qu'il a fait quelque choſe au vieux Louvre dans l'attique; il a fait aux Céleſtins la colonne ſemée de flammes, accompagnée de trois Génies avec des flambeaux, & portant une urne qui renferme le cœur

de François II. & dans la même Egliſe, le tombeau en pierre, avec la figure de Charles-Magne, vêtu militairement; morceau eſtimé des curieux.

On n'en ſait guere davantage ſur la perſonne de Germain Pilon né à Paris; ſi connu par ſes ouvrages, dont les premiers tenoient un peu du gothique; mais dont les derniers ſont renommés. Il en a fait un très-grand nombre. On en voit à ſaint Germain de l'Auxerrois, à ſaint Etienne du Mont, à ſainte Genevieve, à ſaint Gervais; aux Grands-Auguſtins, qui ont un modele en terre cuite de ſaint François, que Pilon devoit exécuter en marbre pour la Chapelle du Roi; & enfin dans d'autres Egliſes. Tous ces ouvrages ont bien des beautés:

mais on admire sur-tout aux Célestins, dans la chapelle d'Orléans, son groupe des trois Graces, portant une urne, où sont déposés les cœurs de Henri II. & de Catherine de Medicis; & élevées sur un beau piédestal, en forme de trépié antique. C'est dans sa totalité un monument d'un mérite vraiment supérieur.

Tout ce qu'on vient de dire montre suffisamment, combien le goût s'étoit perfectionné en France, depuis Maître Roux & le Primatice.

Après la mort de ce dernier, Charles IX. partagea la place de Premier Peintre à Toussaint du Breuil de Paris, & à Roger de Rogeri, Italien. Tous deux avoient la direction des travaux de Fontainebleau, & ils y ont peint plusieurs salles & cabinets.

On voyoit dans leurs ouvrages le bon & le mauvais de leurs prédéceſſeurs, qu'ils n'égaloient même pas. Du Breuil peignit encore avec Jacob Bunel de Blois, la petite galerie du Louvre, brûlée en 1661. Le meilleur ouvrage de ce Bunel, eſt un tableau repréſentant la Pentecôte, aux Grands-Auguſtins, dans la chapelle où l'Ordre du S. Eſprit a été inſtitué.

D'autres Peintres, du moins auſſi médiocres, quand ils ſe livroient à eux-mêmes, ou foibles copiſtes de quelque bon Maître d'Italie, qu'ils imitoient mal, travailloient cependant au Louvre, à Saint Germain-en-Laye & à Vincennes.

Tels étoient entr'autres, Jean de Hoey de Leyde, qu'Henri IV.

fit ſon Valet-de-Chambre, & Garde de ſes tableaux; & Ambroiſe du Bois, d'Anvers. Tous deux peignirent conjointement le cabinet de la Reine à Fontainebleau, & la chambre ovale où Louis XIII. eſt né.

Tel étoit encore, quoiqu'il ait joüé un plus grand rôle, Martin Freminet, né à Paris, éleve de ſon pere, aſſez mauvais Peintre, dont Touſſaint du Breuil avoit été diſciple.

Après avoir fait quelques tableaux à Paris dans pluſieurs Egliſes, & finalement un S. Sébaſtien dans celle de ſaint Joſſe, il alla à Rome âgé de 25 ans. Joſepin & le Caravage y partageoient les ſuffrages des prétendus Connoiſſeurs. Freminet vouloit d'abord ſuivre la

maniere du dernier : mais plus frappé des beautés mâles du fameux Michel-Ange, il n'eut bientôt plus d'autre modele. Il en prit en effet une certaine fierté de deſſein qui viſe au grand : mais il en prit encore plus facilement certains défauts, qu'il rendit plus ſenſibles en les outrant ; & donnant dans des idées biſarres & forcées, il s'éloigna entierement de la nature. Du reſte, il étoit homme d'eſprit. Il ſe fit beaucoup d'amis à Rome, & enſuite à Veniſe, où il ſéjourna, ſans devenir moins mauvais coloriſte. De-là il ſe rendit en Savoye, où il travailla pluſieurs années pour le Duc qui l'aimoit, & qui le vit partir à regret de ſes Etats.

En effet, du Breuil, qui étoit apparemment reſté ſeul Premier

Peintre du Roi, étant mort, Henri IV. qui dès long-tems avoit oüi vanter Freminet, le rappella, le nomma ſon Premier Peintre, & lui fit peindre d'abord ſa chapelle de Fontainebleau.

Comme elle n'étoit pas achevée à la mort du Roi, il la continua par ordre de Louis XIII. qui lui fit beaucoup de bien, & l'honora de l'Ordre de ſaint Michel. Mais il ne joüit pas long-tems des bienfaits de la Cour, étant mort en 1619. âgé ſeulement de 55 ans.

On ne voit point de tableaux de cabinet de ce Peintre, & s'il y en avoit, ils ne ſeroient pas fort recherchés.

Freminet étoit ſavant dans le deſſein, l'architecture, & l'anatomie: mais ce qu'il a fait étoit d'un

goût ſauvage pour le deſſein & la couleur ; ſes compoſitions, & les attitudes de ſes figures ſont contraintes & déſagréables ; il donnoit dans les exagérations anatomiques, & ſembloit ne faire que des ſqueletes : enfin on peut dire qu'il étoit abſolument brouillé avec les Graces.

François Porbus né à Bruges, fils & petit-fils de Peintre, étoit moins ſavant, mais beaucoup plus agréable ; ſon coloris étoit infiniment meilleur, & ſon pinceau bien plus moëlleux. Ses plus beaux ouvrages ſont le tableau du Maître-Autel de ſaint Leu ſaint Giles, lequel repréſente la Cêne, & d'excellens portraits qu'on garde précieuſement à l'Hôtel-de-Ville. Il mourut peu d'années après Freminet.

Malgré tous les défauts qu'on vient de marquer dans ce dernier, on peut dire que les Peintres qui le ſuivirent, ſembloient aller encore de mal-en-pis : les guerres civiles avoient fait décliner auſſi la Sculpture & l'Architecture ; & tous les Arts alloient retomber peut-être dans la barbarie, dont ils venoient de ſe tirer. Il ne falloit pas moins qu'un Cardinal de Richelieu pour commencer à les remettre dans leur luſtre.

Enfin nous voici parvenus au dix-ſeptieme ſiecle ; ce ſiecle ſi favorable aux Sciences comme aux Arts ! Tout commence à changer de face, les nuages ſe diſſipent ; la lumiere perce de toutes parts, & nous montre l'aurore du plus beau jour.

Comme on ne peut nier que Simon Vouet n'ait infiniment contribué au renouvellement de la peinture en France, il eſt juſte de s'étendre un peu davantage ſur la vie & les ouvrages d'un homme, qui a formé tant de grands hommes.

Il naquit à Paris d'un pere peu habile, dont il fut d'abord le diſciple, ou plûtôt il fut ſon maître à lui-même. Il étoit né avec de ſi heureuſes diſpoſitions, & une ſi grande facilité, que dès l'âge de 14 ans, il fut chargé d'aller en Angleterre faire le portrait d'une Dame de qualité qui s'y étoit réfugiée, & s'en tira bien. A 21 ans M. de Sanci, nommé Ambaſſadeur à la Porte, l'emmena à Conſtantinople, dans la vûe de lui faire

peindre le Grand-Seigneur. La commiſſion étoit difficile. En effet, il ne put le voir qu'une ſeule fois, pendant l'audience, & toutefois il le peignit fort reſſemblant. Il fit-là d'autres ouvrages, & partit au bout d'un an, avec des recommandations de l'Ambaſſadeur pour tous les Miniſtres du Roi en Italie.

Il alla d'abord à Veniſe; & depuis à Rome, où Louis XIII. prévenu de ſon mérite, lui faiſoit une penſion qu'il augmentoit chaque année. Il travailla auſſi à Gênes pour les Seigneurs Doria, & autres. Enfin, Vouet de retour à Rome y vit augmenter ſa réputation; fit des tableaux à ſaint Laurent *in Lucina*; un autre à ſaint Pierre, dans la chapelle où les Chanoines font tous les jours l'office, qu'on reçut avec

applaudiſſement ; & il fut élû Prince de l'Académie Romaine ; tant il avoit gagné l'eſtime des Italiens, peu prodigues de louanges pour les étrangers !

Cependant Louis XIII. ayant beſoin de lui, pour l'ornement des Maiſons Royales, & pour les nouvelles fabriques de Tapiſſeries que Sa Majeſté avoit deſſein de faire fleurir ; Vouet revint par ſon ordre en 1627. avec la qualité de Premier Peintre du Roi, dont il fut reçû favorablement, ainſi que de la Reine Mere. Il avoit amené en France ſa femme, qui étoit Italienne, avec ſa famille, & il fut logé aux galeries du Louvre.

Notre Premier Peintre travailla d'abord à des patrons de tapiſſeries, qu'il faiſoit exécuter par d'autres

Peintres, à huile & à détrempe. Quelque-tems après, la facilité qu'il avoit de faire des portraits au paſtel, plut au Roi, qui lui en commanda pluſieurs, & voulut apprendre de lui à deſſiner ; à quoi ce Prince réuſſit ſi bien, qu'il fit lui-même des portraits aſſez reſſemblans de pluſieurs perſonnes de ſa Cour. Vouet acquit ainſi la faveur du Monarque, qui augmenta ſes penſions; & tous les Seigneurs voulurent avoir quelque choſe de ſa main. Il s'empara peu-à-peu de tous les grands ouvrages, fut ſuivi de tous les Peintres, qu'il occupoit à travailler ſous lui, & devint le maître de tous ceux qui vouloient s'inſtruire de l'art du deſſein. Le fameux le Nôtre, qui a créé & porté à ſa perfection l'art des jardins,

étoit du nombre ; il s'y trouvoit des gens du premier rang : sa femme de son côté, qui avoit appris de lui le dessein, l'enseignoit à des personnes de son sexe, & de la Cour, & de la ville.

Avec le secours de ses nombreux éleves, notre Artiste expéditif entreprit ainsi de grands ouvrages ; à Chessi, pour M. de Fourci, Surintendant des bâtimens ; & à Chilli, pour M. d'Effiat, Sur-intendant des Finances ; François Periery travailla long-tems sous sa conduite. Ensuite, Vouet peignit la chapelle du cardinal de Richelieu à Ruel ; & celle de son palais à Paris ; où il représenta l'Annonciation, & une gloire d'Anges à l'Autel ; au haut du plafond, le Pere Eternel, avec des Anges qui

jouent des inſtrumens ; & plus bas, les Apôtres, & des Vertus peintes en camayeux : il enleva même par ſes ſollicitations la galerie des Hommes illuſtres à Philippe de Champagne qui l'avoit commencée. Cet habile Peintre, d'humeur douce & pacifique, céda ſans ſe plaindre à un homme ardent & intéreſſé, qui vouloit tout envahir par ſon crédit.

Cet homme accrédité avoit toutefois un rival redoutable dans la perſonne de Jacques Blanchart de Paris, grand coloriſte, & qui ne manquoit pas de partiſans. Ils travaillerent l'un & l'autre en même tems pour M. de Bullion, Surintendant des Finances, à ſon hôtel. Blanchart y a peint dans la galerie baſſe, les douze mois de l'an-

née sous des figures allégoriques. Dans la galerie haute son émule a traité les principaux sujets de l'Odyssée, en quinze tableaux, sans compter ceux du plafond ; dont celui du milieu représente l'assemblée des Dieux, & le Soleil se plaignant que les compagnons d'Ulysse avoient tué des bœufs qui lui étoient consacrés : le cabinet qui précede offre l'histoire de Diane en neuf morceaux ; & au plafond, la déesse Venus, avec des Amours, qui semblent lancer des fleches sur Diane & sa suite.

On peut dire qu'il y a dans ces ouvrages de grands défauts & de grandes beautés, comme dans ce qu'il fit depuis pour le même M. de Bullion, à son château de Videvile.

Si

Si Blanchart balançoit ſes ſuccès, la mort le délivra bientôt de ce concurrent, qui périt dans la force de ſon âge. Ce fut une perte pour l'art. On en peut juger par ſa Deſcente du Saint-Eſprit, qui paſſe pour un des beaux tableaux de la Cathédrale.

Parmi les productions les plus eſtimées de notre Premier Peintre, on peut compter encore ce qu'il a fait à l'hôtel d'Aumont rue de Joui, à la maiſon Bretonviliers, où Bourdon a fait de beaux ouvrages, & les deux galeries du chancelier Seguier, qui mit alors Charles le Brun ſous ſa conduite.

La maiſon de ce grand Magiſtrat étant devenue dans la ſuite l'hôtel des Fermes du Roi; ces galeries, pour ainſi dire, n'exiſtent plus,

ayant été partagées en plusieurs pieces pour des bureaux : mais la chapelle, assez bien conservée, suffit pour la gloire de l'illustre Artiste.

Il a peint à l'Autel un beau Christ sur la Croix, avec saint Jean & les trois Maries ; dans les lambris plusieurs sujets du Nouveau-Testament, au-dessous desquels on voit plusieurs petits morceaux, qu'on dit peints par le Brun & Mignard, sur les desseins de leur maître ; & vers le cintre, Notre-Seigneur sortant glorieux du tombeau, qu'accompagnent des Anges, & à qui, dans la partie inférieure de la voûte, des Rois suivis de leurs peuples, viennent offrir leurs vœux, & de riches présens : idée fondée sur ces paroles du Psalmiste, *Ps.* 71.

Les Rois d'Arabie, de Tharsis & de Saba lui apporteront des présens, &c.

Cette partie du plafond a été gravée en plusieurs pieces par Dorigni.

C'est peut-être vers ce tems-là, que ce Peintre, toûjours laborieux, fit encore quelques tableaux pour le Roi d'Angleterre Charles I. qui auroit souhaité l'attirer à sa Cour, ce que Vouet refusa.

On ne finiroit point si on vouloit parler de tous ses ouvrages, qui, pour dire les choses comme elles sont, paroissent fort inégaux en mérite. S'il y a dans quelques-uns des beautés supérieures, dont la jeunesse pourroit profiter; il y en a beaucoup d'autres, dans lesquels on ne pourroit se dispenser de faire

remarquer bien des endroits défectueux ; & tout compensé, on a de meilleurs modeles à lui proposer parmi les anciens & les modernes.

Il suffira donc de dire ici, qu'il y a peu d'Eglises à Paris, où il n'y ait de ses productions ; dont une des plus belles, est une chapelle des Minimes de la Place Royale. Il y a représenté à l'Autel S. François de Paule ressuscitant un enfant ; ce morceau a été gravé par Boulanger : les autres ont été peints par ses éleves, & d'après ses desseins.

Enfin, on voit de ses tableaux à saint Eustache, où il a peint le Martyre du Saint, que Dorigni a gravé : on en voit à saint Merri, à saint Nicolas des Champs, aux Carmélites du Marais, & dans

d'autres Couvents ; pluſieurs aux grands Jéſuites ; mais principalement un à leur Noviciat, repréſentant la ſainte Vierge qui prend ſous ſa protection la Compagnie de Jeſus ; & gravé encore par Dorigni : tableau moins remarquable par ſa beauté, que par la manie des partiſans outrés du premier Peintre, qui oſerent donner hautement la préférence à cet ouvrage, ſur celui du Pouſſin, où l'on voit ſaint François Xavier au Japon reſſuſcitant un mort ; & dont on admirera toûjours la compoſition, les caracteres, & la vivacité variée des expreſſions.

Il le faut avoüer : on ne peut s'empêcher de vouloir quelque mal à Vouet, d'avoir forcé ce grand homme de quitter la France ; &

de nous avoir privés par ſes intrigues du plaiſir de voir la grande galerie du Louvre, déja commencée, achevée par ce Peintre célebre, que Louis XIII. avoit ſollicité d'entreprendre ce grand ouvrage.

Le Pouſſin avoit peint d'abord une Cêne pour Saint Germain-en-Laye, enſuite ce tableau du Noviciat des Jéſuites, & il avoit déja fait toutes ſes diſpoſitions pour la galerie : mais les menées du premier Peintre & de le Mercier, architecte en crédit, lui donnerent tant de dégoûts, que le Pouſſin, bien différent de Vouet, qui ne cherchoit qu'à expédier; le Pouſſin, dis-je, qui n'avoit d'autre ambition que celle d'exceller dans ſon art; & qui aimoit ſur toutes choſes la

tranquillité, ſi néceſſaire pour l'étude, demanda à retourner à Rome, ſous prétexte d'affaires, continua d'y travailler paiſiblement juſqu'à la mort; & fit un honneur infini à la peinture, & à la France ſa patrie, à qui ſa mémoire & ſes ouvrages ſeront toûjours chers.

Vouet, lui-même, plus affoibli par ſes grands travaux que par l'âge, ne vécut pas beaucoup d'années après ſon départ. Il tomba dans une maladie de langueur & d'épuiſement d'eſprits qui dura longtems, & mourut enfin ayant à peine ſoixante ans, en 1649.

Il avoit eu deux femmes, l'une Italienne, l'autre Françoiſe, & des enfans de toutes les deux.

Tortebat & Dorigni, tous deux Peintres, étoient ſes gendres. Le

dernier a beaucoup gravé d'après ſon beau-pere, & tout-à-fait dans ſon goût. On conviendra ſans peine, que Simon Vouet étoit né avec beaucoup de génie, & de belles diſpoſitions naturelles : on peut dire même que c'eſt ſa trop grande facilité qui lui a fait tort. Il ne ſe donnoit pas le tems de réfléchir, ni de perfectionner ſes productions; leſquelles à la vérité paroiſſoient agréables, par comparaiſon à celles de ſes prédéceſſeurs ; mais qui n'étoient pas telles qu'il auroit pu les rendre avec plus de tems & d'étude. L'avidité du gain l'entraînoit.

Il compoſoit & deſſinoit d'aſſez grande maniere ; mais dans ſes compoſitions, il s'en tenoit aux premieres idées, piquantes ou

communes, telles qu'elles ſe préſentoient à ſon eſprit, ſans y rien réformer, & ſans aſpirer au mieux. De-là vient l'inégalité de ſes diſpoſitions plus ou moins heureuſes. Ses contours agréables & coulans, ne ſont pas toûjours aſſez corrects ni aſſez recherchés, & ſon deſſein a peu de fineſſe.

On ſe plaint, que ſur le coloris il a gâté ſes éleves, & ce reproche n'eſt pas ſans fondement. Il avoit peint d'abord dans le goût du Valentin & du Caravage : mais cette maniere forte demandant trop de travail, il en prit une plus vague, avec de grandes ombres foibles & uniformes, faiſant grand uſage des reflets. Ses couleurs ſont cependant quelquefois aſſez fraî-

ches, & toûjours maniées d'une main aiſée, & avec beaucoup de légereté de pinceau. Ses airs de têtes ont une certaine nobleſſe & un agrément général : mais il n'y a pas grande expreſſion, & les paſſions n'y ſont pas vivement rendues.

Il ignoroit l'artifice du clair-obſcur, & preſque tous ſes tableaux ne font pas un grand effet.

Il faut pourtant dire à ſa loüange qu'il a bien entendu l'art particulier de traiter les plafonds, & qu'il a peut-être appris à ſes ſucceſſeurs le ſecret d'en faire, même de ſupérieurs aux ſiens.

Malgré l'inégalité de ſes productions, convenons toutefois, qu'à le regarder en quelque ſorte

comme le pere de la peinture en France, & même comme celui de l'Académie, puiſque la plûpart des premiers Académiciens étoient ſes éleves, on doit avoir ſa mémoire en vénération.

Enfin, s'il n'eſt pas des plus célebres chez la Poſtérité par ſes ouvrages, il le ſera toûjours par le nombre & le mérite de ſes diſciples, dont il ſuffit pour ſa gloire de nommer les principaux.

Sans parler de ſes deux gendres, & d'Aubin Vouet ſon frere, qui lui étoit bien inférieur; je ne citerai que François Perier, qui a longtems étudié & travaillé ſous lui à Chilli; Michel Corneille; Ninet de l'Eſtaing; du Freſnoi, ſi connu par ſon poëme ſur ſon art; Pierre

Mignard, premier Peintre du Roi, après le Brun ; Euſtache le Sueur, qui n'a pas aſſez vécu : & enfin, Charles le Brun, dont on va parler, & qui ſuccéda pluſieurs années après, à ſon Maître, dans la place de Premier Peintre du Roi Louis le Grand.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

LA célébrité de ceux dont il eſt parlé dans ces deux Volumes, en rendra, ſans doute, la lecture intéreſſante aux vrais Amateurs de la Peinture; ils y trouveront la matiere traitée dans les termes de l'Art, & une indication préciſe des principaux Ouvrages de chaque Maître. A l'égard des fau-

tes qui ont échappées à l'examen, on prie le Lecteur d'y remédier par les corrections ſuivantes.

FAUTES A CORRIGER.

AUx titres courans des pages : HISTOIRE DES PEINTRES, *liſez*, VIES DES PREMIERS PEINTRES DU ROI.

TOME PREMIER.

Page 105. *ligne* 12. ſa patrie, *liſez*, ſon ſéjour.
Page 124. *ligne* 20. du Té, *liſez*, du T.

TOME SECOND.

Page 2. *ligne* 8. par le Roi, *liſez*, par Sa Majeſté.
Page 4. *note*, détruit en 1746. *liſez*, détruit au mois de Juillet 1744.
Page 7. *lignes* 1. *&* 2. Bideau, *liſez*, Bidaud.
Ibid. ligne 23. des, *liſez*, de-
Ibid. ligne 24. lor-, *liſez*, lors.
Page 14. *ligne* 16. à d'écrire, *liſez*, à décrire.
Page 33. *ôtez le chifre de renvoi* (1).
Page 38. *lig.* 18. l'Argilliere, *liſ.* Largilliere.

TABLE
DES MATIERES,

Contenues dans ce Volume.

EPISTRE à M. le Normant de Tournehem, Page v.

Préface pour la Vie de M. le Brun, ix.

Discours préliminaire, sur l'état de la Peinture & de la Sculpture en France, dans les siecles qui nous ont précédés, & sur les Peintres Italiens ou François, qui ont eu le titre de Premiers Peintres de nos Rois, avant Charles le Brun; par M. Desportes, Conseiller, xxv.

Avis de l'Editeur, lxxvij.

Vie de Charles le Brun, Premier Peintre du Roi; par M. Desportes, Conseiller, Page 1.

I. PARTIE. ibid.

II. PARTIE. 35.

III. PARTIE. 72.

Réponse de M. Coypel, Directeur, à M. Desportes, 102.

*Vie de Pierre Mignard, Premier Peintre du Roi; par M. le C. de C**.* 106.

*Réponse de M. Coypel, Directeur, à M. le C. de C**.* 174.

VIES

VIES
DES PREMIERS PEINTRES
DU ROI,
Depuis M. LE BRUN, jusqu'à présent.

VIE DE CHARLES LE BRUN,
Premier Peintre du Roi.

PREMIERE PARTIE.

LE grand Peintre dont j'entreprends d'écrire l'Histoire, étoit un de ces hommes rares & extraordinaires, qui paroissent nés pour faire honneur à leur Art, à leur Patrie, & même à l'esprit humain.

La Nature avare de pareils Sujets, n'en produit guere que dans certains ſiecles privilégiés, tels que ceux d'Alexandre, d'Auguſte & des Medicis : mais elle ſemble avoir redoublé ſes faveurs & ſes libéralités dans le beau ſiecle de Louis XIV. à compter ſon commencement au miniſtere du cardinal de Richelieu. Depuis cette époque ſi glorieuſe à la France, que de grands Hommes dans tous les genres, ont décoré ſans interruption le regne à jamais mémorable d'un de ſes plus grands Rois !

Ce Monarque, vainqueur comme Alexandre, auſſi révéré pour ſes belles qualités qu'Auguſte, & non moins ami & bienfaiteur des Arts que les Medicis, a vû fleurir ſous ſon empire les Sciences, les Belles-Lettres & les Arts-libéraux. Des Orateurs d'une éloquence ſublime, des Poëtes comparables ou ſupérieurs à ceux de l'antiquité, ſe ſont réunis pour célébrer à l'envi ſes exploits & ſes vertus : mais ce n'étoit point encore aſſez pour ſa gloire. Alexandre le Grand avoit eu le bonheur de poſſéder

un Apelle; on peut dire que Louis le Grand méritoit d'avoir un le Brun.

Un grand homme ne tire pas son éclat de ses ancêtres ni de ses descendans, il se suffit, sans doute, à lui-même; & ce n'est que pour me conformer à l'usage historique, que je rapporte ce qui suit.

Charles le Brun étoit d'une famille originaire d'Ecosse. Son bisayeul Jacques le Brun, que les malheurs de la Reine Marie Stuard, à laquelle il étoit attaché en qualité de Gentilhomme Servant, obligerent de se réfugier en France, y devint intendant de l'Evêque de Boulogne: son fils gouverna les affaires du successeur de ce Prélat: il eut deux enfans, dont l'aîné fut tué à la guerre, & le cadet s'établit à Crouy en Picardie: des deux fils de celui-ci, l'un resta dans la Province; l'autre vint à Paris, avec plus d'inclination que de génie pour les Arts qu'il cultiva: il s'adonna à la Sculpture, & ne put s'élever au-dessus du médiocre: il épousa la fille du Maître à écrire du Roi nommé Lebé; il en eut trois garçons, dont le second est celui dont je vais parler.

Charles le Brun naquit à Paris le 22 Mars 1619. La Nature ſembloit ſe hâter de marquer la deſtination de cet enfant. Il avoit à peine quatre ans, qu'il tiroit les charbons du feu pour deſſiner ſur l'âtre & ſur le plancher à la lueur de ce feu, tout ce qui avoit frappé ſa vûe, de façon à le faire reconnoître. Ainſi l'on voit que chez lui le talent du deſſein n'avoit pas attendu la raiſon, & qu'il étoit de ces heureux mortels, à qui la Nature prodigue d'abord ſes faveurs les plus ſignalées. Ses dons naturels furent ſoutenus à leur tour par la fortune, qui les fit de bonne heure éclatter au-dehors; & par les occaſions les plus favorables, qui développerent rapidement les germes précieux de ſcience, & les talens preſqu'univerſels qu'il avoit reçûs du Ciel. Auſſi n'amuſa-t-il point le Public, en ſortant de l'enfance, par des progrès ſucceſſifs & imperceptibles, comme les autres Etudians; & l'on pouvoit lui appliquer ces vers de Corneille. . . . .

Ses pareils à deux fois ne ſe font point connoître,
Et pour leurs coups d'eſſai veulent des coups de Maître.

Les dispositions si marquées & si surprenantes de ce rare Enfant, engagerent son pere, homme de bon esprit, à lui mettre le crayon à la main, dès qu'elle eut la force de le tenir. Sa premiere intention étoit d'en faire un Sculpteur. Le Brun n'avoit pas neuf ans qu'il modéloit déja avec goût : on pouvoit juger de ce qu'il auroit produit en ce genre par des morceaux qui parurent de lui, comme des Masques, des Aigles, des Griffons ; & un petit Bacchus en bois qui a été moulé. Mais son penchant pour la Peinture, qui présentoit un champ plus vaste à l'étendue de son génie, ne tarda pas à triompher des obstacles qu'on lui opposoit envain, & qui ne purent l'arrêter.

Il est naturel de croire que son pere, plein de tendresse pour un tel fils, le faisoit élever convenablement, & qu'il étoit assez capable de l'instruire lui-même de diverses choses utiles, indépendamment de son Art : car il semble qu'il se chargeoit en quelque sorte de son éducation ; puisqu'étant occupé à différens ouvrages de Sculpture dans l'hôtel Se-

guier, il menoit son fils avec lui pour l'y faire travailler sous ses yeux. Quoi qu'il en soit, l'occurrence fut très-favorable au jeune homme.

Pierre Seguier, Chancelier de France, qui n'étoit pas seulement un grand Ministre, & le modele des Magistrats; mais qui étoit encore le pere des Académies, & le protecteur perpétuel de tout mérite, qui avoit besoin de secours; découvrit bientôt dans le jeune Dessinateur, dont la figure lui plût, un génie avancé, & des dispositions singulieres qui méritoient d'être cultivées. Il le mit âgé d'onze ans sous la discipline de Vouet, le plus fameux des Peintres du tems, qui étoit en possession de tous les ouvrages importans, & dont l'heureuse & sçavante Ecole a produit presque tous les habiles gens qui composoient l'Académie Royale en sa naissance, & qui l'ont rendu si célébre dès son commencement.

On dit que peu de tems après le jeune Eleve fit un dessein étonnant de sa composition, dans lequel il représenta Louis

XIII. à la tête de ſon armée, que le Chancelier qui le vit en fut ſi content, qu'il en récompenſa l'Auteur, le logea dans ſon hôtel, & ſe chargea dès-lors du ſoin de ſa fortune.

Le Brun animé par des récompenſes, & par cette protection glorieuſe, dont il a conſervé toute ſa vie une reconnoiſſance qui fait honneur à ſon caractere, redoubla ſon application pour la mériter de plus en plus.

Déja, inſatiable de ſcience, il ſe preſcrivoit des heures pour orner ſon eſprit par la lecture de l'Hiſtoire Sacrée & Profane, de la Fable & des plus fameux Poëtes ; il recherchoit avec empreſſement l'entretien des Savans, pour en tirer les connoiſſances relatives à ſon Art : il y joignoit l'inſpection des médailles & des livres d'antiquités : enfin il étudioit l'art de bien exprimer les paſſions & les mouvemens de l'ame, par les traits du viſage & les mouvemens du corps ; & il s'appliquoit dès-lors à cette matiere difficile, qu'il a ſi bien approfondie dans la ſuite.

Vouet ne l'employant pas à des ouvrages instructifs à son gré, il alla travailler à Fontainebleau, où se gardoient alors les plus beaux tableaux du Roi, & les sculptures antiques, ou moulées sur les antiques. Là, il étudioit avec une vivacité, qui ne prenoit rien chez lui sur l'exactitude. On parle d'une copie qu'il fit en petit de la sainte famille de Raphaël, qui ne différoit de l'original que par la grandeur. A quatorze ou quinze ans, il surprit tout le monde par un portrait de son oncle, & ensuite par celui de son pere, qu'il peignit tenant une petite statue. Mais peu d'années après il surprit bien davantage les gens d'art & & les amateurs, par des tableaux d'histoire, entr'autres par celui qui représente Hercule assommant les chevaux de Diomède, ce cruel Roi de Thrace qui les nourrissoit de chair humaine.

Pour en donner une idée, il suffit de dire qu'étant au Palais-Royal, il s'y soutient auprès des Tableaux des Grands-Maîtres, dont on sait que ces Appartemens sont ornés avec autant de choix que

d'abondance. Le Pouſſin qui le vit, prédit dès-lors que l'Auteur ſeroit un des grands Peintres de ſon ſiecle. En effet, il continua de marcher à pas de géant dans ſa carriere : chacune de ſes productions nouvelles en étoit la preuve.

Toujours plein de tendreſſe & de reſpect pour ſon pere, qui étoit du Corps des Maîtres Peintres & Sculpteurs de Paris, il fit à ſa conſidération pour leur confrairie, Saint Jean l'Evangéliſte que les bourreaux s'apprêtent à jetter dans l'huile bouillante à Rome près de la Porte Latine : mais en leur faiſant ce don, il leur déclara que ce n'étoit point à titre d'aſſociation. Leur Communauté conſerve cherement ce morceau précieux, dont la jeuneſſe de l'Auteur augmente encore le prix.

En faiſant ces divers ouvrages, il modéloit de génie dans ſes heures de recréation, des figures en terre & en cire, il compoſoit des Sujets de Theſes, & faiſoit toutes ſortes de deſſeins d'invention. On en peut citer entr'autres qui repréſentent les quatre parties du jour, avec

tous les attributs qui peuvent les désigner, qu'il a gravés ensuite lui-même à l'eau-forte, & dont les planches ont appartenu à M. Mariette.

Le Chancelier Seguier, témoin de ses prodigieux progrès, crut enfin qu'il étoit tems de lui faire voir l'Italie, cette ancienne maîtresse des arts. Il lui assigna une pension considérable, lui donna des lettres de sa main, pour lui rendre favorable le Cardinal Neveu; & de plus, il le recommanda au Poussin qui retournoit à Rome en 1642. Il faut convenir qu'ils méritoient d'être unis. Le Grand-Maître sensible aux talens marqués du jeune Artiste, ne lui cacha rien des mystères de son Art; & celui-ci profitant de ses leçons, a toujours parlé de cette liaison avec le Raphaël François, comme de l'évenement le plus heureux de sa vie.

Arrivé à Rome, il alla voir le Cardinal Barberin, qui le présenta au Pape Urbain VIII. son oncle. La recommandation du Chancelier, & son mérite personnel, lui procurerent bientôt une entrée agréable chez les Grands & chez les

Curieux : tout lui fut ouvert, & il eut permiſſion de faire dreſſer des échaffauts dans le Vatican, pour étudier les ouvrages de Raphaël, qu'il copia preſque tous en petit : il ne s'appliqua pas moins à deſſiner les ſtatues & les bas-reliefs antiques : il s'attacha de plus, & par l'avis du Pouſſin, à bien obſerver dans tous les monumens de l'Antiquité, les différens uſages & les habillemens des anciens, leurs exercices de paix & de guerre, leurs ſpectacles, leurs combats, leurs triomphes ; ſans oublier leurs édifices & les regles de leur architecture. Enfin il étudioit d'après le Pouſſin lui-même, & il fit des morceaux, qui dans une expoſition publique furent attribués à ce fameux Peintre.

Il en envoya auſſi pluſieurs au Chancelier, pour lui montrer en même-tems, & ſa reconnoiſſance, & l'uſage qu'il faiſoit de ſes bienfaits.

Il quitta Rome en 1646.

M. de Piles remarque, non ſans deſſein, que les jeunes Peintres en revenant de cette ville, vont d'ordinaire à Veniſe

pour profiter des ouvrages du Titien & de Paul Veronèſe, mais que le Brun n'eut pas cette curioſité.

On dit qu'en repaſſant à Lyon il fit des portraits d'amis, un Chriſt qu'on porte au tombeau peint au premier coup, & d'autres ouvrages qui ſe reſſentoient de ſon commerce avec le Pouſſin.

Arrivé à Paris, il alla rendre ſes premiers hommages à ſon reſpectable protecteur, qui le reçut moins en ſupérieur ſatisfait, qu'en pere tendre & affectueux.

En 1647. on vit de lui le Crucifiement de ſaint André. C'eſt un de ces Tableaux, qu'a donné long-tems à la Cathédrale le Corps des Orfevres, au premier Mai. Depuis il fit encore pour eux le Martyre de ſaint Etienne; l'un & l'autre ſont compoſés & deſſinés d'une grande maniere, pleins d'expreſſions nobles, & peints avec une ſavante facilité. Nommer Picart le Romain, & Gerard Audran, c'eſt dire qu'ils ſont bien gravés.

Il avoit commencé pour un chanoine, amateur de la peinture, le maſſacre des Innocens, qu'il ne put finir alors, &

qu'il acheva dans la suite pour M. du Mets, Garde du Tréſor-Royal, qui en étoit devenu poſſeſſeur. Il a paſſé depuis au Palais-Royal.

On doit placer encore dans ces commencemens, un Tableau repréſentant Mezence, Roi d'Etrurie, qui avoit inventé le ſupplice horrible d'attacher des hommes vivans à des morts. Ce Sujet devoit ſervir pour l'explication des énigmes au collége de Louis le Grand.

C'eſt à la fin de cette même année 1647. que M. le Brun épouſa une Demoiſelle de vertu & de mérite, nommée Suzane Butay, avec qui il a vécu dans une union parfaite & inaltérable, à laquelle il n'a manqué que des héritiers dignes de l'un & de l'autre.

L'année 1648. doit être à jamais renommée dans les faſtes des beaux Arts, & fournit un ornement conſidérable à l'hiſtoire du grand homme dont je parle. Depuis ſon retour, comparant l'honnête liberté dont les arts jouiſſent en Italie, avec l'eſclavage où ils étoient alors réduits en France, il projetta conjointe-

ment avec les plus habiles Artiſtes de ce tems-là, l'érection d'une Académie ſemblable à celle de Rome. M. de Charmois, amateur, & qui s'étoit même exercé avec quelque ſuccès pour ſon plaiſir à la peinture & à la ſculpture, promit de les ſeconder de ſon crédit auprès des principaux du Conſeil, chez leſquels il avoit accès. M. le Brun employa très-efficacement celui du Chancelier qui l'aimoit, & étoit naturellement diſpoſé à ſervir les Sciences & les Arts. Enfin l'affaire fut conſommée en Janvier 1648.

Le Roi fonda l'Académie, le Chancelier la protégea : mais voyant le Cardinal Mazarin revenir triomphant à la Cour après en avoir été éloigné, il crut devoir pour l'intérêt des arts lui céder le titre de Protecteur, & s'en tenir à celui de Vice-protecteur.

M. de Charmois qui n'avoit contribué qu'en partie à cet établiſſement, fut pourtant comme le chef de la Compagnie, qui n'étoit compoſée au commencement que d'un petit nombre d'académiciens, dont douze furent nommés anciens, & depuis profeſſeurs. Ils tirerent les rangs

au ſort, qui d'accord cette fois avec le mérite tomba ſur M. le Brun.

Il fit l'ouverture de l'Ecole, lui fit préſent de ſes deſſeins d'après les Grands-Maîtres, & de belles ſculptures ; & lui donna ſa forme enfin, telle à peu-près qu'elle ſubſiſte encore. Il procura dans la ſuite des arrangemens plus avantageux. Ce fut ſur ſes idées que M. Colbert affermit les fondemens de l'Académie, en augmenta les revenus, y établit des profeſſeurs de perſpective & d'anatomie : ce fut auſſi ſur ſes memoires qu'en 1667 le Roi érigea une Académie Françoiſe à Rome, avec un Directeur choiſi parmi les peintres de celle de Paris, pour guider les éleves penſionnaires, peintres, ſculpteurs, architectes, qui ayant donné des preuves de capacité, vont pour ſe perfectionner en étudiant les grands peintres d'Italie, & les antiques monumens de ſculpture & d'architecture qu'on voit en ce pays.

Il eſt certain que M. le Brun étoit l'ame de ces projets, & qu'il avoit un zele ardent pour faire fleurir en France,

& les beaux Arts, & cette célebre Compagnie qui les maintient dans leur splendeur. L'Académie reconnoissante le voyoit avec plaisir présider dignement à ses Assemblées; il y rempliſſoit presque toûjours les devoirs de Directeur, mais sans en avoir le titre : il l'eut enfin en 1683 & l'a gardé jusqu'à la mort.

Cet Episode, si c'en est un, est de ceux qu'on doit admettre, selon la regle reçue, puisqu'il est lié au sujet : d'un côté, il est honorable pour le premier Peintre, d'avoir eu tant de part à la naissance & à l'affermissement de l'Académie; & de l'autre, il est agréable pour cette compagnie, de voir qu'un de ses plus illustres membres ait été, pour ainsi dire, un de ses Fondateurs.

Mais pour revenir aux productions de l'homme-d'art, on peut compter entre ses premiers ouvrages depuis son retour de Rome.

Le Serpent d'airain élevé dans le désert pour le salut des Israëlites, peint d'abord en petit, & depuis en grand, & placé au réfectoire des religieux de Piquepuces. Pour

Pour un Conſeiller de la Cour des Aides, un Crucifix & une Vierge en Egypte, conſidérant le Sauveur qui explique des caracteres Hébraïques.

Une Préſentation au Temple, donnée par le Chancelier Seguier aux Capucins du fauxbourg ſaint Jacques.

A la chapelle du collége de Beauvais, Saint Jean écrivant l'Apocalypſe dans l'iſle de Pathmos; ſujet que l'Auteur a depuis traité différemment.

La belle Sainte-Famille, appellée le *Benedicite*, à ſaint Paul, gravée par le fameux Edelink.

Saint Jacques le Majeur à ſaint Germain de l'Auxerrois: égliſe dans laquelle il fit long-tems après un morceau renommé.

C'eſt la tête d'une femme mourante peinte ſur un marbre noir, repréſentant la digne épouſe de l'illuſtre Iſraël Silveſtre, ſi connu par ſes gravûres recherchées des curieux, par ſes beaux deſſeins à la plume, & Maître à deſſiner de la Famille Royale.

Le même Peintre a traité pour la reine Anne d'Autriche plusieurs sujets pieux dans l'intérieur du couvent des Carmelites du fauxbourg saint Jacques, & qu'on ne sauroit voir : mais on en voit dans leur Eglise qui sont d'un mérite supérieur, & qui se distinguent avantageusement entre plusieurs beaux ouvrages de Stella & de Champagne, dont elle est décorée.

L'un représente la Magdelaine aux piés de Notre-Seigneur chez le Pharisien ; Tableau d'une ordonnance magnifique, & plein d'expressions admirables.

L'autre, le Sauveur dans le désert servi par les Anges ; sujet traité avec autant de noblesse que d'onction.

Ces beaux morceaux sont dignes de leur réputation, & d'une exécution savante.

Mais rien ne surpasse celui de la Magdelaine convertie, que plusieurs regardent comme un des plus parfaits de l'Auteur. La correction du dessein, l'expression noble & pathétique de la belle Pé-

nitente, la beauté des draperies jettées avec art & d'un grand goût, la douce harmonie, tout concourt à relever cet excellent morceau, excellemment gravé par Edelink, les deux précédens l'ayant été par de Poilly & Mariette. De plus, la Chapelle eſt ornée ſur ſes deſſeins & par ſes éleves de ſujets repréſentant la vie de cette Sainte.

Tant de tableaux de dévotion faits de ſuite, firent croire d'abord que c'étoit le genre favori de notre habile Peintre : mais il a bien montré depuis que tous les genres étoient de ſon reſſort, & que les ſujets les plus oppoſés n'étonnoient pas la vaſte étendue de ſon génie & l'univerſalité de ſes talens. Il en avoit même déja donné des preuves ; ayant peint à l'hôtel de Jars rue de Richelieu un plafond, où l'on voit Thémis ſoûtenue par le tems ; & dans deux maiſons de la Place Royale l'Hiſtoire de Pſyché, de Proſerpine, & autres ſujets fabuleux.

Il a fait pour l'hôtel des premiers Préſidens une Iphigénie en Aulide, pluſieurs

ſujets allégoriques, tant colorés qu'en camayeux ; & dans la troiſieme Chambre des Enquêtes, Suzane que Daniel fait abſoudre, en confondant les Juges qui l'alloient condamner.

L'hôtel d'Aumont rue de Joui, offre encore avec ſa belle architecture du vieux Manſard, un beau plafond de le Brun, qui y a peint l'apothéoſe de Romulus admis parmi les Dieux, ſelon l'idée qu'en donne Ovide au quinzieme Livre des Métamorphoſes.

Il fit dans le même tems une deſcente de Croix, & ce morceau précieux qu'on appelle la Vierge au ſilence, artiſtement gravé par l'habile de Poilli.

Il avoit fait précédemment des deſſeins de tapiſſeries pour l'évêque de Liége, & pour M. Jabac fameux amateur, dont il peignit de plus le portrait, & tous ceux de ſa famille dans un ſeul Tableau. Il fit auſſi celui de M. de Bellievre, premier Préſident du Parlement, & traita pluſieurs ſujets pieux pour Madame de Bellievre à Charenton.

Enſuite M. de la Baſiniere, Tréſorier de l'épargne, l'engagea de peindre un cabinet de ſa maiſon, aujourd'hui l'hôtel de Bouillon. Il avoit peint dans le plafond l'hiſtoire fabuleuſe de Pandore, amenée par Vulcain dans l'aſſemblée des Dieux ; dont chacun s'empreſſoit de la rendre accomplie : Minerve lui donnoit la ſageſſe, Venus la beauté, Mercure l'éloquence, & ainſi des autres : Pandore tenoit la boîte fatale au genre humain qui la caractériſe : au-deſſous du cintre on voyoit les Muſes accompagnées de tout ce qui peut faire reconnoître les talens auxquels elles préſident.

Il eſt fâcheux que cet hôtel abattu pour être réédifié, ait entraîné dans ſa ruine celle d'un plafond ſi eſtimé.

Chacun de ces ouvrages, dont le moindre porte toujours l'empreinte d'un grand Maître, demanderoit peut-être une deſcription plus détaillée, & de juſtes éloges : mais notre Artiſte alors dans la force de ſon âge, étoit ſi fécond, que l'abondance de la matiere oblige de

ſe borner, & de gliſſer légerement ſur pluſieurs de ſes productions, pour avoir lieu de s'étendre davantage ſur d'autres plus remarquables encore, ſoit par elles-mêmes, ſoit par les circonſtances qui les accompagnent.

Je mets de ce nombre la galerie du préſident Lambert de Thorigni dans l'iſle de Notre-Dame, & le Séminaire de ſaint Sulpice.

Alexandre le Ragois de Bretonviliers, curé de cette grande Paroiſſe, ayant fait conſtruire ce Séminaire, avec une dépenſe qui paroît au-deſſus des facultés d'un particulier, prit la réſolution d'en faire décorer la chapelle par M. le Brun, qui répondit dignement à ce qu'on attendoit de lui.

Dans la voûte qui eſt d'une grande étendue, il voulut repréſenter hiſtoriquement & myſtiquement le triomphe & le couronnement de la Sainte Vierge dans le Ciel. On l'y voit d'un air humble & majeſtueux, portée ſur un nuage brillant qui paroît s'élever doucement, au milieu

d'une multitude d'Anges & d'Eſprits-bienheureux qui accompagnent leur Reine : le Pere Eternel lui tend les bras pour la recevoir dans le ſein de la gloire.

Mais pour y joindre l'hiſtoire du concile d'Ephèſe, qui reconnut unanimement Marie mere de Dieu ſelon la chair, & condamna Neſtorius; l'Artiſte ingénieux a diſpoſé & grouppé ſavamment dans les parties inférieures du plafond, les Peres de ce Concile, auſſi-bien que ceux de l'Egliſe Latine, qui ont écrit pour ſoûtenir la même vérité; tous dans des actions d'humilité & d'admiration, auſſi nobles que bien contraſtées.

On ne peut rien voir de mieux inventé & diſpoſé, ni de mieux exécuté, par rapport au deſſein, à l'harmonie, à l'entente des lumieres, que ce chef-d'œuvre de l'art pour les belles expreſſions.

On peut appliquer les mêmes éloges au tableau de l'Autel, qui repréſente une Pentecôte, ou la deſcente du Saint-Eſprit ſur la Sainte Vierge & les ſaintes

Femmes, les Apôtres & les Disciples. Le Brun, qui regardoit ce Tableau comme un de ses meilleurs, s'y est peint lui-même dans un des côtés; à l'exemple de quelques grands Maîtres, qui ont fait la même chose dans des morceaux qu'ils s'applaudissoient d'avoir produits.

Il en a fait faire par d'habiles Eleves des copies qu'il a retouchées.

Simoneau l'aîné, Gerard Audran, furent les habiles graveurs de ces deux beaux ouvrages.

La galerie du président Lambert de Torigni peinte par le Brun, offre une circonstance remarquable, qui est que l'illustre le Sueur travailloit en même-tems dans cette belle maison.

Ces deux rivaux si dignes l'un de l'autre, animés de la plus noble émulation, tâchoient de se vaincre mutuellement, & parvinrent à se surpasser eux-mêmes. Tandis que le Sueur peignoit la naissance & le triomphe de l'Amour, le cabinet des Muses & les Bains, le Brun représentoit dans la galerie les travaux

d'Hercule; comme le combat contre le Centaure Neſſus, raviſſeur de Déjanire, la mort du monſtre marin envoyé par Neptune, & prêt à dévorer Héſione, fille de Laomédon; & les autres exploits du héros.

Dans un des grands tableaux de la même voûte en cintre ſur-baiſſé, on voit le fils de Jupiter & d'Alcmene élevé aux cieux dans un char conduit par Minerve: dans un autre, Mars le préſente aux Dieux aſſemblés & diſtingués par leurs ſymboles particuliers: le plus grand repréſente le mariage d'Alcide & d'Hébé déeſſe de la Jeuneſſe, & le feſtin des Immortels: Cérès, Bacchus & l'Abondance préſident à cette Fête ſuperbe; Momus, Apollon & les Muſes y répandent leurs agrémens. Dans les angles ſont encore les Vertus & les Arts libéraux: les ornemens de ſculpture ſont de Vanobſtat, un des anciens de l'Académie.

Le Brun fit tous ſes efforts pour rendre cet ouvrage digne de ſoûtenir le parallele d'un voiſin tel que le Sueur qu'il

eſtimoit infiniment, & qu'il craignoit peut-être.

On lit dans les mêlanges de Vigneul-Marville, que ce dernier, qui eſt mort à trente-huit ans, étant malade, le Brun, qui l'avoit viſité pluſieurs fois, le voyant expirer, il ne put s'empêcher de dire, Que la mort venoit de lui tirer une groſſe épine du pié.

Toutefois, quelqu'intérêt qu'il prît à cette galerie déja avancée, où tout eſt en effet de la plus grande force pour les caracteres, les expreſſions, & la fierté ſavante du deſſein; il ne put entiérement l'achever que quelques années après, étant alors appellé ailleurs.

Nicolas Fouquet, Sur-intendant des Finances, ſi connu par ſa diſgrace éclatante, & par ſon goût dominant pour les belles choſes, & pour tous les gens de mérite, qu'il récompenſoit avec magnificence & avec grace; M. Fouquet, dis-je, le voulut avoir afin d'embellir Vaux-le-Vicomte.

Pour l'attacher uniquement à ſon ſer-

vice, il lui donna, outre le payement de ſes ouvrages, douze mille livres de penſion. Il le chargea d'inventer & de diriger les fêtes pompeuſes & galantes qu'il donnoit à la Cour ; fêtes célébrées en proſe & en vers par l'élégant la Fontaine & autres beaux eſprits, penſionnaires de ce Miniſtre imprudent, & libéral juſqu'à la prodigalité. Notre Artiſte reconnoiſſant d'une telle généroſité, a rempli Vaux-le-Vicomte de témoignages immortels de la profondeur de ſon génie & de ſon ſavoir, ſurtout dans les quatre plafonds qu'il y a peints.

L'un repréſente la déification d'Hercule, d'une compoſition toute différente de l'hôtel Lambert.

On voit dans l'autre le Sommeil, Morphée & les Songes agréables & funeſtes. Dans le troiſieme, le ſecret avec tous ſes Hieroglyphes ingénieuſement perſonifiés. Dans le quatrieme enfin, les Muſes avec tous les attributs qui les caractériſent. Ce dernier paſſe pour une piece excellente. Il devoit peindre encore dans

le veſtibule le palais du Soleil, & le triomphe de Conſtantin dans Rome, après la défaite de Maxence. Il en avoit même terminé les deſſeins.

Le cardinal Mazarin, qui venoit ſouvent dans ce beau lieu, les vit avec plaiſir, & propoſa à l'Auteur de traiter auſſi le ſujet de la Bataille de ces deux Princes, différemment de Raphaël.

Le Brun eut beau s'en défendre modeſtement, il fallut ſe rendre, & chercher dans les Hiſtoriens quelques circonſtances particulieres pour diverſifier ſa compoſition.

Ces trois deſſeins ont été gravés par l'illuſtre Gerard Audran; & l'on dit que l'eſtampe de la Bataille ayant été envoyée à Rome, Pietre de Cortone en trouva l'invention digne de Raphaël même.

Ces deſſeins n'ont point été exécutés, à cauſe de la diſgrace ſubite du Maître de Vaux-le-Vicomte, pour qui le même Artiſte avoit peint encore à ſaint Mandé près de Vincennes, un ſallon, ou paroît

le Soleil levant précédé de l'Aurore, & mettant la Nuit en fuite.

Ces productions nouvelles qui furent vûes de toute la Cour, augmenterent fort sa réputation.

Après la détention du Sur-intendant, M. le Brun travailla pour la Reine-Mere.

Cette pieuse Princesse lui raconta un jour, que s'étant endormie à la suite d'une dévote méditation, elle avoit vû en songe un Christ expirant sur la Croix au milieu d'une multitude d'Anges innombrables qui l'adoroient !

L'habile Artiste saisit cette belle idée, & fit le Tableau, qu'on appelle le Crucifix aux Anges, dans lesquels on voit une variété infinie d'expressions de douleur, de tendresse, & de respect convenables à ces Esprits bienheureux, à la vûe d'un spectacle si grand & si touchant.

L'estampe d'Edelink est digne du Tableau.

La Reine enchantée de voir l'idée qu'elle avoit donnée si bien rendue, fit

un préſent conſidérable à l'Auteur ; & plaça le tableau dans ſon Oratoire, avec pluſieurs autres de la même main, comme Notre-Seigneur au jardin des Olives ; une Aſcenſion, où l'on voit pluſieurs Anges tenant des inſtrumens de la Paſſion, & l'Aſſomption de la Sainte Vierge.

Peu de tems après, il peignit dans un plafond du petit appartement du Roi au Louvre, ce Monarque ſur un char de triomphe, précédé de pluſieurs Renommées, avec la Victoire qui le couronne ; & dans le tableau de la cheminée, Minerve accompagnée de tous les génies des Sciences & des Arts.

Je ne parle point de quelques tableaux de cabinet, qu'il a pû faire dans les intervalles qu'il prenoit ſur ſes grands Ouvrages.

En 1660, ſe fit le mariage du Roi. Comme il devoit faire à Paris, avec la nouvelle Reine, une entrée triomphante & magnifique, notre Artiſte univerſel fut chargé par meſſieurs de l'Hôtel-de-Ville, de la décoration de la Place Dauphine.

Il donna donc des deſſeins pour un Arc de triomphe d'un ordre Ionique ſurmonté d'un Attique, accompagné de figures ſymboliques, & d'ornemens convenables, leſquels avoient rapport à la Reine Régente, à la Paix & au mariage de leurs Majeſtés, qui en étoit le ſceau. Il y développa ſon goût pour l'architecture, & ſon génie ſingulier pour la compoſition allégorique, qui demande tout à la fois, & beaucoup d'eſprit & aſſez d'érudition.

Les deſſeins de cet Arc de triomphe ont été gravés par Chauveau & le Peautre.

Dans un autre tems, il en fit pluſieurs pour la décoration de la même Ville, repréſentant des Fontaines fort ornées; que divers obſtacles ont empêché d'être exécutés à Paris, mais dont la plûpart l'ont été dans la ſuite à Verſailles. M. Chatillon, bon graveur & habile peintre en émail, les a tous gravés à l'eau-forte.

Enfin en 1661, Louis XIV. étant à Fontainebleau, lui demanda un tableau

tel qu'il voudroit le faire, lui laiſſant entierement le choix du ſujet. On lui donna dans le château même un appartement près de celui du Roi, qui venoit preſque tous les jours le voir travailler, & qui ne fut pas moins ſatisfait de l'eſprit, des manieres, & de la converſation du Peintre, que des productions de ſon pinceau.

C'eſt ainſi que M. le Brun fit, pour ainſi dire, ſous les yeux de Sa Majeſté, le fameux tableau de la famille de Darius, que M. Edelink a encore ſi bien gravée.

Il choiſit le moment où Alexandre le Grand ſortant victorieux de la bataille d'Iſſus, vient accompagné d'Epheſtion rendre viſite aux Reines ſes priſonnieres & à toute la famille royale de Perſe. On y voit que la mere de Darius, s'étant jettée aux piés du favori, qu'à la richeſſe de ſon armure elle prenoit pour le Roi, & avertie de ſa mépriſe, en demande excuſe au Vainqueur; & l'on croit entendre, tant les expreſſions ont de juſteſſe,

Alexandre

Alexandre lui répondre avec douceur..... Vous ne vous trompez pas, c'eſt un autre moi-même.

Cette belle piece fut l'époque de la plus grande gloire & de la fortune de ſon Auteur. Elle acheva de déterminer le Roi, déja prevenu en ſa faveur, mais qui ne vouloit rien faire qu'en connoiſſance de cauſe. En effet, il ne tarda pas à ſe déclarer.

Ce grand Prince, qui vouloit faire fleurir dans ſon Royaume les Arts auſſi-bien que les Sciences, regarda le Brun, comme l'homme le plus capable de conduire les vaſtes projets que Sa Majeſté commençoit à former pour l'embelliſſement des Maiſons Royales.

Le Monarque lui accorda des lettres de nobleſſe, & des armes, qui ſont, un ſoleil en champ d'argent, & une fleur de lis en champ d'azur, avec un timbre de face. Il lui donna ſon portrait enrichi de diamans d'un grand prix, & le nomma enfin ſon premier Peintre en

Juillet 1662, avec douze mille livres de pension.

Sa Majesté lui donna en même tems la garde des dessins & des tableaux de son cabinet, avec la commission de l'augmenter à son choix de tous les plus beaux ouvrages & les plus précieux, en dessins, peintures & sculptures, qui pourroient se tirer à l'avenir de tous les cabinets les plus renommés de l'Europe.

Voilà donc notre célebre Peintre, que nous allons voir entrer dans une nouvelle carriere, & consacrer désormais tous ses travaux à son Souverain, qui le comblera de bienfaits! On verra dans la suite, que tout ce qu'il a produit depuis cette époque brillante, n'a fait que justifier sans cesse, & de plus en plus le choix éclairé de Louis le Grand.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

NOUS sommes parvenus aux tems célebres & fortunés, marqués dans nos annales pour le triomphe des Arts & des Artiſtes ; enfin, au période le plus brillant du ſiecle à jamais renommé de Louis le Grand. En effet, tout ſembloit à la fois concourir au nouvel éclat, qu'on vit alors ſe répandre aſſez rapidement ſur la nation Françoiſe, & qui attira ſur elle les regards de toute l'Europe.

La France avoit un jeune Roi, toujours accompagné de la victoire, & favoriſé de la fortune ; amoureux de la belle gloire, non ſeulement de celle qui s'acquiert par les conquêtes, mais encore de celle que procurent les beaux Arts floriſſans dans l'Etat, les pompeux édifices, nobles amuſemens des Princes, & ces monumens magnifiques, qui tranſmettent à la poſtérité les grands évenemens, & les hauts faits des Héros.

C'eſt donc dans les circonſtances les plus favorables, que le timon de la peinture eſt remis entre les mains de Charles le Brun.

Le Monarque fait plus encore : il nomme Sur-intendant des ſes bâtimens l'homme, qui depuis l'établiſſement de la Monarchie, a le plus contribué à faire fleurir & à perfectionner les Sciences & les Arts libéraux; le reſtaurateur de l'ordre dans les finances, le pere du commerce & des manufactures, & le créateur de la marine en France. On ne ſauroit s'y méprendre. Tous ces titres ne peuvent être ſuivis que du nom du grand Colbert.

Cet excellent Miniſtre, chargé de faire exécuter les ordres de ſon maître, avoit déja reconnu précédemment qu'il pouvoit ſe flatter de trouver dans le Brun un zele ardent & éclairé pour les Arts, & un ſujet très-propre à ſeconder ſes nobles intentions. Il l'admit donc dans ſon conſeil; & ſe repoſant ſur lui de la conduite de ſes vaſtes entrepriſes, il lui donna l'in-

tendance universelle des ouvrages de peinture & de sculpture, & de tous les arts qui dépendent du dessein, sans aucune exception.

Ainsi faire l'histoire de M. le Brun, c'est faire l'histoire générale des immenses travaux, conçûs & exécutés sous un si beau ministere, le plus fécond de tous en grandes occasions, si propres elles-mêmes à augmenter & à développer les talens d'un grand homme.

Ainsi ce chef de la peinture sembloit présider à tout. On n'ira pas bien loin sans en trouver la preuve.

Le Roi, après avoir nommé le Brun son premier Peintre, lui avoit donné la direction totale des manufactures royales des Gobelins, établies ou renouvellées par M. Colbert. Il s'y livra tout entier, les gouvernant avec tant d'application, qu'il ne s'y faisoit rien que sous sa conduite; & il ne manqua pas d'y instituer une école de dessein dirigée par d'habiles professeurs.

Son génie abondant continua de se

signaler dans les grands morceaux qu'il fit, ou qu'il fit faire sur ses cartons par d'habiles gens, dont plusieurs étoient ses éleves, pour ces belles tapisseries, qu'on vit avec admiration sortir tout-à-coup de cette manufacture presque naissante, & déja très-renommée, & dont la réputation se soûtient si bien de nos jours.

Entre ces premieres pieces achevées en différens tems, on peut citer : L'entrevûe du roi de France & du roi d'Espagne dans l'isle des Faisans. La cérémonie du mariage du Roi célébrée à Saint-Jean-de-Luz par l'évêque de Bayonne. La satisfaction faite au Roi par le cardinal Chigi, neveu d'Alexandre VII. & légat en France, au sujet de l'attentat des Corses contre M. de Crequi ambassadeur à Rome. Le renouvellement d'alliance avec les Suisses; & plusieurs autres sujets. Pendant le cours de ces travaux, Louis XIV allant en Flandre pour soûtenir par ses armes victorieuses les droits de la Reine sur les Pays-bas, vou-

lut que M. le Brun fît ce voyage, pour être témoin des entrées triomphantes de cette Princeſſe dans les villes conquiſes, & pour le voir lui-même à la tête de ſes armées.

M. Colbert le mena dans ſon caroſſe, & partout il reçut les honneurs, qu'on rend volontairement au mérite, & ſouvent à regret à la qualité. Dix ans après, il fit un ſemblable voyage à la ſuite du Roi avec les mêmes diſtinctions.

De retour du premier voyage, il compoſa pour les Gobelins, outre les ſujets tirés de l'hiſtoire du Roi, d'autres tableaux repréſentant les quatre élémens, déſignés par diverſes figures ſymboliques, & par des ſujets tirés de la fable. Les ſaiſons de l'année caractériſées par leurs productions ſucceſſives; & les Muſes, avec tous les accompagnemens que leur donne l'antiquité poëtique. De plus, c'eſt ſous ſa direction continuelle, que ſe ſont faits aux Gobelins tant de meubles ſuperbes, & du goût le plus exquis pour les maiſons royales: pieces d'orfévrerie, tables

de pierres de rapport, girandoles, torcheres, tout enfin s'y faisoit sous sa conduite & sur ses desseins.

Mais on ne peut quitter ces fameuses manufactures, sans dire au moins quelque chose de ces tableaux si connus, & si dignes d'immortaliser leur Auteur, dont ils sont les chef-d'œuvres : je veux dire, les batailles d'Alexandre.

La famille de Darius avoit produit des effets trop avantageux à M. le Brun, pour ne pas l'engager à donner la suite de l'histoire de son Héros. Il peignit donc à diverses repriſes :

Le passage du Granique. La bataille d'Arbelles. L'entrée triomphante d'Alexandre dans Babylone. La défaite de Porus ; ou plûtôt le moment où ce roi des Indes prisonnier répond à son vainqueur, qui lui demande comment il veut être traité, en Roi, & reçoit en effet d'Alexandre la vie & la couronne. Il seroit superflu de dire, que la composition de ces tableaux est admirable, & enrichie de traits d'érudition qui font hon-

neur aux connoissances du Peintre ; qu'on y voit des expressions vives, & singulierement propres au sujet, & qu'il y a une grande force de dessein, tant dans les figures des guerriers que dans les chevaux mêmes : tout le monde le sait, & les Etrangers comme les François n'ignorent pas que les belles estampes de Gerard Audran, dignes copies de tels originaux, ont porté la réputation du Peintre & du Graveur par toute la terre. M. le Brun interrompoit souvent ces travaux pour faire différens ouvrages exécutés par lui-même, ou par ses éleves : par exemple, à saint Germain-en-Laye où il travailla quelquefois; & même où Louis XIV. le chargea de la décoration du vieux château, & du pompeux appareil de la cérémonie du Baptême de Monseigneur le Dauphin en 1668.

Ces ouvrages n'épuisoient point un génie, dont la vigueur sembloit se renouveller à chaque nouvelle occasion. Les faits vont le prouver. Déja le Roi avoit fait commencer les édifices de Ver-

failles, qu'il vouloit rendre un séjour digne de sa puissance ; & dans le même tems il formoit un nouveau dessein immense du Louvre dans sa capitale. Déja s'élevoit cette magnifique façade, qui passe pour le plus beau morceau d'architecture du monde, & l'on venoit de faire de grandes augmentations aux Tuileries.

Le premier Peintre fut chargé en partie de faire orner les dedans de ce palais. Les peintures, & les accompagnemens de sculptures & d'ornemens de la salle des gardes & de l'anti-chambre du Roi, sont particulierement de son invention.

C'est d'après ses idées que M. Loir peignit dans la premiere, quatre bas-reliefs feints de marbre, représentant une marche d'armée, un combat, un triomphe, & un sacrifice dans un camp : & dans le morceau du milieu qui est coloré, l'abondance avec plusieurs renommées, qui distribuent aux soldats des palmes & des récompenses.

On voit dans l'anti-chambre, le Soleil

ſur ſon char lumineux, accompagné du tems, des heures & des ſaiſons : les basreliefs feints repréſentent les quatre parties du jour ; & par des ſujets tirés de la fable, indiquent les devoirs des courtiſans, comme ceux de la ſalle des gardes marquent les devoirs des gens de guerre.

Il n'y a point-là de peinture ni de ſculpture, qui ne renferme quelque ſens moral, ſous des emblèmes ingénieux, tout-à-fait dans le goût, & dignes de M. le Brun.

Il donna auſſi de riches deſſeins pour la décoration générale de la ſalle des machines ; & c'eſt conformément à ſon plan que M. Noël Coypel a compoſé & exécuté les peintures qu'il a faites au plafond.

C'eſt ainſi que d'habiles Artiſtes, Peintres & Sculpteurs, très-capables de voler de leurs propres ailes, par déférence pour le mérite du premier Peintre, aſſocioient leurs talens aux ſiens, & vouloient bien ſuivre ſes nobles penſées.

Un incident fâcheux fut pour lui l'occaſion d'un nouveau travail, ſouvent in-

terrompu, & demeuré imparfait, enfin du plafond commencé de la gallerie d'Apollon, qui ayant été consumée en 1661. fut aussi-tôt rétablie.

Notre fertile Compositeur fit à son ordinaire tous les desseins des peintures, sculptures, & ornemens, qu'on voit exécutés en partie dans la voûte. Il avoit choisi un sujet allégorique, se rapportant à la gloire du Roi; & il devoit représenter dans le grand cartouche du milieu, Apollon sur son char, avec tous les attributs qui conviennent au Soleil. Ceux qu'on voit peints sont plus petits. L'un est le triomphe de Flore; l'autre, celui de Diane, ou la Lune; le troisiéme, le sommeil & sa suite. Un plus grand à l'extrémité devoit offrir le lever de l'aurore, & Cybele avec les Divinités terrestres, qui marquent leur joie à son retour. Les mois de l'année devoient y être en bas-reliefs, dont quelques-uns sont faits. Mais le morceau le plus brillant, & peint entierement de la main de le Brun, est un bout de la gallerie du côté

de la riviere. C'eſt le triomphe de Neptune & d'Amphitrite, qui paroiſſent ſur un char tiré par des chevaux marins, & environné de Tritons & de Néréides. On peut dire que c'eſt ſon triomphe à lui-même, & l'un des beaux ouvrages qu'ait produit ſon pinceau.

Les ſculptures de ce plafond ne ſont pas moins dignes d'être admirées, étant faites par quatre excellens Sculpteurs, dont celui qui réuſſiroit le mieux devoit avoir un prix conſidérable, lequel fut adjugé au célebre Girardon.

Un nommé Saint-André, foible peintre & graveur médiocre, a pourtant rendu ſervice aux Arts, en gravant tous les morceaux de peinture & de ſculpture de cette gallerie, tant ceux qui ſont exécutés, que ceux qui ne le ſont pas. Car, enfin, ces beaux projets ſi bien commencés, furent malheureuſement abandonnés pour toujours, parce que Louis XIV. tournoit abſolument toutes ſes vûes ſur Verſailles; & c'eſt déſormais ſur ce nouveau Theatre, que nous

verrons le premier Peintre faire éclater ſes talens ſupérieurs & ſon abondance inépuiſable.

Mais avant que de l'y ſuivre, il eſt à propos de le conſidérer encore ſous un autre point de vûe, & de remarquer ici qu'il ne poſſédoit pas moins la théorie de ſon art que ſa pratique, joignant à ſon talent décidé de l'exécution dans l'art de deſſiner & de peindre, celui d'en bien parler & d'en bien écrire.

En 1667. M. Colbert vint à l'Académie pour la diſtribution des prix, qu'il avoit engagé le Roi de donner aux étudians qui en ſeroient jugés dignes. Ce digne Miniſtre parla de l'utilité des conférences académiques, propoſa d'en faire, en fournit même un plan; conſiſtant en obſervations inſtructives ſur les plus beaux tableaux du cabinet de Sa Majeſté.

La compagnie adopta ce plan. M. le Brun donna l'exemple, qui fut ſuivi. Il fit l'ouverture de ces conférences par un diſcours ſur le ſaint Michel de Raphaël; &

peu de tems après sur la Manne recueillie dans le desert ; tableau du Poussin, dont il se fit un plaisir de joindre l'éloge personnel à celui de l'ouvrage, se faisant honneur de l'appeller son Maître : ces deux conférences sont partie des sept, que M. Felibien, qui étoit chargé de les recueillir, a données au Public. M. le Brun a fait encore depuis d'autres discours sur le dessein, le coloris & autres sujets. Mais long-tems après, il lut en présence du même Ministre, des remarques très-spirituelles sur la Physionomie ; & enfin son excellent traité sur les passions de l'Ame, dont il fit voir à la Compagnie les figures démonstratives qu'il avoit dessinées, & qui furent généralement admirées. Le Sur-intendant fit un grand éloge de ce traité, l'exhorta à faire graver les figures, & à donner le tout au Public ; ce qui a été exécuté.

Pendant cet intervalle, M. Colbert étoit devenu le protecteur de l'Académie, depuis le décès du respectable chancelier Seguier, mort en 1672. dans un âge très-avancé.

La pompe funebre de ce premier Magiſtrat, & le magnifique ſervice qui ſe fit chez les prêtres de l'Oratoire, rue ſaint Honoré, ont fait trop d'honneur à l'Académie, aux Académiciens Peintres & Sculpteurs qui y ont travaillé, & à M. le Brun qui en a compoſé les deſſeins admirables, pour pouvoir ſe réſoudre à les paſſer ſous ſilence; mais n'en voulant tracer ici qu'une légere idée, on ſe contentera de dire: Qu'au milieu de l'Egliſe, s'élevoit un tombeau dans le goût antique ſur un grand ſocle, accompagné de quatre pied'eſtaux, ſur leſquels paroiſſoient des figures de morts, comme triomphantes, & tenant fierement des mortiers, des maſſes, & autres inſtrumens marquant la dignité. Plus-bas on voyoit quatre figures de femmes déſolées, repréſentant d'un côté, l'Eloquence & la Poëſie; de l'autre, la Peinture & la Sculpture, pour déſigner les deux Académies, dont le Chancelier étoit le protecteur.

Au-deſſus du tombeau s'élevoit une haute pyramide, ſoûtenue par de jeunes hommes

hommes ailés, désignant les génies des Arts & des Sciences, & terminée par une urne d'or d'où sortoit une flamme; & plus haut enfin paroissoit l'Immortalité.

Tout le tour de la nef étoit orné de quatorze tableaux, peints en maniere de bas-reliefs, où l'on voyoit la vie & les belles actions de l'illustre défunt. Les deux plus grands représentoient; l'un, le chancelier Seguier, qui après la mort du cardinal de Richelieu, reçoit chez lui l'Académie Françoise, & y préside en qualité de protecteur; l'autre, ce premier magistrat succédant au cardinal Mazarin, & recevant en sa protection l'Académie Royale de peinture & de sculpture, & la gratifiant de nouveaux priviléges qu'il avoit obtenus du Roi en sa faveur : au haut de ce tableau étoient l'Académie & la Reconnoissance personnifiées tenant le portrait du bienfaicteur.

Enfin on voyoit partout les Sciences & les beaux Arts s'opposer de tout leur pouvoir aux triomphes de la mort, & s'efforcer à l'envi de faire revivre à ja-

mais le nom & la mémoire de ce digne chef de la Juſtice.

Ce ſuperbe catafalque accompagné de ſavantes inſcriptions Latines, & de deviſes convenables & ingénieuſes, parut une des plus belles choſes qu'on eût jamais vûes en France dans ce genre. Il faut lire les détails circonſtanciés qu'en donne M. Félibien, & ſurtout voir la belle eſtampe qu'en a gravée l'habile Sebaſtien le Clerc.

C'eſt dans la même Egliſe que la même compagnie fit chanter depuis un *Te Deum* ſolemnel en actions de graces de la convaleſcence du Roi, dont la maladie avoit allarmé toute la France en 1686. M. le Brun donna encore les deſſeins de cette noble décoration, conſiſtant en pluſieurs grands tableaux & basreliefs feints, qui repréſentoient les principaux événemens du regne de Sa Majeſté, avec des inſcriptions en vers François de la compoſition de M. Quinaut.

Cependant, après la mort du chancelier Seguier, Louis XIV. abſolument

déterminé à fixer sa demeure à Versailles, y forçoit, si l'on ose le dire, la nature, pour répondre à ses désirs. Les plus grands obstacles ayant été surmontés, il commençoit enfin à rendre ce séjour, ingrat par lui-même, digne d'être habité par le plus grand Roi, & la plus brillante Cour du monde. Les dehors de ces pompeux bâtimens avoient été rapidement élevés; & déja le premier Peintre étoit consulté pour en orner les dedans avec toute la magnificence imaginable.

Il y avoit alors dans l'Académie Royale une foule d'hommes distingués dans la peinture & la sculpture, qui trouverent dans ce nouveau palais des occasions favorables d'exercer leurs talens déja supérieurs, soit en travaillant d'après les desseins de M. le Brun, comme faisoient quelques-uns qui étoient ses éleves, soit en se concertant du moins avec lui, pour le choix des sujets qui leur étoient distribués, & pour les accompagnemens, dont il fourniſſoit toûjours les nobles pensées.

C'est ainsi que les différentes pieces,

qui forment les appartemens de ce ſuperbe château, ont été peintes ſi ſavamment par meſſieurs Noël Coypel, Audran, Bouaſſe, Jouvenet, de la Foſſe, & pluſieurs autres. Le premier Peintre parut ſe réſerver plus particulierement le magnifique eſcalier dit des Ambaſſadeurs, la grande galerie, & les ſalons de la Guerre & de la Paix.

On eſt en quelque ſorte effrayé de la multitude & de la variété infinie des productions de ce vaſte génie ; & l'étonnement redouble, quand on penſe, que dans le même tems il donnoit les deſſeins de la plûpart des boſquets & des fontaines, de la plus grande partie des ſtatues & des vaſes, exécutés par un grand nombre d'excellens ſculpteurs ; vrais chef-d'œuvres de l'Art, dont les merveilleux jardins de Verſailles ſont embellis avec une abondance ſi ſurprenante : quand on penſe enfin, qu'il donnoit encore les deſſeins de l'architecture de la galerie & des appartemens, & que juſqu'à la menuiſerie & aux ferrures, tout étoit fait

ſur ſes crayons : ſans compter des deſſeins d'Autels, & autres qu'on lui demandoit pour des égliſes de Paris ; on ne peut s'empêcher de dire, que ces choſes ſont plus vraies qu'elles ne ſont vraiſſemblables.

Mais pendant qu'on achevoit de diſpoſer les lieux pour recevoir de ſon Art les derniers ornemens ; notre Artiſte toûjours fécond penſoit à d'autres ouvrages qui ne l'intéreſſoient pas moins ; & il y employoit avec zele toutes les forces de ſon eſprit, qui n'étoit nullement uſé par les productions précédentes.

On n'en ſera pas ſurpris, quand on ſaura qu'il s'agiſſoit de ſervir M. Colbert, miniſtre né pour la ſplendeur de ſa patrie, le pere des Arts, & qui de plus honoroit l'illuſtre Peintre de toute ſa confiance. Comme il vouloit décorer convenablement à ſon goût exquis le château & les jardins de Sceaux, M. le Brun fut chargé de préſider univerſellement à tous les embelliſſemens de ce lieu, déja beau par lui-même.

Il commença par la chapelle. A la place du tableau d'Autel, M. Tuby savant sculpteur, fit sur ses desseins deux figures de marbre blanc sur un fond de marbre noir, représentant le Sauveur baptisé par saint Jean.

Pour lui, il peignit à fresque dans la coupe, l'ancienne Loi accomplie par la nouvelle, l'une & l'autre désignées par des figures symboliques; & dans la gloire céleste le Pere Eternel qui paroît proférer ces paroles : C'est ici mon Fils bien-aimé, écoutez-le. Il peignit dans d'autres tableaux des Patriarches qui sortent des limbes; & dans un bas-relief feint la prédication de saint Jean, dont M. Colbert portoit le nom. Il peignit aussi dans le parc le pavillon de l'Aurore. Dans le plafond peint à huile, on voit cette Déesse, avec sa suite brillante, abandonner Céphale pour commencer à éclairer l'univers.

Celui-ci est gravé par un Simoneau, & la chapelle par Gerard Audran.

Il seroit difficile de loüer tout ce qu'a

fait ce grand homme, avec autant de variété qu'il en mettoit dans ſes ouvrages : mais on peut aſſûrer qu'il n'en a point terminé avec plus de ſoin & d'affection que ceux-ci.

Au milieu de ces travaux, il avoit arrêté toutes ſes diſpoſitions pour le grand eſcalier de Verſailles : il avoit fini & détaillé tous les deſſeins des peintures à freſque & à huile, & de tous les ornemens qui le rendent en effet ſi ſomptueux ; & les ſculptures furent auſſi faites ſur ſes crayons.

Le premier objet qui ſe préſente au-deſſus du premier paillier, eſt une fontaine en niche, où ſur un baſſin ſoutenu par des dauphins, on voit un Silene emporté par un centaure marin, de M. Tuby : au haut de la niche eſt le buſte du Roi avec des accompagnemens convenables, par M. Coyſevox, qui a fait auſſi les trophées d'armes en bronze doré ſur la face oppoſée.

En montant l'eſcalier, entre des pilaſtres, ſont des tapiſſeries feintes, à fond

d'or avec des ornemens arabesques, où paroissent attachés quatre tableaux de M. Vandermeulen, représentant les siéges de Valenciennes, de Cambrai, de Saint-Omer, & la bataille de Cassel.

Auprès des quatre portes de l'appartement du Roi, le Peintre a feint quatre galeries bien percées, & terminées par des balustrades couvertes de riches tapis, sur lesquelles sont appuyés plusieurs personnages, dont l'Auteur de l'ouvrage en est un : à leurs caracteres de têtes, comme à leurs vêtemens, on les reconnoît pour des habitans des quatre parties du monde, qui paroissent dans l'étonnement de la magnificence de tout ce qui les environne.

Au-dessus du premier ordre d'architecture, on en a peint un second, & des galeries semblables.

Les angles sont ornés de proues de navire, avec des trophées, & des victoires feintes d'or.

Au-dessus de la fontaine & du buste du Roi, on voit encore la peinture, la

ſculpture avec les Muſes, & le Dieu du Parnaſſe ſur un trépié d'or, ayant à ſes piés le ſerpent Python.

Le plafond eſt décoré de bas-reliefs octogones feints, & repréſentant les belles actions du Roi, ſoit en paix, ſoit en guerre, & des ſujets allégoriques.

Rien n'égale la beauté & la richeſſe de ce ſuperbe eſcalier : mais ce qu'il a de plus admirable, c'eſt que le tout eſt diſpoſé avec tant de choix & de jugement, que la magnificence & la multitude des objets & des ornemens n'y cauſe aucune confuſion.

Tous ces ouvrages ſpirituellement inventés & ſavamment exécutés, ont été gravés en ſix planches par M. Baudet.

Vers la fin de cette grande entrepriſe, M. le Brun compoſa des deſſeins d'une riche architecture, pour peindre les dehors du château de Marly, & des pavillons qui l'accompagnent. M. Chatillon a gravé toutes ces façades.

Il ne faut pas oublier de rapporter ici que ce fut vers ce tems-là, c'eſt-à-dire,

en 1697. que l'Académie Romaine de peinture fondée par le pape Gregoire XIII. rendit un hommage éclatant à la peinture Françoiſe, en la perſonne du premier Peintre, qu'elle élut pour ſon Prince, c'eſt-à-dire, Directeur. Pour lui marquer davantage ſon eſtime, elle l'élut quoiqu'abſent, & contre ſes regles, lui écrivit à ce ſujet une lettre pleine d'éloges, aſſaiſonnés de toutes les fleurs de l'éloquence Italienne, & lui continua l'année ſuivante le même honneur.

C'eſt auſſi vers le même tems que notre Artiſte univerſel travailla avec M. Perraut & tous les architectes François, par les ſollicitations du grand Colbert, à l'invention propoſée d'un ſixieme ordre d'architecture ; projet, qui n'a jamais réuſſi, parce qu'on ne peut s'écarter avec ſuccès de ceux des Anciens, les ſeuls employés depuis tant de ſiecles. Le ſien a été gravé par M. le Clerc, & l'on en a ſuivi les modeles & les moulures à la galerie de Verſailles. Il avoit encore formé dans cet intervalle un grand projet

pour la chapelle du Roi, dans laquelle il vouloit peindre la chûte des Anges rebelles. Mais cette chapelle ayant été démolie pour en conſtruire une autre dans un endroit plus avantageux, il traita ce ſujet en petit. On y voit une Gloire céleſte, d'où les Eſpits bienheureux ayant ſaint Michel à leur tête, précipitent dans l'abîme les Anges coupables, victimes de la Juſtice divine. Il paroît un beau fracas dans cette compoſition ſinguliere, qui ſeroit ſuſceptible d'un bel effet dans une grande voûte d'Egliſe.

M. le Brun avoit propoſé dans la ſuite à M. de Louvois, de la faire exécuter à la chapelle du collége des quatre Nations, par meſſieurs Verdier & Houaſſe ſes éleves; mais la propoſition ne fut pas agréée.

M. Loir, frere du Peintre de ce nom, a gravé ce morceau en deux planches.

Enfin en 1679. il commença la grande galerie de Verſailles, ouvrage unique dans ſon genre; où notre grand Poëte en peinture a repréſenté ſous des figures

ſymboliques & de ſavantes allégories, l'hiſtoire brillante de Louis le Grand, depuis la paix des Pyrenées ſcellée par le mariage de ce Prince avec l'infante d'Eſpagne, juſqu'à la paix de Nimegue. Cette hiſtoire eſt partagée en neuf grands tableaux & dix-huit petits, ingénieuſement diſtribués dans des compartimens agréables, accompagnés d'une belle architecture, feinte, & ſoutenue par des Thermes de bronze doré. Les génies des Sciences & des Arts, ſous la figure de femmes & d'enfans, y paroiſſent occupés à décorer ce lieu ſuperbe, & de riches tapis, & de guirlandes de fleurs ; le tout exécuté par les Artiſtes les plus habiles, chacun dans leur genre particulier.

On ſent bien que la deſcription d'un ſi grand nombre de pieces différentes deviendroit immenſe, & allongeroit trop cette hiſtoire : mais on ne peut ſe diſpenſer de parler au moins de quelques-unes, qui donneront l'idée de la maniere dont les autres ſont traitées.

Comme les ſujets ne ſont point ici rangés dans l'ordre des tems, on n'en ſuivra guere d'autre que celui du haſard.

Le plus grand tableau occupe le milieu de la galerie voûtée d'un berceau à plein cintre.

On y voit Louis XIV. à la fleur de ſon âge, aſſis ſur ſon trône, la main ſur un gouvernail : Minerve eſt à côté du trône & Mars au-deſſous : près du Roi ſont les Graces ; & la Tranquillité, déſignée par la grenade qu'elle tient, ſymbole de l'union des peuples ſous l'autorité royale : la France écraſe ſous ſon bouclier la Diſcorde : l'Hymen l'éclaire de ſon flambeau, ſymbole du mariage de leurs Majeſtés, comme la Seine appuyée ſur ſon urne, d'où ſortent des fleurs & des fruits, eſt celui de la fertilité des pays qu'elle arroſe.

Plus bas ſont les Jeux & les Plaiſirs : mais le Héros ne paroît occupé que de la gloire qui ſe préſente à lui avec une couronne ornée d'étoiles : le Temps levant un coin du pavillon fait voir d'avance les

hauts faits du Prince : le Soleil sur son char se hâte pour en être témoin : toutes les Divinités, Jupiter, Junon, Neptune, Pluton, Cérès, Diane, Hercule, regardent favorablement du haut des cieux le jeune Monarque, & Mercure vole pour annoncer sa gloire à l'univers. Chaque sujet fournit matiere d'admiration de la grandeur & de la fécondité du génie, auteur de tant de belles idées, & si ingénieusement diversifiées.

Ici, le Roi assis sur son trône délibere avec Minerve, Mars, & la Justice, s'il déclarera la guerre à la Hollande. Mars l'invite à monter sur son char, & lui montre sur des boucliers épars le nom des villes qu'il a déja conquises : la Victoire s'apprête à le couronner de nouveau, comme la Renommée à publier ses succès : Minerve lui trace sur une tapisserie les malheurs de la guerre ; mais la Justice armée de la lance & de l'épée, décide qu'on peut en cette occasion la faire avec équité. Là, le Héros paroît donner ses ordres pour faire de grands préparatifs

de guerre par mer & par terre. Près de lui ſur un nuage eſt la Prévoyance avec un livre & un compas : Neptune s'approchant du rivage, lui préſente ſon trident; Mars, des ſoldats; Vulcain, des armes : Minerve dans les airs s'apprête à lui mettre un caſque d'or : Apollon, comme dieu de l'architecture, veille à la conſtruction des vaiſſeaux & des fortifications : Plutus a déja répandu ſes tréſors, qui ſont le nerf de la guerre, aux piés du Monarque; comme Cérès & l'abondance ont apporté des vivres qui ne ſont pas moins néceſſaires. Au haut du tableau paroît enfin la Vigilance avec ſes attributs, qui ſont des ailes, une horloge de ſable, un coq & un éperon. Dans un autre endroit, Mars préſente au vainqueur des femmes, qu'à l'écu de leurs armes on reconnoît pour la Franche-Comté & ſes principales villes : le fleuve du Doux paroît effrayé; des ſoldats fuient dans des rochers : Hercule eſcalade un roc enflammé, marquant la citadelle de Bezançon : l'Hyver, déſignant le tems de l'expédi-

tion, répand la neige & les frimats : les deux couronnes de la Victoire & les deux trompettes de la Renommée, marquent la double conquête de cette Province.

Ce morceau, le seul qui fut autrefois gravé, est un chef-d'œuvre de l'art de Simoneau l'aîné. Un tableau frappant est celui, où le Peintre poëte représente, comme Homere même auroit pû faire, le passage du Rhin.

Le Héros y paroît la foudre à la main sur un char militaire, qu'Hercule désignant la valeur héroïque, pousse à travers les flots agités : l'Espagne est entraînée par le torrent : le dieu du Rhin épouvanté laisse tomber son gouvernail : des Victoires volent, & tiennent des boucliers, où sont écrits les noms des villes prises après ce fameux passage : l'Europe enfin paroît dans l'admiration. Pour parler d'un sujet plus pacifique, disons encore que la Hollande, malgré l'aigle de l'Empire qui la retient par sa robe, court au-devant de la Paix, descendant des cieux avec les jeux & les plaisirs, qui répandent

pandent des fleurs de toutes parts, la Vanité couronnée de plumes de paon, veut empêcher l'Espagne & l'Allemagne d'imiter leur Alliée : mais voyant l'antre où se forgeoient leurs armes foudroyé, & entendant la Renommée en l'air qui les menace, ces Puissances se tournent aussi du côté de la Paix. Si l'on veut voir d'autres emblèmes sur des sujets moins étendus, il ne faut que jetter les yeux sur les morceaux de forme ovale qui accompagnent les plus grands.

Là, le Roi réformateur des Loix anciennes, donne le code Louis à des Juges : la Justice est auprès du Prince, tenant sa balance & un faisceau de verges : la Chicanne, sous la figure d'une vieille hideuse & décharnée, est renversée au bas du trône, & dévore des sacs de papiers.

Ici, la réparation de l'attentat des Corses sur l'Ambassadeur du Roi, est exprimée par la France, qu'on voit accompagnée de la Force, qui présente un papier où paroît tracée une pyramide ; & par la ville de Rome, que désigne la

Louve qu'on voit à ſes piés, qui reçoit d'un air ſoûmis la loi qui lui eſt impoſée.

Ailleurs, la jonction des deux mers, au moyen du canal de Languedoc, eſt auſſi ſpirituellement exprimée par Neptune & Thetis qui ſe donnent la main : la baleine près du Dieu déſigne l'Ocean, comme le dauphin & la rame auprès de la Déeſſe déſignent la Méditerranée.

On ne parlera plus que d'un des bas-reliefs feints de lapis ſur un fond d'or, placés à la clé de la voûte, & de figure octogone.

La Piété caractériſée par une flamme ſur la tête, tient d'une main une corne d'abondance, & de l'autre diſtribue des pains aux peuples proſternés.

Bel emblème du Roi, qui dans une famine fit venir du blé des pays étrangers pour le ſoulagement de ſes ſujets en 1662.

On trouvera dans la deſcription des Maiſons Royales de M. Felibien, ces

beaux Ouvrages décrits avec des détails beaucoup plus étendus, auſſi-bien que ceux dont je ſupprime l'explication ; tant pour éviter d'être trop long, que pour pouvoir parler auſſi des magnifiques ſallons de la guerre & de la paix, qui terminent ſi noblement cette ſomptueuſe galerie ; & qui ne ſont pas moins remarquables par les beautés qui leur ſont propres, que par le contraſte heureux qui les fait valoir encore avec tant d'avantage. Dans le premier qui eſt conſacré à Bellonne, les ornemens de la friſe ne préſentent aux premiers regards que trophées, que foudres & que boucliers.

La voûte eſt ornée de cinq tableaux. Dans celui qui remplit la coupe, la France que l'on reconnoît à ſon manteau ſemé de fleurs de lis, paroît ſur un nuage, tenant d'une main la foudre, & de l'autre un bouclier avec l'image du Roi, ſource de ſes triomphes : elle eſt environnée d'un grand nombre de victoires qui volent devant elle.

Dans un des quatre autres tableaux,

on voit Bellone en fureur sur un char sanglant, emporté rapidement par des coursiers fougueux, qui foulent à leurs piés des armes & des hommes : la Discorde avec ses flambeaux embrase des palais, des Temples sacrés, & fait tomber par terre la balance de la Justice, & des vases servans aux Autels. Dans un autre, l'Allemagne désignée par la couronne & l'aigle de l'Empire, regarde avec épouvante la victoire qui s'écarte d'elle, & lui montre dans l'éloignement ses guerriers en déroute. Le troisieme offre l'Espagne en courroux, & dont le Lyon qui rugit, semble menacer la France : mais on voit sur un plan reculé une partie de son armée en fuite, & son guidon renversé. L'autre présente la Hollande qui tombe languissamment sur un Lyon, lequel s'appuie envain sur le faisceau des sept fleches, servant à désigner les sept Provinces-unies : il ne peut empêcher qu'elles ne lui échappent, & dans le lointain on voit la mer, & des vaisseaux Hollandois en feu. La corniche du sallon op-

posé à celui-ci, offre des objets entierement différens. On n'y voit de tous côtés que des branches d'olivier, des festons de fleurs, des trophées d'instrumens de Musique, des Plaisirs & des Amours.

Dans la coupe, la France est dans un char de triomphe assise sur un globe : au-dessus est la Gloire qui la couronne du cercle d'immortalité : la Paix vient à elle : l'Abondance accepte des fleurs d'un Amour : d'autres Amours attelent ensemble des tourterelles, qui portent à leur cou des médailles frappées pour les mariages de Monseigneur le Dauphin & de la Famille Royale : l'Hymen est près du char, accompagné des Graces : la Discorde & l'Envie trébuchent & sont précipitées : la Religion & l'Innocence brûlent de l'encens sur un Autel, au-bas duquel l'Hérésie paroît terrassée : enfin la Magnificence montre à la France des plans d'édifices, & divers instrumens des Sciences & des Arts. Les autres tableaux représentent des sujets qui ont tous rapport à la paix de l'Europe.

Dans l'un, on voit cette partie du monde tranquille & désarmée, se reposant sur ses lauriers, & regardant avec plaisir à ses piés les dépouilles de l'empire Ottoman. On voit ensuite l'Espagne, dont le Lyon a perdu sa férocité, recevoir des mains de l'Amour le symbole de la Paix : plusieurs Amours jouent de la guitarre, & jettent en badinant des étendarts au feu. Un autre représente l'Allemagne rendant grace au Ciel des victoires qu'elle a remportées sur les Turcs ; victoires qu'elle doit à la paix que le Roi lui a accordée, & au secours des François : elle tient des branches d'olivier & de laurier : ses peuples se réjoüissent & mêlent gaîment le vin avec la danse. Dans le dernier, la Hollande reçoit avec joie sur son bouclier des branches d'Olivier, dont elle veut lier ses sept fleches : ses Magistrats rendent des actions de graces au Ciel ; & ses peuples s'empressent à l'envi de rétablir le commerce maritime.

Ces admirables salons n'avoient point

été gravés. On a même vû ci-dessus qu'on n'avoit gravé qu'un seul morceau de la grande galerie. L'étendue de l'ouvrage faisoit craindre avec raison de n'en pas voir la suite. Cette crainte est heureusement dissipée.

M. Massé, qui n'est pas moins connu par son habileté dans la gravûre, que par son talent distingué de peindre en miniature & des portraits & des sujets d'invention; M. Massé, dis-je, a formé cette grande entreprise, entiérement exécutée enfin par ses travaux & sous sa conduite.

Il est à souhaiter que cette suite considérable d'estampes parfaitement bien gravées, ait dans le Public tout le succès que méritent les soins de celui qui a présidé à cette belle collection, très-digne en effet des applaudissemens de tous ceux qui s'intéressent à la gloire des Arts.

Fin de la seconde Partie.

TROISIEME PARTIE.

LA beauté ſinguliere & intéreſſante des ſujets que je viens de traiter, & leur liaiſon naturelle & inévitable, ne m'ont pas permis d'interrompre le fil de la narration. Je n'ai pû quitter la magnifique galerie de Verſailles & les ſalons qui l'accompagnent, ſans les conduire, s'il eſt permis de parler ainſi, à leur perfection : quoique dans l'intervalle des années employées à finir ces grands travaux, il ſe ſoit paſſé l'évenement le plus mémorable, & en même tems le plus triſte pour les beaux Arts ; évenement, qui d'ailleurs a trop de rapport à l'hiſtoire du premier Peintre, pour ne pas l'expoſer exactement ici avec toutes ſes ſuites.

Pendant que l'infatigable le Brun avançoit avec une promptitude étonnante ſes vaſtes entrepriſes, ayant déja fait plus des deux tiers de ſa galerie ; la France & les Arts firent une perte qui paroiſſoit ir-

irréparable le 6 Septembre 1683. par la mort d'un homme au dessus des éloges, dont la mémoire sera toujours précieuse, je veux dire la mort du grand Colbert.

Si ce fut une perte pour l'Etat en général, peut-être alors trop peu sentie; ce fut un coup vraiment fatal pour les habiles Artistes, & qui toucha sensiblement notre grand Peintre, attaché par amour & par reconnoissance à ce Ministre si digne de ses regrets, & qu'il n'étoit pas facile de remplacer.

Le marquis de Louvois, fameux ministre de la guerre, qu'il entendoit parfaitement, mais qu'il aimoit peut-être trop, lui succéda dans la Sur-intendance des bâtimens. Jaloux de Colbert pendant sa vie, il sembloit encore l'être après sa mort; & souvent par contradiction, il affectoit de défaire ce qu'avoit fait son prédécesseur. Un homme qu'il avoit honoré de sa confiance, jusqu'au point de lui laisser la conduite universelle de tout ce qui avoit rapport aux beaux Arts, M. le Brun ne pouvoit plaire à un successeur

ainſi prévenu, très-mal diſpoſé en ſa faveur, & entouré de gens qui ne l'étoient pas mieux que lui. M. Mignard ſut profiter habilement de ces diſpoſitions particulieres, qui ne pouvoient tourner qu'à ſon avantage, & parvint à ſe faire choiſir pour peindre la petite galerie de Verſailles.

Pierre Mignard, depuis premier Peintre du Roi, frere de Mignard dit d'Avignon, qui a travaillé aux Tuileries & ailleurs, avoit de la réputation & un mérite diſtingué : mais dès qu'il ſe ſentit appuyé du Miniſtre, il commença d'abord à ménager beaucoup moins le premier Peintre, dont il envioit peut-être la fortune, du moins autant que les talens, dans leſquels il croyoit ſans doute l'égaler. Il excitoit adroitement ſes partiſans, auxquels il ſavoit inſpirer un zele outré en ſa faveur, à critiquer les peintures allégoriques de la grande galerie ; & ces Inſcriptions, que leur obſcurité, diſoit-il, avoit forcé de mettre au-bas, & qui ne ſuffiſoient pas encore pour les entendre,

M. de Piles lui-même dit, que les Allégories de le Brun sont ingénieuses ; mais qu'ayant négligé de les tirer de l'Antiquité & des Médailles, il en a fait des énigmes qu'on a quelque peine à deviner.

On peut répondre à cela, que ce docte Peintre, ne traitant point ici l'Histoire ancienne, mais celle de son tems, il n'a pû la chercher ni la trouver dans les monumens antiques : il en a tiré seulement, comme il le devoit, la plûpart des symboles des Divinités, aussi bien que ceux des Vertus & des vices personifiés.

Or les Inscriptions sont absolument nécessaires à ces sortes de sujets modernes, souvent moins présens à la mémoire que ceux de l'Histoire ou de la Fable anciennes, que l'on apprend dans sa jeunesse. Après-tout, s'il paroît quelque obscurité dans ses allégories, c'est peut-être moins la faute de l'Inventeur que celle du genre même.

J'en tirerai la preuve du Critique habile que je cite. Il a fait, dans son cours

de peinture, une belle explication de l'école d'Athènes de Raphaël, & il nous avertit que Vasari, auteur de la vie des Peintres, & les Graveurs ses contemporains, ne l'avoient point compris, & l'avoient mal expliqué; ce qui montre qu'une certaine obscurité est presque inséparable de l'allégorie la plus ingénieusement composée; & que c'est principalement de ce genre de peinture, qu'on peut dire qu'il ne lui manque que la parole; défaut inévitable, auquel les inscriptions un peu détaillées pourroient seules remédier!

A l'égard de la grande galerie de Versailles, j'ai toujours crû, & je persiste à croire, qu'on doit la regarder dans sa totalité comme un véritable Poëme épique; Poëme, qui selon la définition de Despreaux, se soûtient par la Fable, & par d'agréables fictions. Voici comme il en parle dans ces vers de l'Art poëtique, qui paroissent faits pour le sujet auquel je les applique.

Là, pour nous enchanter tout eſt mis en uſage ;
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage ;
Chaque Vertu devient une Divinité,
Minerve eſt la prudence, & Venus la beauté ;
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la terre ;
Un orage terrible aux yeux des Matelots,
C'eſt Neptune en courroux qui gourmande les flots.
&c.

Le même Poëte dit encore en parlant du Roi :

Mais quel ſublime Auteur dans un autre Eneide,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
&c.

Cet Auteur déſiré ne s'eſt point manifeſté ; on n'a point vû paroître de Poëme épique, reconnu pour tel, ſur Louis le Grand, & l'on ne peut diſputer la gloire au ſavant le Brun, d'avoir été, ſi l'on oſe le dire, le ſeul Virgile de ce fameux Enée.

M. Mignard avoit d'autant plus de tort de blâmer ſes ouvrages allégoriques, que lui-même s'efforçoit quelquefois, mais envain, de l'égaler dans ce genre

difficile. En général c'étoit un grand Artiſte : mais, comme il le diſoit lui-même, s'il poſſédoit l'art de bien faire, il poſſédoit ſur-tout le ſavoir-faire, ſi néceſſaire en effet pour acquérir la vogue & des prôneurs auſſi vifs qu'étoient les ſiens.

Il le faut avouer, ces ſortes de cabales, qui ne ſont pas ſans exemples, ſont ſouvent moins fondées que ne l'étoit celle-ci. Celui qui en étoit l'objet, né avec moins de diſpoſitions naturelles que ſon rival, avoit étudié avec ſoin les principes de ſon Art, que Dufreſnoi, ſon intime ami, a ſi bien developpés dans ſon excellent Poëme ſur la peinture : il avoit ſû profiter pendant un long ſéjour en Italie, de la vûe des ouvrages de l'Albane & du Guide, dont il avoit ſuivi le goût, quelquefois avec ſuccès. Dans la ſuite, un grand nombre de portraits, à la vérité plus eſtimés alors qu'ils ne l'ont été depuis, & des morceaux d'Hiſtoire conſidérables, l'avoient fait connoître avantageuſement; enfin le dôme du Val-de-

Grace chanté par Moliere ſon ami, le ſallon & la galerie de Saint-Cloud, parloient en faveur de ſes partiſans, qui ne péchoient que dans l'excès ; & dans cette manie trop ordinaire, de ne pouvoir exalter un Artiſte favori qu'aux dépens d'un concurrent fameux, & d'un mérite ſupérieur.

Je pourrois, ſans doute, alléguer d'aſſez fortes raiſons pour ne point héſiter entre des antagoniſtes inégaux : mais c'eſt au Public qui en a le droit & qui en uſe librement, d'aſſigner à chacun ſa véritable place, s'il ne l'a déja fait, comme je le crois. Quoi qu'il en ſoit, on peut toûjours affirmer, que s'il falloit décider du mérite de ces prétendus rivaux, ſur le tableau de la famille de Darius peint par le Brun, & le même ſujet traité depuis par Mignard, le procès, s'il y en a, ſeroit d'abord jugé tout d'une voix en faveur du premier.

Louis XIV. qui joignoit à tant d'autres belles qualités, une grande juſteſſe de goût, eſtimoit Mignard, & avoit ap-

plaudi à ce qu'il venoit de faire à Saint-Cloud : mais il ſouffroit avec quelque peine qu'on voulût l'égaler à ſon premier Peintre. Toutefois il laiſſoit agir ſon Miniſtre, ſans s'oppoſer à la cabale : il ſe contentoit ſeulement de faire toujours à M. le Brun un accueil marqué, & des plus obligeans, & de vanter plus que jamais ſes nouvelles productions.

Ce grand Prince fit plus encore. Du vivant de M. Colbert, il ne s'étoit guere paſſé d'année, où notre illuſtre Artiſte n'eût reçû quelque récompenſe ſurnuméraire de Sa Majeſté.

La galerie étant finie, le Roi lui ordonna de lui-même, & ſans conſulter le Sur-intendant, une gratification de douze mille livres; qu'il accompagna à l'ordinaire de ces diſcours aimables, qui faiſoient dire de lui qu'il ſavoit même donner des graces aux refus.

Le marquis de Louvois, malgré ſes préventions, ne pouvoit quelquefois s'empêcher de rendre juſtice à ſes ouvrages, & ayant vû une deſcente de Croix que M.

M. de Villeroi lui avoit demandée, il la retint pour Sa Majesté; & l'Auteur en fit une seconde qui fut envoyée aux Carmélites de Lyon, pour qui elle étoit destinée.

Le même Ministre préconisa beaucoup aussi d'avance les salons de la Guerre & de la Paix, peut-être parce qu'il prévoyoit l'approbation du Roi qu'il étoit bien aise de prevenir.

M. le Brun interrompit un peu ces derniers ouvrages pour faire son portrait à lui-même, que lui avoit demandé le grand duc de Toscane.

Vers le même tems, il fut forcé de renouveller sa douleur, en composant des desseins pour le monument de son cher Protecteur & celui de tous les gens de mérite, Jean-Baptiste Colbert inhumé à saint Eustache.

On y voit ce digne Ministre à genoux sur un tombeau de marbre noir, qui semble prier Dieu dans un livre qu'un Ange lui tient ouvert. La belle figure est exécutée par M. Coysevox, & l'Ange par

M. Tuby. Deux Vertus assises, grandes comme le naturel, servent d'accompagnemens : la Prudence est de Coysevox, & la Religion de Tuby. Sur les jambages sont des bas-reliefs, avec des inscriptions dans des cartouches de bronze doré.

Le tout ensemble est d'une noble invention & d'une très-belle exécution.

Le même Auteur avoit donné auparavant le dessein de la chaire du Prédicateur, faite aux dépens de M. Colbert, alors marguillier-d'honneur de saint Eustache.

Au haut de la chaire paroît le Saint dans une belle attitude, implorant le secours du Ciel pour ses deux enfans, emportés à ses yeux par un lion & une louve : autour sont des Vertus chrétiennes, désignées par divers attributs, avec des Anges & des Chérubins. Le tout exécuté par d'habiles Sculpteurs en bois. Le tableau est de M. Houasse, éleve de M. le Brun.

Ce second Dessinateur composa encore vers la fin de l'année 1685. après la ré-

vocation de l'édit de Nantes, une thefe pour l'abbé de Polignac, depuis cardinal, dont le ſujet étoit la deſtruction de l'Héréſie.

M. l'archevêque de Paris, & le pere la Chaiſe confeſſeur du Roi, en firent de grands éloges à Sa Majeſté.

Depuis que M. le Brun eut terminé les ſalons de Verſailles, il continua de s'exercer avec ſuccès à la pratique de ſon Art qu'il aimoit toûjours avec une paſſion perſévérante : mais il ne s'occupa plus guere qu'à des ſujets de dévotion.

Un de ſa plus grande force eſt une Elévation en Croix, gravée par un neveu du grand Audran, & portée au Roi, qui, dit-on, la lui avoit demandée, pour oppoſer au portement de croix fait par M. Mignard, & que ſes amis mettoient au-deſſus de tout.

C'étoit en *1685*.

Le Roi, dès qu'on lui eut annoncé ce tableau, quitta le Conſeil pour le voir, & ſe fit un plaiſir de le vanter hautement : il engagea Monſeigneur & Madame la

Dauphine à l'examiner; & Mademoiſelle de Montpenſier paſſant avec rapidité après l'avoir regardé légerement, le Roi la rappella, & dit en riant: Ma couſine a la maladie de notre famille, qui veut voir les choſes promptement: enfin il invita ſi bien tout le monde à l'admirer, que ceux qui avoient réſolu par avance de ne le pas trouver beau, furent comme forcés de ſuivre le torrent de loüanges qu'on lui donnoit de toutes parts.

Sa Majeſté ne reçut pas moins favorablement le ſujet des filles de Jethro, que Moïſe défend contre les inſultes des Bergers, qui avoient abbreuvé leurs troupeaux avec l'eau que ces filles venoient de tirer du puits antique, près duquel la Scene ſe paſſe. On voit dans les uns le déſordre & la confuſion; dans les autres, la timidité de leur ſexe, & la reconnoiſſance pour le Libérateur.

La Cour ſe partagea entre ces deux morceaux; & M. de Chantelou, curieux, célebre par le grand nombre de tableaux que le Pouſſin a faits pour lui, étant con-

ſulté, dit que les ouvrages de notre grand Peintre étoient différemment beaux, mais qu'au moins on ne pouvoit lui oppoſer d'autre rival que lui-même.

Louis XIV. ayant avancé que les beaux tableaux ſembloient devenir plus admirables après la mort de leur Auteur..... Quoi qu'on en diſe, ajoûta-t-il en ſe tournant du côté de le Brun : Ne vous preſſez pas de mourir ; je vous eſtime dès-à-préſent autant que pourra faire la Poſtérité.

C'eſt ainſi que ce Prince plein de bonté, conſoloit ſon premier Peintre de l'injuſtice des cabaliſtes. En effet, il n'alloit plus guere à la Cour, ſans recevoir de leur part quelques nouveaux dégoûts qui l'en auroient éloigné : mais dans ce tems-là même, il voyoit ſon Maître, lui parloit, en étoit gracieuſé, & revenoit content.

Je ne ſais ſi l'on ne pourroit pas mettre ce procédé du Roi, au nombre de ces traits aimables, qui faiſoient ſentir toute la beauté de ſon caractere dans le cours de ſa vie privée.

Ce Prince ne reçut pas moins bien le morceau fait pour accompagner le précédent, & qui représente Jethro donnant au Législateur futur des Juifs Séphora, l'aînée de ses filles : sujet traité avec toute la noblesse & la décence convenables. Ensuite parut celui de Notre-Seigneur portant sa croix au Calvaire; & le Couronnement d'épines. Quelque tems après l'Auteur fit voir à la Cour, toûjours avec succès, l'entrée triomphante du Sauveur dans Jerusalem ; & enfin le sujet de la Nativité. Tous ces morceaux sont chez le Roi, & la Nativité est son dernier ouvrage ; où l'on ne voit point de traces de décadence, quoiqu'il l'ait fini pendant le cours d'une maladie assez longue & languissante, mais qui ne l'empêcha pas de travailler par intervalles.

Il étoit tombé malade à sa maison de Montmorenci, & s'étoit fait d'abord ramener à Paris; où le mal continua. Sa Majesté envoyoit souvent savoir l'état de sa santé, & le faisoit visiter par ses Médecins.

Le prince de Condé lui rendit auſſi viſite pendant cette maladie, qui devenoit de jour en jour plus dangereuſe, & qui l'emportoit enfin ſur tout l'art de la Médecine.

Déja ſon eſprit toûjours ſain n'étoit plus occupé que de l'éternité.

Il avoit toute ſa vie été convaincu de la beauté & de la vérité de la Religion, dont il avoit repréſenté les Myſteres avec tant de ſageſſe & d'onction; & ſon cœur étoit pénétré des ſentimens qu'il avoit ſouvent inſpirés aux autres dans ſes ouvrages.

C'eſt avec ces ſentimens qu'il mourut enfin à Paris dans ſon logement des Gobelins le 12. Fevrier 1690. âgé de 71. ans, univerſellement regretté de tous les gens de bien, des gens d'art, & des amateurs.

L'Académie Royale de peinture & de ſculpture s'aſſembla extraordinairement par convocation générale le jour même de ſa mort, & ordonna un ſervice ſolem-

nel pour le repos de ſon ame, en l'égliſe des grands Auguſtins, où l'Académie aſſiſteroit en Corps, & où elle feroit inviter les perſonnes de conſidération & les amateurs des Arts; & elle régla que ce ſervice ſeroit d'une diſtinction convenable aux dignités du défunt.

Ce qui fut exécuté peu de tems après.

Cet admirable Artiſte, indépendamment de ſon art, étoit doüé de bien des qualités eſtimables. Il avoit l'ame grande, beaucoup de probité, & de nobleſſe dans les ſentimens; l'eſprit vif & univerſel, extrêmement cultivé par la lecture, l'uſage du monde & de la Cour, le commerce des Savans & des Ecrivains du premier ordre, comme les Boſſuets, les Deſpreaux, les Racines, & pluſieurs autres, avec leſquels il étoit en liaiſon.

Il n'a pas été à l'abri des attaques de l'envie: mais ſi dans la place qu'il occupoit ſi bien, il a été expoſé, comme il n'arrive que trop ſouvent à quelques calomnies particulieres; elles étoient ſi fort

deſtituées de vérité, & pour dire encore plus de vraiſſemblance, qu'elles ne valent pas la peine même d'être rapportées, & ne méritent pas conſéquemment d'être ſérieuſement réfutées. L'eſtime de la Cour & de la ville, la confiance ſans réſerve du grand Colbert, & plus que tout cela, la faveur perſévérante de ſon Roi, ſuffiſent à ſa mémoire, qui ſera toûjours précieuſe.

Sa figure étoit noble ainſi que toutes ſes manieres; ſa phyſionomie ouverte & ſpirituelle, annonçoit un caractere auſſi bon qu'aimable, & ne trompoit point.

Il ne reſte plus qu'à conſidérer ce grand homme par rapport à l'Art, ou pour mieux dire, aux Arts, qu'il poſſédoit ſans conteſtation à un degré éminent.

Pour commencer par la compoſition; on peut dire, ſans rien exagérer, que du côté de l'invention il a certainement égalé par la beauté & la fécondité du génie, comme par la multitude & la variété de ſes productions, les plus grands Com-

positeurs qui l'avoient précédé.

Il joignoit à l'imagination la plus vive & la plus inépuisable, le jugement le plus mûr & le plus solide ; n'introduisant jamais dans ses ouvrages aucun objet, sans consulter l'antiquité, les livres & les Savans, pour n'y rien omettre de nécessaire, & n'y rien laisser de superflu. On voit briller dans tout ce qu'il a fait une érudition choisie, un esprit poëtique, & personne n'a plus exactement observé ce qu'on appelle le Costume.

Ses dispositions sont judicieuses & animées ; les objets y sont distribués avec art, mais sans affectation, ses groupes agréablement diversifiés ; ses attitudes d'un beau choix, nobles, expressives, & bien contrastées sans être forcées.

Ses draperies sont bien jettées, dans un bel ordre de plis, marquant finement le nud ; elles ont un air de grandeur qui les distingue, & pourroient peut-être servir de modeles.

Quoiqu'il ait toûjours fort estimé le goût de dessein de Raphaël & de l'école

Romaine, il semble avoir plûtôt suivi celui des Carraches, au moins dans ses premiers ouvrages, où son dessein paroissoit plus fier, plus mâle & plus savant : dans la suite il devint moins recherché, plus coulant, toujours gracieux, & malgré sa facilité surprenante, ne s'écartant presque jamais de la correction.

Il avoit étudié à fond l'expression des passions de l'Ame, & l'on peut dire qu'il y a merveilleusement réussi.

M. de Piles prétend qu'il a trop suivi les regles générales qu'il a données aux autres ; que ses airs de tête, quoique d'un beau choix, se répetent, & n'ont pas la variété qu'on trouve dans Raphaël.

Il seroit difficile de n'en pas convenir, & cela n'est pas étonnant. Occupé comme il étoit à la conduite de tant d'ouvrages faits pour le Roi, & à cette multitude incroyable de desseins qu'il fournissoit en toute occasion ; il n'a pas toûjours eu sans doute le loisir nécessaire pour consulter la Nature, source unique & perpétuelle de la belle diversité.

Quoique quelques-uns de ses premiers tableaux, & de ceux qu'il a faits depuis, soient d'une couleur assez vigoureuse, & d'un pinceau très-ferme ; son endroit foible, selon le même M. de Piles, c'est principalement la partie du coloris.

Ce Censeur judicieux, mais sévere pour notre Artiste, dit, que malgré les efforts de le Brun pour se défaire des teintes sauvages & triviales de Vouet son Maître, il en a toûjours retenu un coloris trop général, peu varié, & peu vrai dans ses carnations & dans ses draperies, que ses couleurs manquent de fraîcheur, & qu'il n'a pas fait assez d'usage des reflets.

Avant que d'adopter ce jugement, il faudroit excepter les tableaux qu'il a peints lui-même dans la force de son âge, ou dans des tems de loisir ; & qui paroissent en effet d'un coloris agréable, accompagné d'une belle harmonie, & d'un pinceau gracieux & facile. Il est vrai que sur cette partie, on ne peut jamais le comparer au Titien, à Paul Vé-

roneſe : mais dans combien d'autres parties ne leur eſt-il pas ſupérieur ?

D'ailleurs, il ne ſeroit pas juſte de le rendre reſponſable de ce qui n'a été peint que d'après ſes deſſeins & ſur ſes cartons.

A l'égard du clair-obſcur, le même Auteur convient, que s'il n'en a pas connu l'art dans les commencemens, il en a apperçû depuis la néceſſité ; comme on le voit dans les batailles d'Alexandre : mais il ajoûte, que le peu d'attention qu'il a eue de placer des bruns ſur les devans, & l'opinion où il étoit qu'on ne pouvoit employer de grands clairs dans les derrieres, lui ont fait faire ſouvent des tableaux de peu d'effet, & qui n'attirent point le Spectateur par le premier coup d'œil. En général, ces critiques différentes peuvent être fondées à pluſieurs égards : mais comme le Peintre parfait n'exiſte encore qu'en idée ; on peut dire, même en les admettant ſans reſtrictions, toutes raiſonnables qu'elles ſeroient, que notre premier Peintre, poſſédant à un ſi haut degré tant de belles parties de la

peinture ; en y joignant encore ſon grand goût pour l'architecture, les ornemens, & les décorations de tout genre, a du moins approché de la perfection ; & qu'en conſéquence de l'univerſalité de ſes talens, il doit être regardé comme un des plus grands hommes du ſiecle de Louis le Grand, & comme un des ſavans Peintres du monde.

Il a laiſſé dans ſes porte-feuilles pluſieurs deſſeins, faits avec beaucoup d'étude, tant pour la nouvelle chapelle de Verſailles, que l'on commençoit à conſtruire, que pour la chambre du Trône dans l'Appartement de Sa Majeſté.

Ces deſſeins ſont dans le cabinet du Roi.

Quand on parle de la mort de ceux qui ont occupé les premiers rangs & les plus grandes dignités, on s'écrie ordinairement que le tombeau eſt l'écueil où ſe viennent briſer leur grandeur & leur puiſſance : mais ici le cas eſt tout différent.

Le monument de notre illuſtre Artiſte eſt encore un chef-d'œuvre de ſon Art ; & pour ainſi dire, un nouveau trophée élevé à ſa gloire.

Il avoit acquis à ſaint Nicolas du Chardonet une chapelle, qu'il a fait conſtruire avec magnificence, & décorer avec un goût digne de lui.

C'eſt-là qu'il a fait ériger à ſa mere qui y eſt enterrée, un Mauſolée d'une beauté ſinguliere.

On l'y voit elle-même repréſentée en marbre, comme ſortant du tombeau pour la réſurrection générale : au-deſſus eſt un Ange du Dieu vivant, ſonnant de la trompette dans une attitude merveilleuſe, & convenable à un Eſprit céleſte.

Colignon, très-habile ſculpteur, a exécuté d'après ſes deſſeins ce morceau admirable.

Tout eſt noble & beau dans cette chapelle, dont les marbres mêmes ſont du plus beau choix. Les ornemens entremêlés de peintures & de ſculptures, ſont

ſi bien imaginés & placés avec tant d'art, que tout y annonce l'habile Artiſte qui y eſt inhumé, & qui y a peint de ſa main au plafond un Ange qui remet un glaive dans le fourreau.

On y doit ſur-tout admirer le tableau de l'Autel, qui repréſente ſaint Charles Borromée, patron de l'Auteur, à genoux devant un Crucifix. C'eſt un de ſes plus beaux ouvrages, & des mieux gravés par M. Edelink.

Au-deſſous eſt un bas-relief de bronze doré, fait encore ſur ſon deſſein; où ſaint Charles paroît en habits pontificaux donnant la Communion à des peſtiférés.

La compoſition & les expreſſions en ſont merveilleuſes. Après la mort de M. le Brun, ſa veuve lui a fait élever un monument particulier auprès de celui de ſa mere.

On y voit ſon buſte en marbre, de la main de M. Coyſevox, accompagné de la Piété, de la Science, & des Génies des Arts affligés & pleurans.

Au-deſſus

Au-dessus est une pyramide élevée sur un piédestal, dans le quadre duquel on lit l'épitaphe suivante :

A la mémoire de Charles le Brun, Ecuyer, Seigneur de Thionville, Premier Peintre du Roi, Directeur & Chancelier de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

« Son génie vaste & supérieur le mit en « peu de tems au-dessus de tous les Peintres « de son siecle. «

Ce fut lui qui forma la célebre Aca- « démie de peinture & de sculpture, que « Louis le Grand honora depuis de sa « royale protection, qui a fourni des Pein- « tres & des Sculpteurs à toute l'Europe, « où elle a toûjours tenu le premier rang. «

L'Académie de dessein de cette superbe « Rome, qui avoit eu jusqu'à présent l'a- « vantage des beaux Arts sur toutes les au- « tres Nations, le reconnut pour son Prin- « ce en 1616. & 1617. «

Ce sont ces desseins qui ont répandu «

» le bon goût dans tous les Arts ; & sous sa
» direction, les fameuses Manufactures des
» Gobelins ont fourni les plus précieux
» meubles ; & les plus magnifiques ornemens
» des Maisons Royales.

» Pour marque éternelle de son mérite,
» Louis le Grand le fit son premier Peintre,
» lui donna des Lettres authentiques de
» noblesse, & le combla de bienfaits.

» Il est né à Paris le 22 Mars 1619 &
» y est mort dans le sein de la piété le 12
» Février 1690.

» Susanne Butay sa veuve, après avoir
» élevé à son illustre époux ce monument
» de son estime & de sa reconnoissance, l'a
» rejoint dans le tombeau le 26. de Juin
» 1699. »

Cette épitaphe dit beaucoup, & cependant ne dit rien de trop.

Mais pour ne rien omettre, ajoûtons en finissant, que M. le Brun n'ayant point laissé d'enfans de son mariage ; la moitié de ses biens, qui étoient fort con-

ſidérables, a paſſé à M. le Brun ſon neveu, Auditeur des Comptes ; & l'autre moitié aux héritiers de ſa veuve, dont M. Verdier, un de ſes éleves, avoit épouſé une proche parente.

Fin de la troiſieme & derniere Partie.

RE'PONSE de M. Coypel Directeur, à M. Desportes, sur la vie de M. le Brun, Premier Peintre du Roi, prononcée à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, le 4. Octobre 1749.

MONSIEUR,

VOUS ne pouviez mieux témoigner votre zele à cette Compagnie, dont vous êtes chéri, qu'en écrivant la vie du célebre M. le Brun, avec l'exactitude d'un fidele Historien, & dans ce style mâle, noble & précis, qui vous a déja tant de fois attiré nos applaudissemens.

Depuis longtems ceux qui s'intéressent véritablement à la gloire de notre Académie, désiroient que cet ouvrage fait, pour ainsi dire, sous ses yeux, par un de ses dignes membres pût être re-

gardé comme un monument de ſa reconnoiſſance envers ſon illuſtre pere.

Je ne conſidere pas ſeulement l'ouvrage que vous venez de nous communiquer, Monſieur, comme un écrit curieux & agréable, mais comme un écrit capable de redoubler l'émulation des grands Artiſtes, ainſi que des étudians, & de confirmer de plus en plus le Chef des Arts dans ſes nobles idées.

Nos éleves qui vous ont entendu, ont dû ſentir dans la premiere partie de la vie de M. le Brun, ce qu'il faut faire indiſpenſablement à leur âge pour ſe rendre digne de la haute protection qui prévient aujourd'hui leur capacité.

L'énumération des travaux de M. le Brun; travaux ſi immenſes, qu'ils nous paroiſſent preſqu'incroyables, quoiqu'ils ſoient ſous nos yeux, cette énumération, dis-je, ſuffiroit non-ſeulement pour déſabuſer ceux qui ſeroient tentés d'attribuer la fortune de ce grand homme à la faveur ou à la magnificence du Monarque; mais auſſi, pour faire ceſſer nos

plaintes, si nous étions dans l'erreur au point d'imaginer que les graces du Roi sont dûes indistinctement à tous ceux que l'Académie renferme dans son sein.

Enfin notre Supérieur, si zélé pour la gloire du Maître, pour le progrès des Arts, & pour le bien des Artistes, pourra-t-il lire dans l'ouvrage que nous venons d'entendre, les endroits où vous parlez si dignement de M. Colbert, sans en être frappé, & sans se proposer de fortifier chaque jour les traits heureux de ressemblance qui se trouvent entre ce grand Ministre & lui ?

Quelques loüanges que vous ayez donné aux productions de M. le Brun, vous ne devez pas craindre, Monsieur, d'en avoir trop dit.

Quiconque saura péser judicieusement les diverses parties de notre Art, conviendra sans peine, que celles dont ce savant homme étoit doüé ne sont pas les moins rares, & qu'il doit être regardé comme un des grands génies que la peinture ait mis au nombre de ses favoris. Il est

vrai, que pour l'exécution, ſes premiers ouvrages ſont beaucoup plus piquants que les derniers. Mais il ne faut s'en prendre qu'à la néceſſité où il ſe trouvoit de ſatisfaire le Prince & le Miniſtre, qui juſtement épris de la nobleſſe & de la fécondité de ſon imagination, l'accabloient d'ouvrages ſi conſidérables, qu'à peine peut-on concevoir qu'il ait eu même le tems de compoſer & de conduire le grand nombre de ceux qui ne ſont pas de ſa main.

Si les dernieres années de la vie de M. le Brun ont été remplies de traverſes, n'en ſoyons point étonnés : au contraire, ſoyons ſurpris qu'elles ayent été précédées d'une ſi longue proſpérité. Trois choſes devoient lui attirer des ennemis ; un mérite ſupérieur ; une faveur éclatante ; & une de ces places dans leſquelles il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de ſatisfaire tout le monde.

VIE
DE PIERRE MIGNARD,

PREMIER PEINTRE DU ROI.

PIERRE MIGNARD naquit à Troyes en Champagne au mois de Septembre 1610. Madame la comteſſe de Feuquieres ſa fille, nous apprend dans la vie de ſon pere, qu'elle a en quelque ſorte dictée à M. l'abbé de Mouville, que ſa famille originaire d'Angleterre, étoit établie en France depuis deux générations, qu'elle portoit le nom de *More*, & qu'elle quitta ce nom pour la raiſon ſuivante : Henri IV. ayant vû le pere de Mignard avec ſix de ſes freres, dans les troupes de ſon parti, pendant le tems malheureux de la ligue, fut frappé de la beauté de leur figure, & demanda leur nom. Le Prince l'ayant appris, répondit avec cette viva-

cité & cette familiarité, qui jointes à tant de grandes qualités, ont produit l'amour & la vénération que les François lui conserveront à jamais : Ce ne sont point-là des *Mores*, ce sont des *Mignards*. Ce nom leur demeura si bien, que depuis ce jour-là, ils n'en ont point porté d'autre, eux & leurs enfans.

La paix de Vervins ayant rendu le calme à la France, le pere de notre Artiste chargé de blessures, se retira à Troyes qu'il avoit choisi pour sa patrie, après avoir servi l'espace de vingt-quatre années, & laissa à ses deux enfans, Nicolas & Pierre, la liberté de suivre le goût qu'ils témoignoient pour la peinture. Le plus jeune, celui dont il s'agit ici, avoit été destiné à la medecine, & faisoit ses études; mais en voyant dessiner son frere aîné, la nature lui fit sentir qu'il étoit également né pour la peinture, & que c'étoit envain qu'on vouloit lui faire embrasser un autre état. Il prend le crayon, & sur le champ il dessine; il se hasarde même à faire des portraits, dont la ressem-

blance paroît frappante ; car ſans trop examiner la choſe en elle-même, on eſt naturellement porté à loüer les premiers eſſais d'un enfant, fuſſent-ils tout à fait informes; & Mignard n'avoit, à ce qu'on dit, qu'environ onze ans, lorſqu'il faiſoit ſes deſſeins, encore ajoûte-t-on, qu'il n'avoit pas même reçû les ſecours d'aucun Maître.

Il n'eût tenu qu'à lui d'en avoir dans dans le lieu de ſa naiſſance, & de ſuivre en cela l'exemple de ſon frere : mais peut-être celui-ci ne s'en étoit pas aſſez bien trouvé, & qu'il lui conſeilla de s'adreſſer tout d'un coup à un habile homme ; en effet, tout dépend de la premiere éducation, elle influe ſur tout le reſte de la vie, & les Artiſtes conſervent toûjours les impreſſions qu'ont fait ſur eux les manieres qui ont été l'objet de leurs premieres études.

Mignard ne balança point à ſuivre le conſeil de ſon frere : il apprit qu'il trouveroit à Bourges un guide aſſûré ; & de concert avec ſa famille, il alla le cher-

cher. Le Peintre se nommoit Boucher, & s'il est tel que nous le représentent les Auteurs qui ont écrit l'histoire de son païs, il étoit digne de donner des leçons à Mignard. Celui-ci cependant, ne demeura qu'une année à Bourges, il revint à Troyes, où il copia avec attention les ouvrages de Gentil sculpteur, que je me suis déja trouvé plusieurs fois dans l'obligation de vous citer; ce que j'ai toûjours fait avec d'autant plus de plaisir, que plusieurs grands artistes de cette école, en ont tiré plusieurs secours.

Cette étude ne pouvoit manquer d'être utile à Mignard: aussi elle le mit en état de profiter de celles qu'il fit ensuite à Fontainebleau d'après les ouvrages d'un nombre infini d'habiles gens; car il est bon de remarquer en passant, que Fontainebleau étoit alors une école extrêmement fréquentée. Henri IV. qui aimoit cette maison, y avoit beaucoup fait travailler les Peintres: les Brunel, les Dubois, les Freminet y avoient remplacé le Primatice, maître Roux, & messire Ni-

colo. Plusieurs Italiens de cette ancienne école s'y étoient établis, & avoient attiré un grand nombre d'autres Peintres; & la jeunesse qui étoit assûrée d'y trouver de l'occupation, ne manquoit pas de s'y rendre. Nicolas Mignard en avoit même donné l'exemple à son frere; & je puis assûrer sur le rapport de plusieurs personnes dignes de foi, que l'école de Fontainebleau étoit brillante au commencement du XVIIe. siecle.

Mignard y fit de si grands progrès; que le maréchal de Vitry passant à Troyes, quelque tems après qu'il y fut revenu, se chargea de lui, & le mena dans son château de Coubert en Brie pour lui faire peindre sa chapelle. Content de l'exécution du jeune Peintre, il le conduisit à Paris.

La meilleure & la plus brillante école de cette grande ville étoit alors celle de Vouët; le Maréchal le fit entrer chez ce grand Maître: les hommes célebres qu'il a formés prouveront toûjours à la postérité, qu'il savoit non seulement dévelop-

per les talens, mais encore les prévoir, & les démêler au milieu de leur premier cahos; il sentit donc le mérite présent de Mignard, & celui qu'il pourroit acquérir un jour, & le sentit si bien, qu'il voulut lui faire épouser une de ses filles: mais Mignard n'étant occupé que du désir d'aller étudier à Rome les grands exemples de la peinture, ne voulut point encore s'établir à Paris, & trouva moyen de se débarrasser honnêtement de l'engagement qu'on lui proposoit.

Il avoit l'honneur de montrer à dessiner à Mademoiselle, fille de Gaston, frere unique de Louis XIII. distinction bien capable de le retenir: mais il fit ce nouveau sacrifice à l'envie de se perfectionner, & sut prouver dans un âge si peu avancé, combien il étoit persuadé que la conduite qui peut attirer des protections, a besoin d'être soûtenue par les talens, pour avoir quelque solidité. Il partit donc sur la fin de 1635. & se trouva dans Rome au commencement de l'année suivante.

L'ardeur de Mignard, pour étudier les beautés de l'Art, & s'en pénétrer, fut sécourue & éclairée par le bonheur qui lui fit retrouver à Rome Dufrénoy qu'il avoit connu à l'école de Vouët; il se lia de la plus grande intimité avec cet homme illustre, qui a si bien pensé & si bien écrit de l'art de la peinture, que le poëme qu'il en a fait le rendra immortel comme elle.

Dès-lors leurs études & leurs fortunes furent communes. Les facultés des deux associés réunies, n'étoient pas considérables: mais la nécessité & le mal-être ont souvent augmenté le mérite des grands hommes, & développé leurs heureuses dispositions. Il est honteux pour l'humanité que le besoin perfectionne souvent le talent, & que l'opulence le ralentisse, elle devroit au contraire en étendre l'essor, puisqu'elle délivre l'imagination des chagrins & des inquiétudes si nuisibles au génie.

Quoi qu'il en soit, nos jeunes Artistes n'étoient pas dans l'aisance, cependant Mignard étant le plus fertile en expé-

dients, avoit auſſi plus de reſſources, car il fut toûjours dans l'habitude de pratiquer & de ſuivre une maxime qu'il répétoit ſouvent avec complaiſance, au ſujet de la peinture ; *Que le faire n'étoit rien ſans le ſavoir faire.* D'ailleurs, Dufrénoy étoit peintre malgré ſa famille, & les parens trouvent toûjours aſſez de prétextes pour ne rien donner à leurs enfans, ſans avoir beſoin d'une raiſon auſſi formelle qu'une oppoſition à leur volonté. Enfin, ſi l'imagination veut ſe peindre la fortune & la ſituation de deux jeunes Peintres éloignés de leur patrie, & recevant peu de ſecours de leur famille ; on ne ſera pas étonné d'apprendre, que ſouvent en allant étudier les différentes beautés de l'Art que Rome ancienne & moderne préſente à chaque pas, ils ſe contentoient de pain & d'eau pendant tout le jour, & revenoient enſuite ſe préparer par un repas frugal, & par un court ſommeil à reprendre le lendemain les mêmes exercices. Ces exemples ne ſauroient vous être trop repréſentés dans leur en-

tiere vérité, l'Académie n'écrit pas pour les gens du monde, qui veulent qu'on leur en impose, plûtôt que de leur tracer des tableaux peu agréables; elle travaille pour ceux qui se dévouent aux Arts, & ne peut avoir aucun autre objet. Un jeune Artiste consolé dans sa peine par le succès de ceux dont on lui rapporte l'histoire, s'encourage à surmonter les peines de son état, c'est une victoire que cette Académie remporte, & un avantage réel qu'elle peut retirer de ces sortes de récits. Au reste, je ne puis finir le tableau de la nécessité que Mignard & Dufrénoy éprouverent, sans vous rappeller toutes les idées de reconnoissance dont vos éleves doivent être continuellement animés : ils réunissent aujourd'hui par la bonté du Roi & les soins de M. de Tournehem, les établissemens de Paris & de Rome; l'un & l'autre leur procurent toutes les facilités & tous les agrémens que le goût de l'étude & du travail peuvent leur faire désirer.

Avant que de continuer la vie, & d'entrer

d'entrer dans les détails de tous les grands ouvrages, qui dans la suite furent confiés à Mignard, je dois vous donner une idée de son esprit, & du chemin qu'il a suivi, en vous décrivant au moins à peu-près, l'objet & le motif de ses occupations.

Il aimoit son Art : mais on peut dire avec la même vérité, qu'il ne l'aimoit que dans l'espérance d'arriver aux premieres places : & d'obtenir par son moyen les faveurs de la fortune. Né ambitieux, & dévoré du désir insatiable des richesses, il se connoissoit assez pour appercevoir qu'il n'avoit pas un génie trop fécond, & que toutes les fois qu'il auroit de grands sujets à traiter, ils lui coûteroient des peines infinies, & lui emporteroient beaucoup de tems; que ses ouvrages manquant de ce feu qui fait oublier les défauts, ils ne se soûtiendroient qu'autant qu'il y mettroit de la correction & de l'exactitude; & que les études que l'un & l'autre exigeroient, seroient un obstacle à la multiplicité de ses productions, & par conséquent à l'avancement

de sa fortune. La situation devenoit embarrassante : le genre du portrait lui offrit une ressource qu'il n'eut garde de laisser échapper, ses vûes se trouvoient par ce moyen assez également remplies : & se livrant au portrait, il se ménageoit des amis puissans & de zélés défenseurs ; & la facilité de l'exécution jointe au profit, lui promettoit une aisance qui le mettroit en état de continuer plus tranquillement ses autres études. Il avoit d'ailleurs tout ce qu'il falloit pour réussir dans ce talent, & même pour y primer : une aimable conversation, un pinceau flateur, & l'art de faire extrèmement bien ressembler ; il ne faut donc pas être surpris, si dans le cours de sa vie on le trouve si souvent occupé à faire des portraits ; car j'en ai compté jusqu'à 134. cités avec ostentation dans la vie que madame de Feuquiere a fait écrire avec un soin & une tendresse qui sont honneur à son cœur ; & ce ne sont même que les portraits de ceux dont le nom pouvoit jetter un certain brillant sur la vie de notre Artiste.

On se contente d'indiquer les autres par des termes généraux, & le nombre en doit être prodigieux. Il n'est pas douteux qu'on a eu l'intention de faire l'éloge de Mignard, en le mettant ainsi dans une espece de liaison avec les personnes les plus distinguées, & en appuyant son exemple de celui du célebre Titien, dont le pinceau a en effet produit des portraits sans nombre : mais, sans examiner quel en a été le motif, & vouloir excuser le Prince de la couleur de ce qui faisoit peut-être à lui-même sa peine, je crois que rien n'est plus contraire à un Peintre qui s'est consacré à l'histoire, que de répéter trop souvent des portraits ; il doit craindre que cette opération trop fréquente ne resserre son génie. Il peut, ce me semble, faire quelques portraits pour se délasser, pour obliger des amis particuliers, ou pour faire sa cour à un Prince : mais il ne doit jamais mettre le Public à portée de lui en faire la proposition. Aussi, soit que ce fût politique, & que Mignard ne parût résister que pour tirer un plus grand

parti de ſon talent; ſoit qu'il fût réellement perſuadé de ſon tort, c'étoit tantôt l'amitié, une fois l'obéiſſance qui l'exigeoient, & plus ſouvent le devoir qui lui faiſoient prendre le pinceau, & qui lui valurent l'honneur de faire ſucceſſivement les portraits des Papes, qui tinrent le ſaint Siége pendant ſon ſéjour à Rome, Urbain VIII. Alexandre VII. & Innocent X. & de retour en France, ceux de ſes Souverains, la Reine Mere & Louis XIV. Tels étoient les motifs qu'il alléguoit pour ſa juſtification: mais quelqu'attention qu'il ait eue à couvrir ſon objet d'un voile ſpécieux, jamais on ne prendra le change. On n'a point involontairement cent trente-quatre complaiſances de ſuite, & ſans laiſſer un ſoupçon que le travail pour lequel on a affecté de l'éloignement, eſt celui qu'on a déſiré, & même recherché vivement; on a tout au plus l'air de ſe faire preſſer, tandis qu'on ſeroit au déſeſpoir de n'être pas employé. Ajoûtez à ces réflexions, que Mignard étoit courtiſan, & que le por-

trait, vous le savez mieux que moi, Messieurs, met à portée de parler, de plaire, de se faire connoître, & de se montrer par ses plus beaux côtés. Jugez par le trait suivant, de quelle façon celui dont j'ai l'honneur de vous entretenir, savoit profiter des circonstances. Louis XIV. lui dit la derniere fois qu'il fit son portrait : Vous me trouvez vieilli. Il est vrai, Sire, lui répondit-il, que je vois quelques campagnes de plus sur le front de Votre Majesté. Je doute qu'en pareille occasion, il soit possible de faire une réponse plus noble & plus adroite.

Le grand nombre de vierges que Mignard a peintes, me semble former encore une espece de preuve du peu de facilité, avec laquelle il inventoit. Ce sujet que les Peintres ont manié & remanié tant de fois, ne demande pas une grande force de génie. Les mouvemens extraordinaires, les passions fortes qui agitent & qui ébranlent l'ame, n'y sont point nécessaires ; de la sagesse & de la décence dans l'ordonnance, des têtes nobles & gracieuses,

un deſſein exact, c'eſt tout ce qu'il y faut. Et Mignard, zélé imitateur de la maniere d'Annibal Carrache & de l'Albane, poſſédoit toutes ces parties dans un degré aſſez éminent. C'étoit le Peintre des belles têtes, & jamais il ne s'écarta des regles que preſcrit la correction du deſſein. De plus, il étoit certain que les tableaux plairoient, & ne lui demeureroient pas; car ce genre de tableaux étoit alors en crédit. Ceux que Mignard fit à Rome, furent reçûs avec de grands applaudiſſemens : les Italiens, dont le ſuffrage ne doit pas être ſuſpect lorſqu'ils l'accordent à des étrangers, les comparent quelquefois aux belles vierges de Carrache, & je puis vous aſſûrer que j'en ai vû quelques-unes qui n'en étoient pas indignes. Ces vierges mériterent d'être nommées les Mignardes; & c'eſt encore ſous cette dénommination que ſont connues les eſtampes qui en furent gravées dans le tems par le célebre François de Poilli.

Mignard auroit cependant ſouffert im-

patiemment qu'on l'eût jugé incapable d'exécuter & de composer de grands sujets. Il s'en occupa le plus qu'il lui fut possible pendant le tems de son séjour à Rome : mais les occasions manquant souvent dans les pays où l'on est étranger, elles sont réservées pour les enfans de la maison, si j'ose me servir de cette expression, & Mignard en fit la triste expérience. Il étoit question de peindre le tableau du maître Autel de l'église de saint Charles de *Catinari*, & ce morceau qui devenoit important, puisqu'il devoit souffrir le parallele des quatre *Pendentifs* que le Dominiquain a peints avec un si grand succès dans le même lieu, fut mis au concours. Mignard représenta, d'une façon tout-à-fait noble & touchante, saint Charles administrant les Sacremens à des mourans. Tout Rome applaudit à ce nouveau fruit de son pinceau ; & il avoit tout lieu d'espérer que le choix tomberoit sur lui : malheureusement il avoit pour concurrent le célebre Pietre de Cortone qui lui fut préféré. Je n'examinerai pas si ce

fut légitimement, je me contenterai d'observer qu'il fut sans doute glorieux à Mignard, de n'avoir à céder qu'à un Peintre de ce rang là; une telle défaite vaut une victoire. Il n'eut pas les mêmes traverses à essuyer dans la distribution d'autres ouvrages qu'il fit pour différentes Eglises. J'ai entendu faire beaucoup d'éloges d'un tableau représentant saint Joseph, qui est dans l'église de sainte Marie *in Campitelli*, & de celui qu'on voit au maître Autel de saint Charles aux quatre fontaines, qui représente une Trinité & plusieurs Saints, entre-autres un saint Charles d'un grand caractere. Ce fut dans cette derniere église qu'il pratiqua pour la premiere fois la peinture à fresque; il y peignit de cette maniere une Annonciation, sur le mur au-dessus de la porte d'entrée, on la prendroit pour être d'un éleve d'Annibal; c'étoit, comme je l'ai dit, la maniere chérie de Mignard, & dans ses ouvrages il ne négligea rien pour se la rendre familiere, & c'est à ce goût décidé pour les ouvrages de Carrache,

que nous devons le magnifique recueil d'études de ce grand Peintre, pour la galerie & le cabinet Farneſe que Mignard avoit raſſemblés, & qui eſt encore entier entre les mains de M. Coypel, aujourd'hui premier peintre du Roi, & de M. Mariette un de nos amateurs.

Avant que de m'éloigner davantage des tableaux qu'il fit à Rome, je dois vous rapporter une petite aventure qui lui arriva à l'occaſion du ſaint Charles dont je viens de vous parler. Il avoit beſoin pour ce tableau de faire une étude d'après un homme mort : un Capucin François lui promit cette ſatisfaction, & lui donna rendez-vous la nuit dans ſon égliſe, où devoit être expoſé un corps mort à viſage découvert, ſelon l'uſage d'Italie. Le Capucin lui tint compagnie pendant quelque tems : mais obligé de le quitter, il lui demanda ſi ſon abſence & la ſolitude ne lui feroient point de peine. Mignard l'aſſûra qu'il pouvoit aller par-tout où il voudroit, qu'il ne craignoit rien, & continua ſon étude ; quelque tems après le

départ du Capucin, le billot qui soûtenoit la tête du mort se dérangea par un faux à plomb, le corps remua, & la lumiere s'éteignit; la surprise & l'obscurité rappellerent en un moment les anciens préjugés; le lieu de la scene, tout altéra le courage dont Mignard s'étoit vanté quelques momens auparavant; la peur le saisit, & il ne songea qu'à retrouver la porte; il courut même beaucoup de risque en la cherchant : mais le retour du Capucin portant une lumiere, rétablit ce petit désordre qui se tourna en plaisanterie; on reposa le mort dans sa premiere attitude, & Mignard acheva son étude.

Ce petit fait peu important en lui-même, sert au moins à prouver que le Peintre doit tout faire d'après nature, quelque désagréable qu'elle puisse être, lorsque le sujet entrepris l'exige. Il prouve encore que les hommes les plus préparés, & qui se croyent les plus fermes, peuvent être surpris par des mouvemens de frayeur que les anciens préjugés leur rappellent, & qui ne peuvent être modérés que par la réflexion.

Cependant Dufrénoy fut obligé de partir de Rome en 1653. Les véritables artiſtes ſont ordinairement pénétrés de leur art, & ne connoiſſent malheureuſement ni leurs affaires ni leurs intérêts, ils ſentent tout au plus quelques remords de les avoir négligés : mais ces remords ſont des peines infructueuſes, ils les reſſentent ſans être plus en état de s'en corriger dans la ſuite. Le grand homme dont je ne puis m'empêcher de parler ici, étoit tourmenté de ces ſortes de négligences, plus qu'aucun artiſte ne le fut jamais ; & ſacrifiant tout au progrès de ſes connoiſſances, les affaires de famille qui le rappelloient à Paris, avoient été capables de lui faire quitter Rome, mais elles ne l'empêcherent point de paſſer auparavant à Veniſe, où tout preſſé qu'il étoit, il fit un ſéjour de dix-huit mois. Il écrivit à Mignard des lettres, où dans ſon enthouſiaſme à la vûe des tréſors de couleur que Veniſe lui préſentoit à chaque inſtant, il invitoit ſon ami à venir au plûtôt partager avec lui le même plaiſir. Mignard

s'y détermina sans peine, & voulant rendre le voyage en même tems utile & avantageux pour son art, il conduisit avec lui un jeune homme capable de bien copier les choses dont il voudroit conserver le souvenir, & qu'il n'auroit pas le tems de dessiner lui-même.

Dans le séjour qu'il fit à Bologne pour y faire des études d'après le Carrache & le Dominiquain, il fut accueilli par l'Albane que son grand âge ne rendoit point insensible à tout ce qui avoit rapport à la peinture. Ce vieillard fut charmé de voir un homme d'esprit & plein d'ardeur pour un art qu'il avoit tant aimé. De pareilles occasions raniment les hommes les plus âgés, & leur retracent avec vivacité l'amour dont ils ont été animés dans leur jeunesse. Les grands ouvrages de Jules Romain au palais du Té, qui subsistoient encore dans toute leur beauté, arrêterent Mignard quelque tems à Mantoue; ce fut-là qu'il vit la peinture animée par la poësie, travaillant de concert l'une & l'autre à plaire à l'esprit;

l'une imaginant d'agréables fictions ; & l'autre les repréſentant accompagnées de toutes les graces. Quelle reſſource pour un génie tel que celui de Mignard, dont le naturel trop froid avoit beſoin d'un pareil aiguillon ! Les bons principes de la couleur ne lui étoient pas moins néceſſaires, il n'avoit, pour ainſi dire, encore vû que Rome, où ils ſont peu ſuivis. Veniſe lui en offrit le ſpectacle, & l'amitié qui accompagnoit par-tout les deux voyageurs, ſe chargea de leur dévoiler des ſécrets, que ſans elle ils n'auroient pas ſi bien démêlés. Que ne doit-on pas attendre de l'union de deux hommes déja éclairés, qui ſe prêtent continuellement des ſecours mutuels ; & quelle ſatisfaction n'éprouve-t-on pas dans la compagnie d'un ami clairvoyant, dont les réflexions font éclorre les vôtres, & vous éclairent réciproquement ſur des points capitaux prêts à vous échapper ?

Enfin, les deux amis ſe ſéparerent après avoir demeuré huit mois enſemble à Veniſe, continuellement occupés des de-

voirs de l'étude & de l'amitié. Dufrénoy continua sa route vers Paris, & Mignard revint à Rome; par Bologne, & de-là par Florence, faisant toûjours autant de portraits qu'il s'en présentoit.

Environ une année après son retour à Rome, Mignard y épousa en 1656. Anne Avolera, fille d'un Architecte Romain; elle étoit belle, & qui plus est, il étoit amoureux; deux motifs plus que suffisans pour le déterminer, quand même il n'y auroit pas trouvé un avantage pour son art aussi heureux que l'Albane; sa femme lui fourniſſoit un des plus beaux modeles, & vous savez, Messieurs, la peine qu'ils donnent à trouver, & combien il est rare de les avoir convenables. Enfin, après un séjour de 22. années en Italie, presque toutes passées à Rome, Mignard le Romain, car on ne le nommoit pas autrement, reçut des lettres de M. de Lione secretaire d'Etat, qui lui ordonnoit de repasser incessamment en France. Sur la réputation qu'il s'étoit faite du meilleur Peintre de portrait qui

fût alors, le Roi désiroit de l'avoir à son service, & Mignard sensible à l'honneur qu'il recevoit de la part de son Maître, ne se fit pas attendre long-tems, il s'embarqua en 1657. mais il laissa à Rome sa femme & un fils qu'il en avoit eu, pour avoir un prétexte légitime d'y retourner, si le séjour de la France ne lui convenoit pas; la conduite & les vûes ne l'abandonnerent jamais : aussi on ne doit point être étonné de remarquer en cette occasion une prévoyance qui tendoit à le tirer honorablement d'un pays dans lequel on peut dire qu'il étoit en quelque façon étranger.

Avant que de se rendre à la Cour, il voulut voir son frere qui demeuroit à Avignon : une maladie assez sérieuse l'obligea de s'y arrêter plus long-tems qu'il n'avoit résolu. C'eût été là pour tout autre une occasion d'ennui : mais ce mal ne pouvoit rien sur un homme qui aimoit le travail, & qui s'étoit rendu familiere cette maxime, que *les paresseux sont des hommes morts*. Jusques dans sa convales-

cence, dans ces momens où toute application eſt interdite, il alloit deſſiner, peindre & étudier la reine des Fontaines, je veux parler de celle de Vaucluſe ; ce lieu charmant où l'on croit ſe promener encore avec Petrarque & la belle Laure, & quand il lui fut poſſible de s'occuper de travaux plus ſérieux, il entreprit un grand tableau pour l'égliſe de Cavaillon, qui ne diminua rien de ſa réputation. Il ſe rappelloit avec plaiſir, que c'étoit dans ce voyage qu'il s'étoit lié avec Moliere d'une amitié qui ne finit qu'avec leur vie, & je ſens bien moi-même qu'une ſemblable liaiſon eſt une trop grande époque ; que c'eſt un trop grand préjugé en faveur de celui dont j'écris la vie, pour la paſſer ſous ſilence ; j'aurois même du mérite à me retenir, & à ne pas me laiſſer emporter par une longue digreſſion.

De nouveaux ordres preſſerent Mignard de ſe rendre à Fontainebleau, où il arriva pour faire le portrait de la Reine Mere, & principalement celui du Roi, qui étoit deſtiné à l'Infante d'Eſpagne ; car

car on venoit d'arrêter ce grand mariage. Mignard se rendit ensuite à Paris, où son ami Dufrenoy se sépara aussi-tôt de ceux qui l'avoient accueilli pour venir loger avec lui. Leurs sentimens étoient si connus, & leur amitié si constante, que ceux qui furent sacrifiés ne pouvoient le trouver injuste: ces deux amis étoient dignes de s'aimer. Le poëme de Dufrenoy prouve assûrément la profondeur de ses connoissances, & Mignard avoit non seulement de l'esprit, mais encore il étoit aimable. Le goût qu'il a toûjours eu pour la bonne compagnie, & pour les hommes distingués par leur mérite, ne permet pas de le révoquer en doute; aussi fut-il admis dans les meilleures maisons de Paris, comme il l'avoit été dans celles de Rome, & vécut avec Moliere, la Fontaine, Racine, Chapelle, Despreaux, madame de la Fayette, le grand Bossuet, l'Auteur de Télémaque; enfin dans l'intimité d'une société, qui fera dans tous les siecles un objet d'envie pour tous les gens aimables qui ne sont venus qu'après eux. Je

ne puis vous achever l'éloge de Mignard qu'en vous apprenant qu'il fut auſſi reçu dans la maiſon de mademoiſelle de l'Enclos, & l'on ſait aſſez que ſe connoiſſant en eſprit & en mérite, elle ne recevoit pas tout le monde indifféremment.

L'établiſſement de l'Académie de peinture & ſculpture s'étoit fait pendant le ſéjour de Mignard à Rome, & Mignard ne trouvant à ſon retour en France que le Brun qui pût être ſon rival, & fût à portée de lui diſputer les grandes entrepriſes, réſolut de ſe conduire d'une façon abſolument contraire à la ſienne. Il ne fut pas plûtôt convaincu du ſincere attachement que le Brun avoit pour cette Compagnie & pour ſes progrès, qu'il prit auſſi-tôt le parti oppoſé, c'eſt-à-dire, qu'il ſe ligua avec les maîtres Peintres pour détruire & renverſer ce bel établiſſement.

Dans le deſſein de ſoûtenir plus efficacement encore la maîtriſe, il engagea deux hommes de mérite à ſuivre ſon parti, & à l'accompagner dans toutes ſes démarches. En effet, Dufrenoy & An-

guier se joignirent à lui, & employerent tous les moyens que l'esprit leur suggéra pour la destruction d'un Corps aussi célebre, & aussi digne de l'être que celui-ci; tant il est vrai que la partialité, suite de la foiblesse, l'envie & l'injustice, suites de l'ambition, rendent les hommes injustes, & ferment leurs yeux sur les plus grandes vérités.

Les détails de la guerre intestine que les Arts se faisoient alors dans Paris, ne conviennent qu'à l'histoire particuliere de l'Académie: il suffit de dire ici, que Mignard ne changea de conduite, & même en apparence seulement, qu'au moment qu'il fut nommé premier Peintre du Roi. Cependant pour vous rapporter tout ce qui peut intéresser dans l'histoire de sa vie, il est, ce me semble, à propos de vous dévoiler sa conduite mystérieuse.

Il employa les cinq premieres années de son séjour à Paris à fomenter des disputes, & à faire naître des prétentions de la part de la maîtrise, dans l'espérance de fatiguer & de dégoûter vos Protecteurs: il: pré-

ſentoit toûjours les choſes d'un côté qui pouvoit être indifférent au miniſtere. Qu'importe, en effet, quel titre on donne à celui qui peint, ou quel lieu il habite, pourvû qu'il s'en acquitte de maniere à faire honneur à la nation, & à procurer l'avancement des Arts? Il décrioit l'Académie, qui autoriſoit peut-être ſes médiſances par les ſujets foibles qu'elle avoit été dans l'obligation de recevoir, pour ſe former & ſe donner un corps; il demandoit pourquoi on vouloit innover, & détruire un ancien établiſſement auquel on avoit l'obligation d'avoir formé les grands hommes, qui juſques-là avoient brillé en France, & tous ceux qui compoſoient cette même Académie qu'on vouloit ſoûtenir; il ne pouvoit s'empêcher, diſoit-il, de les regarder comme des fils ingrats. Sans perdre cet objet de vûe, & dans le moment qu'il répandoit ces diſcours, ou de pareils, il ne négligeoit aucune eſpece d'intrigues pour ſe faire des amis, & balancer la réputation de le Brun s'il ne pouvoit la détruire. Son ta-

lent pour les portraits étoit goûté; un homme qui a de l'esprit, & qui se trouve maître d'avoir d'aussi longues audiences qu'il lui plaît, sait en profiter pour se montrer soi-même par son côté le plus avantageux à celui qu'il peint. Il est peu de moyens plus assûrés pour acquérir non-seulement des amis, des prôneurs & des protecteurs, mais encore pour persuader ce qu'on a vivement dans l'esprit. Les preuves que je ferai obligé de vous rapporter dans quelques momens, de tous les procédés de douceur, de politesse, & même de services de le Brun lui font autant d'honneur, qu'elles peuvent faire de tort à Mignard : il ne voulut rien écouter. Le Roi ayant remis le soin des bâtimens entre les mains de M. Colbert, un des premiers soins de ce sage Ministre, avoit été de faire nommer le Brun premier Peintre de Sa Majesté : cet évenement cruel pour Mignard augmenta sa haine contre l'Académie. Cependant M. Colbert ne dédaigna pas de lui faire parler pour le calmer, & l'adoucir; il

envoya même M. Perrault pour l'engager à entrer dans l'Académie ; car ce grand Miniſtre n'étoit occupé que du bien & du progrès de la partie des Arts dont il étoit chargé, & tous les moyens honnêtes lui convenoient dans l'eſpérance de réuſſir. Mignard inſenſible & ſourd à toutes les propoſitions, ne voulut entendre à aucune raiſon ; aimant mieux, diſoit-il, être le premier parmi les Maîtres, que le ſecond dans l'Académie.

Me ſera-t-il permis de vous faire obſerver à cette occaſion, que les idées élevées ont un point commun auquel elles remontent toutes en même tems qu'elles en partent, pour éclairer & conduire les hommes de quelque profeſſion qu'ils ſoient ; cette lumiere étant la même pour les Héros & les grands Artiſtes, il ne doit pas vous paroître étonnant que Mignard ait eu une idée commune avec eux. Pardonnez-moi ſi j'ai un peu anticipé les dates & les tems pour vous mettre tout à la fois ſous les yeux le caractere de Mignard par rapport à l'Académie ; je reviens à ſes occupations.

Un de ſes premiers ouvrages en arrivant à Paris, fut, ſelon toutes mes recherches, les peintures de l'hôtel d'Erval dans la rue Platriere, aujourd'hui l'hôtel d'Armenonville; ce qu'il y a de plus conſidérable dans cette magnifique maiſon, eſt un ſalon fort riche, où l'on voit toute l'hiſtoire d'Apollon.

Je vous ai déja parlé dans la vie d'Anguier des beaux ornemens de ſtuc dont le plafond eſt orné, & de l'heureuſe & agréable diſpoſition de ſes compartimens; ainſi je ne vous en dirai pas davantage, mais je m'étendrai avec plaiſir ſur un des ouvrages qui fait le plus d'honneur à Mignard.

Dans la calotte ovale du plafond, qui peut avoir 14 ou 15 ſur 10 ou 11 piés, on voit Apollon & les Muſes. Ce morceau, quoiqu'un peu gris de couleur, eſt fort agréablement compoſé, & peint avec une légereté de pinceau qui n'eſt pas ordinaire à ce Maître; le coloris des quatre ſujets qu'il a peints dans les eſpaces quarrés, dont cette calotte eſt accompa-

gnée, ſont d'un ton beaucoup plus vigoureux à la vérité, ils ſont exécutés ſur un fond d'or, toûjours plus avantageux pour la couleur ; ils repréſentent le jugement de Midas, la punition de Marſyas, la mort des enfans de Niobé, & les vices chaſſés du temple d'Apollon, par les vertus ſoûmiſes à ce Dieu des Arts. L'ordonnance de ces ſujets, & la pureté du deſſein les rend fort agréables, & Mignard en a peu fait de ce genre ; auſſi arrivoit-il d'Italie. Les portes & les lambris de cette piece ſont peints ſuivant l'uſage de ce tems-là : on y voit alternativement des ſujets qui regardent cette même divinité, & des ornemens, le tout aſſez lourd. Il ſe peut que ces derniers ayent été ſeulement exécutés ſous ſes yeux, & ne ſoient pas de ſa main. On voit dans le plafond d'une antichambre qui précede la piece dont je viens de vous parler, des ornemens feints d'or, aſſez ſimples, mais de bon goût : ils embraſſent deux ouvertures circulaires qui découvrent le ciel, & par l'une deſquelles on voit ſortir Minerve

volant après l'aigle de Jupiter, qui eſt entrée dans la chambre, & qui ſemble ſe réfugier dans la piece conſacrée à Apollon. La Déeſſe eſt ſuivie de quelques autres oiſeaux, & principalement par des cignes, pour faire alluſion, ſans doute, aux bons Poëtes, tandis qu'on apperçoit dans l'autre ouverture, Mercure qui pourſuit par les ordres de la même Déeſſe, la Victoire qu'elle vient de remporter ſur les Piérides déja changées en Pies, & volant ſous cette nouvelle forme dans cette partie intérieure du plafond, où elles produiſent un effet ſimple, mais des plus piquans. Ces derniers morceaux, quoique peu étendus, ſont d'autant plus agréables que les deux divinités, grandes comme nature, volent on ne peut mieux, que le trait en eſt bon, & la touche légere, ſur-tout dans la Minerve. La Muſe de l'hiſtoire fort bien peinte, & de la main de Mignard, ſe voit dans une aſſez grand tableau, dont la cheminée de cette même piece eſt ornée. L'allégorie que je viens de vous rapporter, & que je ne ſa-

che pas avoir été traitée de cette façon par aucun Peintre, ni par aucun Poëte, m'a fait beaucoup de plaisir à trouver dans une maison que la Fontaine a habitée si long-tems.

Plusieurs personnes ont avancé que Mignard avoit encore exécuté le plafond d'une autre piece de cette même maison, où les aventures de Psiché sont représentées dans des païsages, & où l'apothéose de cette divinité est peinte dans un tableau qui remplit le milieu du plafond: mais selon ce que Félibien rapporte de Dufrénoy, dont il avoit été ami, & selon ce que j'en ai pû juger moi-même, je crois que les amours qui portent & qui déroulent les tapis feints, sur lesquels les païsages sont attachés dans leurs bordures; je crois, dis-je, que ces amours dans le goût de l'Albane, sont la seule image de Mignard; & sans m'étendre davantage sur les détails de ce qui regarde Dufrénoy, ainsi que sur la composition générale de ce plafond, qui ne me paroît pas absolument égale dans toutes ses parties, je

crois devoir vous dire, que la couleur de Dufrénoy eſt belle & ſolide, & que ſes païſages ſont beaux par leurs ſites & par la forme des arbres. Cette réflexion ſur les ouvrages de ce grand homme, me conduit à penſer combien la nature avare pour la plûpart des hommes, eſt en même tems prodigue pour quelques autres, en leur donnant des talens à choiſir. Dufrénoy auroit été ſans doute un des plus grands Peintres, & il en avoit en lui le germe : mais en même tems, il poſſédoit toutes les parties de l'eſprit néceſſaires pour concevoir avec juſteſſe & étendue, tout ce que la théorie peut indiquer, & cette partie l'emporta en lui ſur la pratique ; en un mot, il préféra des vers ſolides, élegans, immortels enfin, à de beaux tableaux. Il eut peut-être tort comme Peintre : mais il faut de tout à une nation ; & je ſuis charmé qu'un homme de mon païs, ſe ſoit donné un tort pareil.

Je ſuis perſuadé que vous penſez de même, & que quoique toutes ces intrigues, & ces odieuſes tracaſſeries dont j'ai

été forcé de vous entretenir, l'ayent empêché d'être de cette Académie ; nous devons convenir qu'il eſt devenu l'homme de tous les Peintres. Ainſi j'eſpere que vous ne trouverez pas mauvais que je jette quelques fleurs ſur ſon tombeau, & que je le place dans vos faſtes, à l'ombre de l'amitié que Mignard eut toûjours pour lui ; médiocre éloge, foible reconnoiſſance du fruit que j'ai pû retirer de ſon ouvrage. Il mourut d'apoplexie en 1665 avant que d'avoir publié un poëme, que toutes les écoles & toutes les nations ſont fondées à nous envier, & qu'elles ne peuvent nous diſputer. Mignard le fit imprimer quelque tems après la mort de l'Auteur ; mais le texte latin ſeul, ſans aucune note, & tel que ſon ami le lui avoit laiſſé en mourant. On ne voit pas qu'il ait jamais cherché à faire entendre qu'il eût eu la moindre part à cet ouvrage : cependant, il eſt preſqu'impoſſible de voir naître un ouvrage de cette nature, de le voir travailler tous les jours, par un ami avec lequel on paſſe ſa vie, avec lequel même

tout eſt commun, ſans être conſulté, ſans corriger ou rectifier des idées, ſur-tout quand cet ami a de l'eſprit comme Mignard en avoit, & qu'il eſt Peintre lui-même. Je ſai très-bien, que tout cela ne doit point être regardé comme le fonds eſſentiel de l'ouvrage : mais bien des gens s'en attribuent tous les jours avec beaucoup moins de titres ; & ſi ce n'eſt pas modeſtie, c'eſt une attention bien loüable de la part de Mignard, de n'avoir pas voulu troubler ſon ami même après ſa mort, dans la juſte & entiere poſſeſſion d'un ouvrage qu'il ſavoit lui avoir coûté tant de peines ; il n'en a pas toûjours agi avec la même diſcrétion, ſi ce qu'on aſſûre eſt vrai, que la penſée du tableau de la peſte d'Epire, qui n'eſt pas un de ſes moindres ouvrages, & le ſeul peut-être qu'il ait produit dans le genre pathétique, appartient à Dufrénoy, & qu'en ſe l'appropriant, Mignard n'a fait que le mettre dans un meilleur ordre.

N'ayant point voulu ſéparer les matieres, pour vous les rendre plus claires &

plus agréables, je me trouve encore obligé de revenir sur mes pas.

Un ouvrage comme celui de l'hôtel d'Erval, & des portraits, sont capables de faire la réputation d'un homme, surtout quand cet homme est à la tête d'un parti, & paroît s'opposer à la faveur: ainsi le nom de Mignard devint célebre, & la Reine Mere ayant eu en 1663. la satisfaction de voir l'église du Val-de-Grace terminée, chargea cet Artiste de peindre la coupole; ce qu'il fit, disent les uns dans l'espace de huit mois, & les autres en treize, ce qui est plus vraisemblable.

On peut assûrer que cette grande machine lui fit honneur, & qu'elle le mérite à plusieurs égards. Mignard fit valoir dans cette occasion jusqu'à la moindre circonstance; il engagea une infinité de ces gens du monde, qui parlent sans aucun soupçon de connoissance à se récrier sur les prodiges de la fresque, que l'humidité & les autres intempéries de notre climat, empêchent d'exécuter plus fréquemment

dans ce pays-ci ; & les mêmes gens vantoient sa diligence à produire de si grandes choses, & faisoient valoir sur-tout, la délicatesse & le scrupule qui l'avoient empêché de se faire aider par aucun autre Peintre ni éleve ; en un mot, il eut tout le succès qu'un Artiste peut désirer. La coupole du Val-de-Grace fut infiniment louée, & souvent par des endroits qui méritoient peut-être d'être critiqués. On voit tous les jours, des veines de bonheur semblables, des circonstances où tout réussit, & dans lesquelles le Public croit tout, & donne une explication favorable aux choses les plus éloignées de la mériter. L'ouvrage en question se défend trop de lui-même, pour qu'il soit besoin de dire, que cette réflexion ne peut tomber que sur l'excès des loüanges, & sur la façon dont elles sont données.

Sans entrer dans un plus grand détail de la composition de cette coupole qui se trouve décrite en trop d'endroits pour être repétée, je me contenterai d'en donner ici une légere idée.

Mignard a représenté dans ce grand morceau le Paradis : les trois personnes de la Trinité sont placées dans la partie du ciel la plus élevée ; & un peu au-dessous, des Anges portent en triomphe l'arbre de la Croix, sur lequel la rédemption du genre humain s'est opérée ; la sainte Vierge d'un côté, & saint Jean-Baptiste de l'autre, sont à la tête des chœurs des Anges ; & sur un plan moins élevé, on trouve différens groupes de Saints ; ceux qui s'y font remarquer davantage, sont les quatre Peres de l'église Latine, saint Benoît, sainte Scholastique, & saint Louis, qui avec sainte Anne présentent la Reine-Mere, offrant à Dieu le modele de la nouvelle église qu'elle vient de fonder. Deux Anges sur la corniche du dôme, sont prosternés au pié de l'Autel, sur lequel l'Agneau sans tache est immolé, & on en voit d'autres à différentes distances, qui jettent de l'encens dans des cassolettes. Les estampes gravées sous les yeux du Maître, en donneront une idée plus juste que toutes les descriptions, à ceux qui

qui ne pourront en juger sur le lieu même; je dois seulement assûrer ici que l'idée de ce grand ouvrage est belle; que la maniere en est grande, sur-tout dans les détails, & que le dessein en est sage, mais que la machine est sans effet, la lumiere en étant trop étendue, & l'art des masses n'y étant point observé. D'ailleurs, on peut encore reprocher à Mignard de n'avoir point rendu la couleur vraie du ciel. Quelques habiles gens, au sentiment desquels je défere sur bien d'autres Artistes, ont porté avant moi des jugemens si différens de cet ouvrage, que je serois fort porté à croire que Mignard a usé dans celui-ci de la même supercherie, que plusieurs Italiens ont pratiquée, même dans des morceaux à l'huile; cette supercherie consiste à retoucher avec des pastels, ou des crayons à sec pardessus la fresque. On sent bien que cette opération produit des tons agréables & brillans, & qu'elle dispose favorablement pour l'ouvrage, lorsqu'on vient à le découvrir; mais aussi, que le tems a bientôt fait éva-

porer ces légers agrémens. Rien ne peut autoriſer les infidélités en quelque genre que ce ſoit, & l'immortalité pour laquelle les Arts travaillent, eſt une raiſon de plus pour les interdire à tous les Artiſtes.

Permettez-moi, Meſſieurs, de m'arrêter un moment ſur une réflexion que ce ſujet me fournit, & qui devroit rendre les hommes beaucoup plus circonſpects qu'ils ne le ſont: *Ne parler que de ce qu'on ſait, ne point ſortir de ſon genre*, ſont des lieux communs qui ſemblent faciles à mettre en pratique; cependant Moliere ce grand homme, ce philoſophe, ce critique profond; enfin cet homme célebre, s'eſt oublié dans l'un & l'autre cas, & s'eſt en quelque façon dégradé dans l'eſpece de poëme qu'il a fait ſur le Val-de-Grace. Cet ouvrage eſt ſi fort au-deſſous de tous ceux qu'il nous a laiſſés, que je ne crains point de le rabaiſſer, autant que je le fais, non qu'il n'y ait beaucoup de bien à dire des peintures qu'il avoit entrepris de célébrer: mais j'attaque la maniere dont il s'en eſt acquitté, & je ne puis lui pardon-

ner le ton emphatique qu'il a pris, qui n'apprend rien, & qui s'exprime fort improprement.

Très-peu de mois après avoir terminé le grand ouvrage du Val-de-Grace, Mignard sortit de Paris, fort content de lui-même, & ne pouvant plus avoir d'inquiétude sur son établissement; il alla dans la Comtat chercher sa famille qu'il y avoit fait venir de Rome, il y séjourna quelques mois, & revint ensuite à Paris, où il reprit ses anciennes occupations; & je crois qu'un de ses premiers ouvrages fut un plafond dans l'appartement du Grand-Maître de l'Artillerie à l'Arcenal; mais il n'en reste plus rien, il ne m'a pas même été possible de savoir ce qu'il représentoit.

Ce fut aussi à peu-près dans le même tems, qu'il peignit un petit appartement de l'hôtel d'Epernon, qu'on appelle aujourd'hui l'hôtel de Longueville. L'Aurore qu'il y a représentée, & qui subsiste encore, est dans un plafond peint à l'huile; & selon la liberté que je me donne de dire mon sentiment, toûjours cependant soû-

mis au vôtre, le morceau m'a paru foible dans tous les points.

Les deux grands tableaux & la petite calotte, qu'il exécuta à fresque dans la chapelle des fonts baptismaux de l'église de S. Eustache, lui firent, sans doute, beaucoup plus d'honneur. Quoique la composition en soit un peu froide, ils paroissent avoir été agréablement peints : mais on voit avec peine combien ces morceaux ont souffert, & l'on est plus indigné de ce qu'on a eu la hardiesse de les repeindre sous prétexte de les rétablir ; l'un de ces tableaux représente une Circoncision ; l'autre, un Baptême de Notre Seigneur par saint Jean ; & on voit dans le plafond, le Pere Eternel porté par des Anges. Cet ouvrage fut achevé vers l'année 1668. Je vous en parle avec d'autant plus de satisfaction, que j'y trouve une nouvelle preuve des bontés de M. Colbert, & des bons procédés de le Brun ; puisque ce fut à l'instigation de ce dernier, que ce Ministre fit donner cet ouvrage à Mignard ; & j'insiste sur ce fait par la raison que plu-

sieurs personnes l'ont rapporté de différentes façons; entr'autres que le Brun n'avoit voulu que faire comparer la couleur de son rival avec celle de la Fosse son éleve; mais ce grand Artiste aussi bon Peintre, que galant homme, n'avoit dans la vérité d'autre dessein que de le rapprocher de l'Académie; tentative qui ne fut pas plus heureuse que toutes celles qui avoient précédé.

Avant que de vous parler de quelques autres ouvrages de Mignard, je dois vous dire qu'il avoit le talent de faire des pastiches; c'est-à-dire, d'imiter les manieres des différens Maîtres, & de produire à son gré des tableaux trompeurs en ce genre. N'attendez pas de moi l'éloge d'une opération, qui ne peut être regardée, ce me semble, que comme un badinage, & une minutie pour un grand Peintre d'histoire: il les doit traiter comme les portraits, c'est-à-dire, rarement, & à titre de délassement. La figure de l'Amour que Michel-Ange fit trouver dans une fouille à Rome, & dont il garda un bras,

pour prouver qu'il étoit l'auteur de toute la ſtatue, qu'il avoit faite dans le goût de l'antique ; eſt la ſeule autorité de quelque conſidération, ſur laquelle on puiſſe s'appuyer pour défendre les paſtiches. Je ne puis révoquer en doute la vérité de cette hiſtoire, puiſque Michel-Ange, l'a pour ainſi dire, écrite lui-même : mais je dois vous faire obſerver qu'il ne répéta jamais cette plaiſanterie, & qu'il avoit d'ailleurs pour objet de tromper ſur l'antique ; idée convenable à ſon grand génie, & qu'il étoit peut-être ſeul capable d'exécuter. Je n'en dirai pas de même des autres paſtiches ; & à vous parler franchement, je ne me laiſſe pas aiſément perſuader par tout ce que je lis, ou que j'entends raconter.

En général, les vies des Artiſtes anciens & modernes, ont preſque toûjours été écrites par des hommes, qui bien loin d'être initiés dans les Arts, ſouvent ne les entendoient pas.

D'ailleurs, il n'eſt pas trop commun qu'un Auteur de ce genre appuie ſur un

trait dont il eſt étonné lui-même, & dont il juge que la multitude ſera frappée. Les Auteurs de l'antiquité même ſont également remplis de faits, qu'on eſt tous les jours obligé de ſoûmettre au bon ſens & à la pratique avant que de les adopter ; précaution d'autant plus néceſſaire, que ſi l'eſprit humain a toûjours été tenté de paſſer les bornes naturelles, il n'eſt pas moins vrai que l'expérience & le jugement ſolide ne ſe forment que parce qu'ils ſuivent toûjours les mêmes routes.

Malgré mon ſentiment pour tout ce qui s'appelle paſtiches, il faut convenir que Mignard eut une grande ſatisfaction à tromper le Brun, pour lequel il eut toûjours une antipathie déclarée, & à le tromper encore dans une choſe de ſon art, & qui flatoit en même tems ſon amour-propre ; le moment que je vais vous rapporter, fut complet de quelque côté qu'on veuille le regarder. Le Brun lui ſoûtenoit à lui-même, qu'un de ſes paſtiches étoit du Guide, & de ſa plus grande force ; il fit plus, ſur la négative de Mi-

gnard, il lui proposa un pari considérable. Mignard content d'avoir prouvé que le tableau étoit inconteſtablement de lui, refuſa le pari. Le Brun auroit pû lui dire dans cette circonſtance, ce que la Foſſe de votre Académie répondit dans un cas exactement pareil, qui lui arriva en Angleterre. Sebaſtien Ricci faiſoit venir des Paul-Veronèſes de ſa façon, avec leſquels il trompoit ſi bien toute l'Angleterre, qu'il fit donner la Foſſe lui-même dans le piége. Celui-ci lui répondit, quand il fut convaincu : *Croyez-moi, Monſieur, faites toûjours des Paul-Veronèſes, & jamais des Riccis.* Au reſte, les faits de cette nature ſont toûjours utiles & bons à rapporter, quand ils ne ſerviroient qu'à inſpirer quelque modération aux curieux de tous les pays, dont la déciſion eſt preſque toûjours intrépide.

J'ai cru devoir reprocher à Mignard ſon empreſſement trop marqué pour faire des portraits : ne croyez pas cependant que je veuille paſſer ſous ſilence tous ceux qu'il a faits. Quand je le verrai occupé à

conſerver les traits d'un Héros tel que M. de Turenne, je me livrerai avec lui aux mêmes tranſports qu'il dut éprouver à la vûe d'un ſi grand homme. Voilà les portraits que je ſuis charmé de voir entreprendre aux Peintres d'hiſtoire ; voilà ceux qui leur conviennent : un Peintre, un Sculpteur court à l'immortalité avec le Héros. Celui-ci dont la ſageſſe & la valeur ſerviront de modele à la poſtérité la plus reculée, fut repréſenté par Mignard au milieu de ſon camp, monté ſur le même cheval pie, qui ſemble lui être conſacré. Ce portrait eſt à Navarre, chez M. le duc de Bouillon.

Au retour de la campagne de 1677, Monſieur, frere unique du Roi, honora Mignard d'une viſite, & ce Prince qui s'étoit propoſé de juger en liberté l'homme & ſes ouvrages, fut ſi content de l'un & de l'autre, qu'il le chargea de peindre la galerie qu'il venoit de faire bâtir dans ſon château de Saint-Cloud, ainſi que le cabinet & le ſalon dont elle eſt accompagnée. Mignard ſe chargea avec plaiſir de

ce grand ouvrage, & pour répondre à une confiance auſſi flatteuſe qu'honorable, & ſatisfaire en même tems des vûes plus éloignées; il fit choix du ſujet d'Apollon, comme le plus ſuſceptible d'alluſion au regne de Louis XIV. dont il ambitionnoit la faveur.

Il accompagna le char du Soleil qui rempliſſoit le plus grand tableau, de toutes les actions attribuées à ce Dieu. Son influence eſt trop liée avec les ſaiſons, pour qu'il oubliât de les introduire. Je ne vous ferai point la deſcription de ce beau morceau peint à l'huile, non plus que du ſalon qui précede la galerie, & où ſont repréſentés les amours de Venus & de Mars, ni du cabinet qui eſt à la ſuite de la même galerie, & qui a pour ſujet Diane & ſes attributs : ils ſont gravés & amplement décrits en pluſieurs endroits, & loüés avec beaucoup de raiſon; car Mignard ne négligea rien, pour exécuter dignement cette entrepriſe. Il travailloit pour un grand Prince, dans un lieu où il étoit aſſûré que le Roi & toute la Cour

viendroient voir ſes ouvrages, & ne manqueroient pas d'en faire des comparaiſons avec ceux que le Brun faiſoit alors à Verſailles ; indépendamment de tout ce que l'amour-propre pouvoit lui ſuggérer de favorable, il avoit lieu de compter ſur les amis qu'il s'étoit toûjours ménagés, & il ne ſe trompa point. Tout ce qu'il avoit prévû arriva, il eut pour lui la plus grande partie des Courtiſans, qui accoûtumés à porter à l'excès l'éloge ou la critique, l'éleverent juſqu'aux nues.

Un petit accident qui lui arriva pendant le cours de ſon travail, acheva d'augmenter l'intérêt que l'on prenoit en lui. Un jour il deſcendit ſi précipitamment de ſon échaffaut, pour parler à Monſieur qui l'appelloit, qu'il ſe laiſſa tomber, & ſe bleſſa même aſſez conſidérablement ; les bontés & les ſoins du Prince qui avoit innocemment cauſé ſon malheur, éclaterent en cette occaſion d'une maniere qui le lui rendit précieux.

Quand la galerie fut découverte, Louis XIV. vint à Saint-Cloud ; l'ouvrage ſe

trouva de son goût, & il en parla favorablement. Ce grand Roi avoit trop de discernement, pour ne pas loüer ce qui méritoit des éloges : mais il étoit ferme dans ses goûts & dans ses choix, & content de son premier Peintre, il ne lui fit pas la moindre infidélité.

Les intrigues & les soupleſſes de Mignard, n'opérerent aucun des changemens qu'il avoit espérés ; & pour parvenir à la place qu'il désiroit avec tant d'ardeur, il falloit des évenemens, que sans doute, il n'osoit souhaiter lui-même.

M. Colbert mourut en 1683. & M. de Louvois qui lui succéda dans la charge de Sur-intendant des bâtimens, n'aimoit pas le Brun : il accueillit & careſſa Mignard ; il le proposa au Roi, pour les peintures de son petit appartement. Le Prince y consentit, & Mignard les commença au printems de l'année suivante. Elles repréſentoient, je m'explique ainsi, parce qu'elles ont été abattues il y a environ 45 ans ; elles repréſentoient sous une allégorie ingénieuse, la protection

que le Roi accordoit aux Sciences & aux Arts, & la perfection où ſes récompenſes les avoient fait parvenir. Minerve & Apollon étoient les figures dominantes de ce plafond, & formoient le ſujet du plus grand tableau. La prévoyance, le ſécret, & la vigilance, étoient repréſentés dans les petites parties deſtinées à l'accompagnement de la principale diviſion. La flatterie n'a que très-ſouvent fait imaginer de pareilles allégories. Mignard plus heureux, n'avoit en cette occaſion, que des vérités à exprimer.

Dans l'un des deux ſalons, qui précédoient & terminoient cette galerie, on voyoit Prométhée protégé par Minerve, dans le moment qu'il enleva le feu du ciel; & dans l'autre, Pandore admirée par les habitans de l'Olympe. Je ne pouſſerai pas les deſcriptions plus loin; j'aime mieux renvoyer le Lecteur curieux, aux belles eſtampes qui en ont été gravées par Gerard Audran ſous les yeux de Mignard.

Cet ouvrage étoit à peine terminé, que

le Roi, ou pour mieux dire, M. de Louvois, voulut qu'il peignît le plafond du grand cabinet de Monſeigneur, à Verſailles.

L'eſprit eſt un bon meuble, & Mignard ſavoit en faire uſage. Il trouvoit moyen d'intéreſſer les plus indifférens de la Cour : ceux même qui s'embarraſſoient le moins de la peinture, déſiroient ſon ſuccès & y contribuoient. Il engageoit les plus belles Dames de cette brillante Cour, à laiſſer deſſiner leurs viſages, & plaçoit leurs portraits dans des attitudes flatteuſes ; on les donnoit à des divinités intéreſſantes. Madame la princeſſe de Conti, fille du Roi, ſi connue par ſa beauté, & par le plus grand air que jamais femme ait eu, avoit conſenti à être peinte ſous la figure de Minerve, dans le petit appartement du Roi, dont je viens de parler.

La fille de Mignard, connue depuis ſous le nom de Madame de Feuquières, avoit auſſi des charmes bien capables d'animer un pinceau : ſon pere ſe plaiſoit à la repréſenter. On lui ſuppoſoit en cela plus

d'un objet, & les autres Dames lui ſervoient naturellement de prétexte, pour l'introduire avec moins d'affectation. On ſent aſſez quel eſt l'intérêt de la beauté, & combien la Cour devoit être plus frappée d'une reſſemblance, que d'une expreſſion vague, & d'un caractere ſouvent idéal ; ce moyen étoit aſſûré, pour obtenir au moins le ſuffrage du moment. Au reſte, ce plafond du cabinet de Monſeigneur, étoit une allégorie à l'honneur de ce Prince : mais on ne peut plus en juger, parce que l'ouvrage a été détruit dans les changemens qu'on a faits depuis quelques années à l'appartement de monſieur le Dauphin d'aujourd'hui ; il n'a pas même été gravé.

Ce dernier ouvrage étoit à peine fini, que Mignard eut encore le bonheur de voir paſſer dans le cabinet du Roi, un tableau dont le ſuccès devoit infiniment le flatter ; c'eſt le portement de Croix, dont on a une ſi belle eſtampe gravée par Gerard Audran. La compoſition n'en eſt pas exempte de défauts, elle annonce la dé-

cadence de l'âge, & les efforts qu'un génie languiſſant, & preſqu'expirant, fait pour ſe rapprocher des ouvrages des grands Maîtres, dont il connoît les beautés. Le Roi ſatisfait de ce tableau, le fit placer dans ſes appartemens, & accorda des lettres de nobleſſe à Mignard en 1687.

Peu de tems après, il fit un tableau de la famille de Darius, ſans autre deſſein que d'écraſer celui de le Brun, qui avoit eu un ſuccès fondé. Cet ouvrage eſt une des plus fortes preuves que l'hiſtoire puiſſe rapporter de l'aveuglement particulier des Peintres, & de la prévention générale de la Cour, qui s'étoit déclarée pour lui. Cette Cour ſi éclairée d'ailleurs, donna hautement la préférence à un ouvrage indigne, je ne dis pas de Mignard, mais du plus foible de tous ceux qui n'ont jamais manié le pinceau. On fit prendre ce chef-d'œuvre au Roi. On chargea le chevalier Edelink de le graver, comme il avoit fait auparavant celui de le Brun; ſans cela, je doute que cet ouvrage de Mignard ſe fût conſervé juſqu'à nous; il

eſt

est aujourd'hui relégué dans la galerie d'Apollon. Je termine cet article en protestant de n'avoir point altéré la vérité : j'en atteste tous ceux qui ont vû le tableau, & qui comme moi, ne peuvent comprendre où il avoit l'esprit & la main, quand il fit un ouvrage dans lequel il n'y a ni dessein, ni couleur, ni composition.

Enfin, le Brun étant mort en 1690. Mignard fut nommé premier Peintre du Roi. Quelque satisfait qu'il dût être de joüir d'un honneur qu'il avoit tant désiré, je suis persuadé qu'il lui parut cruel d'arriver comme un étranger à la tête de l'école Françoise, & de ne devenir le Chef de cette Compagnie, qu'après en avoir toûjours été l'ennemi déclaré. Son humeur atrabilaire, & l'amour de la solitude, que l'avarice inspire presque toûjours, ne lui avoient pas même permis les liaisons que les gens du même art ont pour l'ordinaire entre eux ; il fallut donc que M. de Louvois envoyât des ordres pour le faire recevoir dans cette Académie. Il est vrai que ces ordres ne furent

point donnés par écrit, & que s'ils furent suivis, comme ils devoient l'être, ce ne fut pas sans témoigner que l'Académie ne s'y prêtoit qu'en considération d'un mérite aussi rare que celui de Mignard; & en conséquence, lorsqu'il vint prendre séance, Noël Coypel prit la parole, & dit : Que l'Académie *obéissoit avec respect aux volontés du Roi, qu'elle les exécutoit avec joie, & que d'une voix unanime, elle l'admettoit aux charges & dignités de Directeur, de Chancelier, & de Recteur de l'Académie.* C'est ainsi que ce fait est rapporté dans vos registres.

Il est presque impossible que de pareilles cérémonies ne laissent de part & d'autre des impressions d'aigreur & de mécontentement; & quoiqu'il n'y ait jamais eu de discussion apparente entre les vainqueurs & les vaincus, il n'y a jamais eu non plus une extrême cordialité entre Mignard & l'Académie. Par ses intrigues ou ses caprices, il fit plusieurs fois augmenter ou diminuer les pensions de l'Académie, qui ne s'en échauffa point; je dois

au contraire, vous rapporter à cette occaſion, un trait de généroſité trop honorable à la Compagnie, pour le paſſer ſous ſilence. Les malheurs de la guerre ayant engagé Louis XIV. à ſupprimer toutes les penſions, l'Académie offrit de faire à ſes dépens tous les frais de l'école : mais les choſes n'en vinrent pas juſques-là. Mignard voulut cependant laiſſer dans l'Académie un morceau qui fît penſer à lui, mais qui n'eût pas l'air d'un morceau de réception ; il propoſa donc une copie en griſaille, de la coupole du Val-de-Grace. Le préſent fut accepté, mais ne fut placé dans vos ſalles que trois ans après la réception de celui qui le faiſoit. On donnera le tour que l'on voudra à ce procédé : mais il n'eſt pas moins demeuré pour conſtant qu'il y eut une ſorte d'affectation, & que Mignard fit voir dans toutes les occaſions un éloignement marqué, & même du mépris pour tous vos uſages. Au reſte, cette copie qui fait un très-bel effet, eſt un tableau rond de même forme que ſon original, & qui pour

permettre de voir la compoſition dans tous les ſens, tourne ſur un pivot. Elle fut faite par Michel Corneille l'aîné un de vos profeſſeurs; & l'on m'a aſſûré que Mignard pour le piquer d'honneur, l'avoit flatté de l'eſpérance de lui faire épouſer ſa fille. Cet ouvrage eſtimable par lui-même, acheve de perſuader que l'amour peut y avoir eu quelque part, en ce qu'il eſt en effet meilleur & plus fin de touche, qu'aucun de ceux qui nous ſont demeurés du même Maître : je dirai plus, la copie eſt d'un meilleur accord, & fait voir une plus grande intelligence, que l'original même. Elle a ſervi très-utilement pour les gravûres que nous avons de cette coupole ; Corneille en fut cependant pour ſes frais ; car auſſi-tôt que la copie fut dans l'état où nous la voyons, Mignard ne parla plus du mariage de ſa fille. Quelques années après, il fit encore préſent à l'Académie du portrait de M. de Villacerf, que vous avez auſſi conſervé, & qu'il avoit peint autrefois.

Mignard fit encore un don d'une autre

eſpece à l'Académie. Il y fit en 1694. la lecture d'une conférence, qui avoit pour objet les qualités requiſes pour former un grand Peintre, & je l'aurois rapportée à la ſuite de ce Mémoire, ſi elle eût été conſervée; car les idées d'un Artiſte, quand il parle de ſon art, ſont ſeules capables d'inſtruire, & de ſatisfaire pleinement ceux qui veulent avoir des notions juſtes de ce même art. Au reſte, Mignard dans les dernieres années de ſa vie ne peignit plus que des ſujets de dévotion, peut-être pour faire plus particulierement ſa cour au Roi.

Quand il fut queſtion de la décoration intérieure de l'égliſe des Invalides, Mignard fut conſulté par M. de Louvois, & il en fit un deſſein général : mais ſon grand âge ne lui permit pas de l'exécuter, encore moins d'y mettre la derniere main, & ce dut être un grand ſujet de mortification pour lui, de ne pouvoir montrer, que dans ce qui concernoit la partie de la décoration, il ne cédoit point à ſon prédéceſſeur. Les hommes ſe connoiſſent bien

peu : Quelle distance entre ces deux Artistes ! L'un paroît plus grand à proportion que les entreprises deviennent plus considérables ; son génie embrasse tout, fournit à tout : l'autre froid & aride, n'est propre qu'à terminer les ouvrages qu'il a sous les yeux ; il n'est point fait pour ordonner & pour conduire d'autres mains que la sienne ; cependant, il se laisse emporter, il veut qu'il soit dit qu'à l'imitation de le Brun, il a présidé aux ouvrages de sculpture, qui se font pour le Roi ; donne les desseins de quelques demi-figures en gaîne, pour être exécutées en marbre dans le jardin de Versailles : mais lorsque tout retentit dans ce beau lieu, des éloges dûs aux productions de le Brun, à peine s'apperçoit-on que Mignard ait contribué pour quelque chose à sa décoration. Il en demeura-là, & il fit bien. Enfin, après une très-longue vie, à la fin de laquelle il eut la satisfaction de laisser une grande fortune, il mourut le 13 Mai 1695. âgé de près de 85 ans, & fut enterré avec beaucoup de magnificence,

dans l'église de saint Roch sa paroisse. Le Roi l'honora de ses regrets, & dit à sa mort, qu'il ne vouloit plus de premier Peintre. En effet, cette charge n'a point été remplie pendant le reste de son regne.

Madame la comtesse de Feuquieres sa fille, après l'avoir tendrement aimé pendant sa vie, n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit illustrer sa mémoire ; elle vous envoya l'année de sa mort, son portrait peint par lui-même. En 1726. elle vous fit présent de son buste de marbre, fait par Desjardins de votre Académie, le grand homme qui a décoré la place des Victoires. Elle a fait écrire & imprimer sa vie, ou plûtôt son éloge ; enfin, ayant choisi pour sa propre sépulture l'église des Jacobins de la rue saint Honoré, elle avoit commencé à y faire élever dès son vivant, un tombeau de marbre & de bronze, qui devoit leur être commun : & ce monument ne pouvoit être exécuté avec plus d'intelligence & de talent, qu'il l'a été par M. Jean-Baptiste le Moine, professeur de cette Académie. Il y a sur-

tout fidelement rendu les sentimens de respect, d'amour & de reconnoissance, avec lesquels elle a voulu que la postérité la vît prosternée devant le buste de son pere, qui est de la main de Girardon. L'inscription latine en forme d'épitaphe, qu'on lit au bas du tombeau, a encore le mérite d'être l'ouvrage d'un de vos amateurs. Voici la liste de ceux de Pierre Mignard.

La chapelle du château de Coubert en Brie pour le maréchal de Vitri; elle est abattue depuis long-tems.

Plusieurs ouvrages à Rome, dont nous ignorons les sujets, & même le nom des endroits où ils se trouvent.

Il copia la galerie Farnèse, pour le cardinal du Plessis, frere du cardinal de Richelieu.

A saint Charles des quatre Fontaines à Rome, une Annonciation à fresque sur la grande porte; & au maître Autel, une Trinité accompagnée de quelques figures de Saints, parmi lesquelles on distingue un saint Charles Borromée, grand

comme nature ; ce dernier morceau eſt à l'huile ſur le mur.

Une Aurore à freſque, chez le ſieur Martino-longhi.

Un ſaint Joſeph dans une des chapelles de l'égliſe de ſainte Marie *in Campitelli.*

Un nombre conſidérable de vierges qui porterent le nom *de Mignardes*, & dont on a des eſtampes gravées à Rome par Poilly.

Saint Antoine, demi-figure dans le monaſtere de ſaint Antoine des François à Rome.

Saint Charles communiant les malades attaqués de la peſte ; premiere penſée du tableau qui devoit être placé au maître Autel de l'égliſe de ſaint Charles de *Calenari.* On ne ſait ce que ce tableau eſt devenu : mais il a été gravé par François de Poilly.

Un grand tableau pour l'égliſe de Cavaillon, repréſentant ſaint Veran, qui tient enchaîné le dragon qui ſe retiroit à Vaucluſe, & qui déſoloit le pays.

La vûe de la fontaine de Vaucluſe, qui étoit chez madame la comteſſe de Feuquieres.

Deux tableaux d'Hiſtoire ; un pour M. d'Oppede; & l'autre pour M. Venlo de la Baume.

A l'hôtel d'Erval, aujourd'hui d'Armenonville, deux plafonds, dont l'un repréſente Apollon, le Parnaſſe & pluſieurs hiſtoires qui ont rapport à cette divinité ; & dans le ſecond, Minerve & Mercure, & les Piérides, & la Muſe de l'hiſtoire ſur une cheminée.

La coupole du Val-de-Grace à freſque.

Un plafond à l'Arcenal dans l'appartement du grand Maître de l'Artillerie.

Le mariage de ſainte Catherine.

Une Nativité, pour M. de la Reynie.

Un Baptême de ſaint Jean, pour la paroiſſe de ce nom à Troyes, dans laquelle il avoit lui-même été baptiſé.

Un tableau de la Viſitation, pour les Filles de Sainte-Marie, à Orleans.

Un plafond repréſentant l'Aurore dans

un petit appartement de l'hôtel d'Epernon, aujourd'hui de Longueville.

Dans la chapelle des fonts baptismaux de saint Eustache, deux tableaux & une calotte; ils représentent le Baptême de Notre-Seigneur, une Circoncision, & le Pere Eternel soûtenu par des Anges; le tems avoit presque détruit ces morceaux, & un mauvais Peintre qui avoit prétendu les rétablir, les a encore plus gâtés.

Un saint Jean, qui est aujourd'hui chez M. Chauvelin.

La galerie, le sallon & le cabinet de Saint-Cloud.

La peste d'Epire, à Versailles; c'est un de ses plus beaux morceaux.

L'hommage de la mer au Roi.

Le Crucifix de saint Cyr.

La Foi & l'Espérance en deux tableaux.

Le tableau de la famille royale d'Angleterre.

Andromede, pour M. le Prince.

Le plafond du petit appartement du

Roi à Verſailles, aujourd'hui détruit.

Un portement de Croix pour le Roi.

Un miracle de ſaint Denys.

La famille de Darius.

Saint Jean dans le déſert, pour le roi d'Eſpagne.

Venus qui commande des armes à Vulcain, pour le Roi.

Sainte Cécile, pour le Roi.

Jeſus-Chriſt dans la Crêche.

Un Samaritain & un Chriſt tenant un roſeau, pour le Roi.

Pan & Syrinx. Apollon & Daphné, tous deux pour le roi d'Eſpagne.

Les deſſeins de pluſieurs theſes, pour M. l'abbé de Louvois, & pour d'autres perſonnes de diſtinction.

Un Chriſt entouré de ſoldats, pour ſaint Cyr.

Une ſainte Famille, pour le Roi.

Une réparation à la Vierge, à ſaint Ignace, & un ſaint Jérôme dans le déſert; l'un & l'autre pour la chapelle intérieure du noviciat des Jéſuites.

Une ébauche du paſſage du Rhin.

Saint Matthieu, pour Trianon.

Le deſſein de quelques figures en termes qui ont été exécutées en marbre, pour les jardins de Verſailles.

Son portrait en ſaint Luc, tenant une palette & des pinceaux.

Un nombre conſidérable de portraits.

Un projet général pour les peintures des Invalides.

FIN.

RE'PONSE de M. Coypel Directeur, à M. le Comte de Caylus, sur la Vie de M. Mignard, Premier Peintre du Roi; prononcée à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, le 6 Mars 1751.

MONSIEUR,

En écrivant la vie des Hommes célebres, qu'il eſt facile de ſe méprendre ſur les moyens d'honorer leur mémoire! On ſeroit tenté de croire que ce digne ouvrage doit être reſervé à l'amitié. Hélas! pour prouver que ſouvent il ne lui convient point de l'entreprendre, il ſuffit, je crois, de citer l'éloge de M. Mignard, écrit ſous la dictée de feue madame la comteſſe de Feuquieres ſa fille.

Cet éloge qui nous peint, non-ſeulement un Artiſte, mais un homme ſans

défaut, ne devient-t-il pas avec raiſon ſuſpect de la flatterie la plus outrée aux yeux du Public, qui ſait trop que la nature n'en produiſit jamais, & n'en produira point.

On ne peut cependant que loüer le tendre aveuglement de madame de Feuquieres, & je ne penſe pas qu'il fût juſte de blâmer la complaiſance de celui dont elle conduiſoit la plume; peut-être même n'étoit-il pas aſſez initié dans les myſteres de notre art pour la contrarier, ſuppoſé qu'il eût oſé prendre cette liberté.

Mais, dira-t-on, ſi vous ne croyez pas l'amitié toûjours propre à ſe charger du ſoin d'écrire la vie d'un homme renommé; vous vous en repoſerez encore moins ſur la ſatyre & ſur la haine? Sans doute. Et ce ſera à l'impartialité que j'aurai recours, quand je la trouverai accompagnée du jugement, du goût & des profondes connoiſſances. Je n'ignore pas, il eſt vrai, que ces rares qualités ſont difficiles à rencontrer dans un écrivain: mais

ce que nous venons d'entendre prouve suffisamment que la chose n'est pas impossible.

Oui, vous venez, Monsieur, de nous peindre M. Mignard de maniere, que quelques-uns de ces Messieurs qui ont été en commerce avec lui croyoient le revoir, & que ceux qui ne l'ont jamais vû, se sont retracé avec plaisir tout ce qu'ils en ont entendu dire.

Vous convenez des défauts de ce Peintre avec une sincérité, qui ne permet pas de douter du bien que vous dites de lui, & la portion de mérite que vous lui accordez suffit pour assûrer sa mémoire.

Vous n'avez pas dû craindre, Monsieur, d'en dire trop, quand vous avez parlé des procédés de M. Mignard avec l'Académie. Pourquoi donc, en écrivant les vies des Peintres ou des Sculpteurs qui nous ont précédés, aurions-nous des ménagemens que l'Histoire n'a pas même pour les Têtes couronnées ? Dans tous les pays l'Histoire ose, en parlant

des

des Souverains qui ne ſont plus, dévoiler pour l'inſtruction de ceux qui leur ſuccedent, ce qu'elle a dû tenir caché juſqu'à la mort de ces Maîtres du monde.

N'en doutons point, la certitude que tôt ou tard on inſtruira le Public de nos démarches les plus ſécrettes, eſt un frein pour la plûpart des hommes. On a beau dire, (ſi je puis me ſervir de cette expreſſion) qu'on ne ſe rencontrera jamais avec la poſtérité, le déſir d'en être eſtimé, ou la crainte de mériter ſes mépris nous excite ou fait nous retenir; & l'idée de laiſſer une bonne ou une mauvaiſe réputation, doit adoucir ou redoubler les chagrins de la vieilleſſe.

Il nous eſt donc très-important de ne pouvoir douter, que ſi nous ſommes capables de manquer à ce que nous devons à la Compagnie, nos mémoires en informeront l'avenir: ſongez encore, Monſieur, que vous n'avez pû rappeller les torts de M. Mignard à cet égard, ſans retracer à l'Académie ce qu'a ſouffert

pour elle M. le Brun ſon illuſtre pere.

En parlant avec cette noble franchiſe de ces deux fameux Peintres, vous faites pour l'Académie deux grands biens à la fois : ſuppoſé qu'il ſe trouve encore des Artiſtes tentés d'en uſer ainſi que fit jadis M. Mignard, vous les intimidez, & vous encouragez ceux, qui, comme M. le Brun, ſont traverſés dans des entrepriſes, où le bien général eſt leur unique objet.

Fin du premier Volume.

VIES
DES PREMIERS PEINTRES
DU ROI.

TOME SECOND.

VIES

DES PEINTRES

DU ROI.

TOME SECOND.

VIES
DES PREMIERS PEINTRES
DU ROI,
DEPUIS
M. LE BRUN, JUSQU'A PRÉSENT.
TOME SECOND.

A PARIS,
Chez { DURAND, rue S. Jacques, au Gryphon.
PISSOT fils, Quai des Augustins, à la Sagesse.

M. DCC. LII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

VIES

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

VIE d'Antoine Coypel, Premier Peintre du Roi ; par Charles Coypel son fils, aussi Premier Peintre du Roi, Page 1.

Vie de Louis de Boullongne, Premier Peintre du Roi ; par M. Watelet, Associé Libre de l'Académie, 42.

Réponse de M. Coypel, Directeur, à M. Wattelet, 75.

*Vie de François le Moyne, Premier Peintre du Roi ; par M. le C. de C**.* 81.

Description de la Peinture de la galerie de la Banque Royale, peinte par le Pellegrini, 122.

*Réponse de M. Coypel, Directeur, à M. le C. de C**.* 138.

VIES

VIES
DES PREMIERS PEINTRES DU ROI,
Depuis M. Le Brun, jusqu'à présent.

VIE D'ANTOINE COYPEL, Ecuyer, Premier Peintre du Roi, & de Monseigneur le Duc d'Orleans, Directeur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

Prononcée par Charles Coypel son fils, Premier Peintre du Roi, le 6 Mars 1745.

ANtoine Coypel, Ecuyer, Premier Peintre du Roi, & de Monseigneur le Duc d'Orleans Régent, naquit à Paris le 11 Avril 1661.

Dès sa onzieme année il avoit fait paroître de si favorables dispositions pour la peinture, que M. Colbert jugea à propos qu'il suivît en Italie Noël Coypel son pere, nommé par Louis XIV. pour être Directeur de l'Académie de Peinture, Sculpture & Architecture établie à Rome par le Roi.

Le jeune Coypel se trouvant au milieu des ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange, du Carrache, & ayant sous les yeux les plus belles statues antiques, les étudia d'une maniere qui fit comprendre à quel point son goût étoit déja formé.

Il remporta un prix à l'Académie, pour un dessein d'invention, n'ayant que douze ans & demi. Le célebre Bernin conçut pour lui une forte amitié, préſageant ce qu'il feroit un jour. Après trois années de séjour à Rome, il s'arrêta dans la Lombardie pour y étudier les divers chef-d'œuvres du Corrége, du Titien, & de Paul-Veronèse. Enfin de retour en France, il fit connoître au Public par plusieurs grands ouvrages, qu'il avoit utilement employé son tems en Italie.

A dix-neuf ans, il fut choisi pour peindre un de ces tableaux que les Orfévres offroient tous les ans à l'église de Notre-Dame, le premier jour de Mai. L'année suivante on vit paroître trois grands morceaux de sa main dans l'église de l'Assomption ; savoir, deux qui sont entre les croisées du dôme, dont l'un représente la Visitation ; & l'autre, la Présentation de Jesus-Christ au Temple : il peignit la Conception de la sainte Vierge dans la troisieme qui est au-dessus de la porte. Le Public fut surpris de voir briller dans ces tableaux le feu de la jeunesse, sans y trouver ses inégalités.

Le 25 Octobre 1681. n'ayant que vingt ans, il fut reçu avec applaudissement à l'Académie de Peinture, sur un tableau allégorique, où l'on voit Louis XIV. qui après avoir donné la paix à l'Europe, se repose couronné par la gloire.

Il fit ensuite un grand tableau pour le chœur des Chartreux, dont le sujet est la guérison des aveugles de Jéricho ; cet

ouvrage alors fut fort applaudi, & les Connoiſſeurs le voyent toûjours avec plaiſir.

Peu de tems après, il eut une plus grande occaſion d'exercer la vivacité de ſon génie. Mademoiſelle de Montpenſier (fille de M. Gaſton, Duc d'Orleans) lui ordonna de peindre le plafond * d'un ſalon, qu'elle venoit de faire conſtruire à Choiſy, au bout de la terraſſe qui borde la riviere. Il y repréſenta Phaëton qui demande au Soleil la permiſſion de conduire ſon char. La Princeſſe qui s'amuſoit à voir les progrès de cet ouvrage, reconnut que l'eſprit du jeune Peintre étoit très-orné, & voulut qu'il eût l'honneur de ſe joindre à ſa Cour aux heures des promenades : ſouvent même elle le faiſoit appeller pour lire auprès d'elle; parce qu'en effet, il liſoit de façon à rendre plus ſenſibles les beautés d'un ouvrage, & à faire illuſion ſur les endroits foibles. Un jour que Mademoiſelle lui faiſoit lire

* Ce ſalon fut détruit en 1746. & les peintures du plafond ont été enlevées par le ſieur Picault.

des Memoires de la minorité de Louis XIV. il se trouva dans un étrange embarras, voyant qu'il touchoit à l'endroit du livre, où le canon de la Bastille ne devoit pas être oublié, il feignit une extinction de voix. La Princesse qui en pénétra la cause, sourit, en lui disant : *Continuez, tout ce que vous allez lire est faux.* Malgré cette assûrance, il lût ce morceau avec tant de rapidité, qu'on ne s'apperçut pas qu'il en supprimoit un très-grand nombre de détails. Ces lectures & ces conversations, loin de ralentir l'exécution du grand ouvrage qu'il avoit entrepris, redoublerent en lui ce beau feu qu'allume le désir de plaire, qu'entretient le commerce du monde, & qui s'éteint souvent dans la trop grande solitude. Le plafond du salon de Choisy fut en peu de tems achevé, & réussit parfaitement. M. Coypel qui sentoit à quel point le goût des Belles-Lettres peut distinguer un Peintre dans son art, forma une étroite liaison avec Messieurs Racine, Despreaux, & la Fontaine. On s'apperçut bientôt

dans ſes tableaux des avantages qu'il tiroit d'une ſemblable Société. Le choix des ſujets qu'il traitoit, la maniere noble & délicate dont il exprimoit les paſſions de l'ame, & ſa ſcrupuleuſe exactitude dans ce qui regarde le *Coſtumé*, firent juger qu'il partageoit ſon loiſir entre la lecture & la bonne compagnie, & qu'il avoit compris de bonne heure, que pour être un Peintre, il falloit ſavoir plus que peindre.

On peut dire que le ſeul amour de ſon art le portoit à s'y livrer avec tant d'ardeur. Il étoit fils unique, & la ſituation dans laquelle il voyoit ſon pere, pouvoit lui donner de flatteuſes eſpérances du côté de la fortune. S'il avoit penſé comme bien d'autres, il ſe ſeroit crû diſpenſé d'acquérir du mérite, & content d'être accueilli dans le monde comme un homme d'un commerce aimable, il eût négligé, ou peut-être mépriſé la peinture. Le ſecond mariage de ſon pere lui apprit que ce talent, qu'il n'avoit enviſagé que du côté de l'agrément, lui devenoit abſolument néceſſaire.

En 1688. il épousa Marie-Jeanne Bideau, dottée d'un bien considérable, & douée non-seulement des vertus qui rendent une femme respectable aux yeux de son mari, mais de cet esprit doux, vif, orné, plein de ressource qui la lui fait paroître chaque jour plus aimable. Un goût naturel, juste, délicat, nourri & fortifié par une lecture prodigieuse, lui donnoit entrée à toute heure dans le cabinet de son mari. Il la consultoit avec plaisir sur toutes les parties de la peinture, dont l'objet est de satisfaire l'esprit & de toucher le cœur. Et l'on peut dire enfin que le mariage, qui bien souvent est contraire aux progrès des talens, fit trouver à M. Coypel de nouveaux charmes dans l'étude de son art.

Il étoit fort jeune encore, quand Philippe de France, Duc d'Orleans, frere unique de Louis XIV. lui accorda l'agrément de la charge de son premier Peintre. Monseigneur le Duc de Chartres, depuis Duc d'Orleans Régent, qui dès-lors savoit attirer & fixer à sa Cour les gens

illuſtres de tous genres, l'honora de ſa protection, &, ſi on l'oſe dire, de ſon amitié. On ſait que la peinture faiſoit aſſez ſouvent l'amuſement de ce grand Prince. Il alloit chez M. Coypel voir ſes ouvrages avant même qu'ils fuſſent achevés, & y paſſoit quelquefois un tems conſidérable à le voir travailler, ou à manier lui-même le crayon & le pinceau. M. Coypel, enflammé du déſir de répondre par de nouveaux ſuccès aux bontés d'un Protecteur ſi grand, regarda ſes premiers ouvrages comme les productions d'un rival qu'il falloit ſurpaſſer : pour un homme bien né, les réuſſites, les récompenſes & les diſtinctions ne ſont jamais que de puiſſans aiguillons qui l'excitent à s'élever au-deſſus de lui-même.

Ce fut dans ce tems que notre Peintre produiſit nombre de tableaux de chevalet, qui attiroient dans ſon cabinet une foule d'Amateurs auſſi-tôt qu'ils étoient terminés. Entr'autres les deux qui repréſentent le ſacrifice de Jephté, & le Crucifiement, firent entrer en enthouſiaſme le

célebre Santeuil : voyant dans le premier la fille de Jephté qui reçoit les derniers adieux de ſes compagnes déſeſpérées, ce Poëte dit avec tranſport : *Quot victimæ in unâ !* Et frappé dans le ſecond de la douleur noble & ſoumiſe dont la Vierge paroît pénétrée, il s'écria : *Crux altera Mater !*

On peut juger que M. Coypel ne manqua pas de jaloux. Il ſut tirer de leurs propos malins, une noble & douce vengeance, en les prenant pour des avis qu'il ne devoit pas négliger ; & n'ignorant pas qu'on publioit, que la crainte d'échoüer dans les ordonnances graves, l'avoit porté à ne traiter juſqu'alors que des ſujets, ou galants, ou pathétiques, ou de grand mouvement, il fit le tableau de Suzanne accuſée, qui fut regardé comme le plus parfait qu'on eût vû ſortir de ſa main. Ses envieux forcés de convenir qu'il étoit propre à tous les genres pour les tableaux de cabinet, dirent alors qu'un grand ouvrage ſeroit, ſans doute, l'écueil de ſa réputation. Mais comme

l'occaſion qui devoit remplir leurs déſirs, ou les condamner au ſilence, ne ſe préſenta pas d'abord : en attendant ils lui reprocherent que ſon admiration pour le coloris de Rubens ſe faiſoit trop connoître dans le ſien, & l'éloignoit de la nature. M. Coypel en ſe corrigeant leur fit ſentir qu'ils lui étoient extrêmement utiles, & prouva que celui qui déſire ſe diſtinguer dans ſon art, doit faire attention aux critiques de l'envie, & ſe défier des applaudiſſemens de l'amitié.

Vers ce tems-là, piqué de quelques dégoûts donnés injuſtement à Noël Coypel ſon pere, il ſe brouilla avec M. Manſart, pour lors Sur-intendant des bâtimens, qui mit tout en uſage pour le décourager lui-même. Pluſieurs de ſes tableaux, & beaucoup d'eſtampes gravées d'après ſes principaux ouvrages, en courant dans l'Europe y portoient & y établiſſoient la réputation de leur Auteur. L'Angleterre déſira de le poſſéder, & lui fit faire des propoſitions qu'il auroit peut-être acceptées, ſans l'attachement

qu'il avoit, & qu'il devoit avoir pour Monſeigneur le Duc de Chartres. On va voir ſur quelles rares bontés cet attachement inviolable étoit fondé.

Un jour que M. Coypel s'entretenoit avec ſa femme de ſa ſituation préſente, & des offres avantageuſes que lui faiſoit l'Angleterre, il vit arrêter à ſa porte une de ces voitures qui ferment de maniere qu'elles ne laiſſent voir ceux qui s'en ſervent qu'autant qu'ils le jugent à propos. On lui dit qu'un de ſes amis qui ne pouvoit deſcendre de cette voiture demandoit à lui parler : il y court. Ce ſeroit avoir mauvaiſe opinion des ſentimens du Lecteur, que de ſe croire obligé de lui peindre le raviſſement de notre Artiſte, lorſqu'entrant dans ce caroſſe obſcur, il reconnoît la voix de ſon Prince. Le Prince lui ordonne de l'accompagner dans une promenade ſolitaire, où pour le détourner du deſſein de quitter la France, ſa bonté veut bien employer la force du raiſonnement. Mais il n'en étoit plus beſoin, la reconnoiſſance avoit déja déter-

miné M. Coypel à ne s'éloigner jamais d'un Maître si grand, qui daignoit être son ami.

En 1691. M. Coypel fut choisi pour faire les desseins de l'histoire du Roi par médailles, & cet ouvrage dans la suite lui procura une distinction très-flatteuse. L'Académie des Inscriptions lui donna séance en 1701. Je crois ne pouvoir mieux faire que de rapporter ici l'extrait des registres de cette Académie.

Du Vendredi 29 Juillet 1701.

M. l'Abbé Bignon, Président, a mis entre les mains de M. l'Abbé Tallemant, la lettre suivante de M. de Pontchartrain.

A Versailles, le 25 Juillet 1701.

« J'AUROIS fortement souhaité, Mon-» sieur, avoir pû procurer à M. Coypel » dans l'Académie des Inscriptions, un » rang en forme marqué dans le régle-» ment: mais comme l'intention du Roi » a été, que suivant la demande signée

» par Messieurs de cette Académie, le 21
» Juin 1701. leur reglement fût dressé
» pareil à celui de l'Académie des Scien-
» ces, il m'a été impossible sur ce mo-
» dele de lui assigner une place qui lui
» convînt. Cependant comme son mérite
» & sa capacité doivent lui assûrer toute
» sorte de distinction, & que l'utilité
» dont il a été jusques-ici par sa présence
» & par ses travaux, en font désirer la
» continuation, vous pouvez l'assûrer
» qu'il y aura toûjours une séance agréa-
» ble, & l'exhorter à s'y trouver assidû-
» ment, afin qu'entendant les discours de
» Messieurs les Académiciens, les desseins
» des médailles & autres ouvrages en
» soient plus parfaits. » Je suis, Monsieur, entierement à vous,

Signé, PONTCHARTRAIN.

Suivant cette lettre, M. Coypel a pris place avec les Associés, & il a été résolu tout d'une voix, qu'il participeroit à la distribution des jettons comme les autres Académiciens.

Cet extrait, & les témoignages avantageux de plusieurs personnes illustres, qui dès-lors brilloient dans l'Académie des Belles-Lettres, m'autorisent à dire, que la capacité de M. Coypel dans le genre métallique, ne se bornoit point à bien rendre les idées d'autrui. Il orna la salle où se tiennent les assemblées, de cinq tableaux allégoriques, parmi lesquels on en voit un, qui de tout point mérite d'être mis au rang de ses plus beaux ouvrages; un pinceau fier, brillant & rapide y exprime une idée aussi noble qu'ingénieuse. Mercure apporte à Clio le portrait de Louis XIV. Clio l'admire, & s'apprête à d'écrire les faits de ce Héros : c'est sur les ailes du Tems que pose le livre immortel, où cette Muse en transmettant à la postérité les actions des hommes, sans égards pour leurs dignités, n'est favorable qu'aux vertus. L'estampe gravée d'après ce grand morceau, sert de frontispice au livre des Médailles.

Feu Monsieur, quelques tems avant sa mort, voulut avoir dans son petit ca-

binet un tableau de ſon premier Peintre : la forme preſcrite étoit peu favorable. Ce tableau devoit remplir le panneau d'une porte étroite. Monſieur ordonna que l'Auteur s'y peignît lui-même, & lui permit de s'y repréſenter avec ſon fils aîné, qui pour lors étoit un enfant de quatre ans. Ce portrait eſt aujourd'hui dans le le cabinet de M. le Duc d'Orleans, avec les tableaux de Tobie & d'Athalie peints de la même main.

En 1700. Monſeigneur le Dauphin, qui l'honoroit d'une bonté particuliere, voulut avoir de ſes ouvrages dans l'appartement de Meudon. M. Coypel fit choix de pluſieurs ſujets piquans, que la poëſie, depuis nombre de ſiecles, offroit à la peinture, & que la peinture n'avoit point encore repréſentés, tels que Mars aux forges de Lemnos ; Silene barbouillé de mures par la Nymphe Eglé ; Hercule qui ramene Alceſte des enfers. Lorſqu'il traita ce dernier, la célebre madame Dacier, à ſa priere, ſe donna la peine de faire une traduction du cinquieme acte de

l'Alceſte d'Euripide. On voit par-là combien il étoit curieux de ces recherches, ſans leſquelles un tableau, bien qu'il attire les yeux, ne dit rien à l'eſprit, & quelquefois même le révolte. C'eſt ce manque de ſoin, en certains ouvrages d'un très-grand mérite d'ailleurs, qui fait croire injuſtement à beaucoup de gens de lettres, que l'art de peindre eſt un art purement méchanique; & l'on peut dire que la peinture ſe trouve ſouvent rabaiſſée par la négligence du Peintre.

M. Coypel fit encore deux tableaux pour Meudon; l'un repréſente Pſiché qui admire l'Amour endormi; l'autre, l'Amour qui abandonne Pſiché. Ces ouvrages eurent le bonheur d'être ſi bien reçus de Monſeigneur, que lorſqu'il lui fut propoſé par M. Manſart d'ordonner à pluſieurs Peintres des eſquiſſes pour les deux tableaux de la chapelle de Meudon, ce Prince répondit : *Faites-en faire autant que vous le jugerez à propos; mais je vous avertis que je choiſirai celles de Coypel.* Non que Monſeigneur, par cette réponſe prétendît

prétendit rabaiſſer les autres Peintres : mais il croyoit que ce choix étoit une récompenſe dûe aux ſoins particuliers que M. Coypel s'étoit donnés pour la mériter. Cette bonté ſi capable d'animer les talens eut ſon effet : bientôt on vit paroître dans la chapelle les tableaux de la Réſurrection & de l'Annonciation. Le Prince daigna s'appercevoir que le zele le plus ardent, avoit conduit la main du Peintre. Auſſi eſt-il vrai qu'on ne peut voir le premier de ces tableaux ſans être frappé de reſpect, & d'une ſainte terreur; dans le ſecond, l'humilité profonde & noble de la Vierge, avertit la créature de s'anéantir devant le Créateur. Telles étoient les idées de M. Coypel, en traitant les ſujets ſacrés : il croyoit ne pouvoir alors rendre la peinture trop éloquente. Enfin, ſi on l'oſe dire, il vouloit par les yeux faire paſſer dans les cœurs les impreſſions de la plus ſaine morale.

En 1702. M. le Duc d'Orléans lui déclara, qu'ayant deſſein d'orner le Palais Royal, il vouloit lui faire peindre ſa gran-

de galerie : qu'il désiroit que l'histoire d'Enée y fût représentée, & qu'il étoit impatient de voir le premier crayon des idées que fourniroit à un excellent Peintre un poëme tel que l'Enéïde. On peut juger que M. Coypel fut transporté ; l'ordre qu'il recevoit d'un Maître aussi chéri que respecté, lui offroit à la fois la plus belle occasion de signaler son zele, & la plus ample matiere pour donner des preuves de l'abondance & de l'élevation de son génie. Il alloit traduire ; (si l'on ose hasarder cette expression) il alloit, dis-je, traduire Virgile sur la toile, en offrant aux yeux les images que présente à l'esprit un Poëte si grand peintre dans ses écrits. Que ne devoit point espérer un Peintre qui désiroit être Poëte dans ses tableaux ? Honoré plus que jamais des visites de M. le Duc d'Orléans, M. Coypel passa l'été à peindre soigneusement en petit l'assemblée des Dieux, qui l'année suivante parut en grand au milieu de la voûte de la galerie du Palais Royal. Il employa l'hyver à se munir d'études par-

ticulieres, & pour réparer le tort que lui faisoit la brieveté des jours, il passoit les soirées à faire des réflexions sur la peinture, avec son intime ami M. de Piles, en qui il avoit une extrême confiance. Aussi a-t-on vû peu d'amateurs parler de cet art, comme en parloit M. de Piles; il ne sortoit point de sa bouche cette abondance de grands mots, qui disent peu de choses, ou qui ne tendent qu'à jetter dans l'incertitude, mais des raisons assez fortes par elles-mêmes pour être débitées simplement.

Retournons aux préparatifs que faisoit notre Peintre pour son plafond. Comme il savoit que l'éducation avantageuse à la beauté même lui fait rejetter cette affeterie, qui souvent rend les graces ignobles, il pria les plus belles personnes de la Cour de vouloir bien prêter leurs traits aux Déesses qu'il devoit représenter. L'amour-propre, qui peut-être fut engager à lui faire accorder sa demande, n'eut pas lieu de s'en repentir : les moindres agrémens n'échapperent pas au pinceau de M. Coy-

pel. Bientôt toutes les femmes briguerent l'honneur d'être admiſes dans le cercle des Dieux ; & peut-être que le Peintre qui avoit commencé par demander comme grace, de pouvoir imiter des traits aſſez parfaits pour briller dans l'aſſemblée céleſte, finit par faire grace lui-même, en épuiſant ſon art, pour en rectifier d'autres qui s'obſtinoient à vouloir y paroître.

Le bruit que firent ces ſortes d'études, donna lieu de croire à bien des gens que ce plafond étoit rempli de portraits. Mais les Connoiſſeurs ne s'y méprirent pas, & s'apperçûrent que le Peintre avoit ſu ajoûter aux graces de la nature un caractere idéal convenable à chaque divinité.

Au printems de l'année 1703. M. Coypel commença ce grand ouvrage ſous les yeux de ſon Prince, qui lui-même un jour voulut prendre le pinceau, diſant : Qu'il étoit juſte que le diſciple aidât ſon maître : c'étoit bien l'aider en effet. Cette faveur ſinguliere anima d'une nouvelle ardeur M. Coypel, & les éleves dont il étoit obligé de ſe ſervir pour les premieres

ébauches. Je dis pour les premieres ébauches ; car dans cet immenſe plafond on ne voit pas une ſeule figure qui ne ſoit de ſa main. Quand le deſir de plaire à ſon Bienfaicteur ſe joint à l'eſpoir de ſe faire un nom, quels ſoins peut négliger un galant homme ? On peut dire que la perfection de cet ouvrage eſt dûe en partie à feu M. le Duc d'Orléans. Il connoiſſoit trop bien la peinture pour ignorer qu'un grand Peintre doit avoir de l'élévation dans l'eſprit & des ſentimens dans le cœur; & de-là ce Prince jugeoit que les bons traitemens portent un homme doué de ces deux qualités, à ne pas ſe contenter aiſément de ſes productions. Les gens médiocres dans les beaux Arts ſe croyent ſuffiſamment récompenſés par celui qui ſatisfait leur intérêt : ceux qui cherchent à s'y diſtinguer, exigent un ſalaire plus noble ; ils veulent des careſſes, plus ils en reçoivent, plus ils s'appliquent à les mériter ; & ſi dans leur talent il leur étoit poſſible d'atteindre au point de la perfection, la crainte d'en décheoir ſuf-

firoit pour les y maintenir.

Vers la fin de l'automne, on découvrit le morceau de l'assemblée des Dieux : la réussite fut générale. M. le Duc d'Orléans voulant ajoûter, si on l'ose dire, une noble galanterie à la récompense qu'il destinoit à M. Coypel, commença par lui envoyer un carosse attelé de très-beaux chevaux, & accompagna ce magnifique présent d'une pension de 500 écus pour l'entretien de l'équipage.

La reconnoissance fit faire à M. Coypel, ce qu'il est difficile de concevoir, en voyant le plafond de la galerie du Palais Royal : ce prodigieux ouvrage commencé en 1703. fut terminé vers la fin de 1705.

Ce fut dans ce tems-là, que ne pouvant ôter le crayon de la main de son fils aîné, il renferma un abrégé des principes de la peinture dans une épître en vers, adressée à cet enfant. On peut juger en la lisant, que si M. Coypel n'avoit pas été un grand Peintre, il auroit été un grand Poëte. Le célebre Despréaux le détermina à donner

ce petit ouvrage au Public ; mon suffrage, lui dit-il, ne doit pas vous être suspect. Il n'est pas possible à l'amitié même, d'aveugler un critique tel que Boileau. Cette épître fut l'occasion des savantes dissertations, que M. Coypel fit quelques années après dans l'Académie de Peinture, & qui composent aujourd'hui un livre qu'on peut regarder comme l'un des meilleurs que nous ayons sur la connoissance & la pratique de cet art.

La fin de l'année 1707. fut extrèmement triste pour M. Coypel ; il vit tomber son pere dans des souffrances que la mort alloit terminer. Ce vénérable vieillard illustré par ses travaux, & révéré pour ses mœurs, laissoit en bas-âge une famille si nombreuse, qu'un bien considérable suffisoit à peine pour l'élever & pour la soûtenir. M. Coypel montra dans cette occasion, que la vertu le rendoit digne des avantages que lui procuroit son talent : il se deshérita en faveur de ses freres & sœurs, il crut avec raison, que ses enfans, par cette diminution de leur for-

tune à venir, n'achetoient pas trop cher un tel exemple, & sa femme le félicita la premiere sur une action si généreuse & si sensée. Il perdit son pere le 24 Décembre 1707. & quelques jours après il fut attaqué lui même d'une maladie jugée mortelle, dont M. Helvétius, son intime ami, le tira au grand étonnement de plusieurs fameux Médecins qui le condamnoient. M. le Duc d'Orléans, toûjours plein de bonté pour lui, voulut le voir : mais heureusement ce ne fut que dans le tems de sa convalescence ; s'il eût reçû plûtôt cette faveur, elle pouvoit lui devenir funeste. On sait qu'en pareil cas Léonard de Vinci mourut d'un transport de reconnoissance dans les bras de François I.

En 1708. M. Coypel acheva un plafond considérable dans une maison qui appartient à M. le Duc d'Orléans, & qui est occupée aujourd'hui par M. le Comte d'Argenson. Ce plafond représente la Troupe céleste désarmée par les Amours. Non-seulement il est rempli d'idées ingénieuses : mais on peut dire qu'il en ren-

ferme de morales. On y remarque un de ces petits Dieux qui s'éleve en riant sur l'aigle de Jupiter : mais celui qui ose entreprendre de se saisir du foudre se brûle, se repent & s'enfuit. Un autre plus opiniâtre s'apperçoit avec dépit que tous ses traits se brisent contre l'Egide de Minerve, & tente inutilement de nouveaux efforts. Le Tems arrête par l'aile le téméraire qui vient d'enlever son horloge & sa faulx; on voit la balustrade qui regne sur la corniche, s'écrouler sous les pas de ce destructeur impitoyable. Le reste de cette composition présente aux yeux ce badinage aimable & noble qui plaît tant à l'esprit, & dont l'esprit seul peut être l'inventeur.

M. le Duc d'Orléans qui commandoit en Espagne lorsque M. Coypel exécuta ce grand morceau, l'honora de la lettre, que voici :

Du Camp d'Agramont, le 8 Août 1708.

» VOTRE compliment est bien reçû, je vous remercie de plus, du sal on que

» vous avez achevé : on me mande qu'on
» en eſt fort content, j'eſpere que je ne
» le ferai pas moins, & j'ai impatience
» de le voir, je vous aſſûre. Je vous fé-
» licite du nouvel ouvrage que vous avez
» à faire, je ſai bon gré à M. d'Antin de
» ſon choix & de ſon goût, & je l'en re-
» mercierai. »

PHILIPPE D'ORLEANS.

La Gloire qui occupe la voûte de la chapelle de Verſailles, eſt le nouvel ouvrage dont M. Coypel ſe trouvoit chargé. Mais lorſqu'on lui fit voir le petit modele de cette voûte, il déſeſpéra de pouvoir la remplir avantageuſement, tant elle lui parut ingrate pour la peinture. Il falloit ſauver la défectuoſité des voûſſures qui ne laiſſent entr'elles que ſix piés d'eſpace uni; cela ne paroiſſoit pas poſſible : mais enfin, le déſir de juſtifier l'approbation que Louis XIV. avoit donnée au choix du duc d'Antin, & les obſtacles mêmes qui s'oppoſoient à ce déſir, irriterent le génie du Peintre, & l'exciterent

à faire les plus grands efforts. Pendant qu'il peignit ce plafond commencé au printems de l'année 1709. M. le Duc d'Orléans continua de l'encourager par de fréquentes visites; M. le Duc de Bourgogne lui fit le même honneur; Madame la Duchesse de Bourgogne, quoique grosse, voulut monter jusqu'au plancher sur lequel il travailloit.

De si flatteuses distinctions causerent beaucoup de jalousie, & l'on censura vivement le plafond de la chapelle, même avant qu'il fût découvert. Ces jugemens, autant injustes que désavantageux, ne partoient point sans doute des grands hommes, qui travailloient dans cette chapelle conjointement avec M. Coypel. Cependant, pour ne les attribuer qu'au zele indiscret de leurs partisans ou de leurs éleves, il falloit la modération, dont le bon esprit seul est capable. On peut dire que dans les éleves, dans les partisans, dans les Protecteurs, ce zele mal-conduit est nuisible à celui même qu'on désire élever sur la ruine de ses émules. Si l'ouvra-

ge que l'on attaque eſt bon, tôt ou tard il prend le deſſus. Plus le tems dépouille le Public de la prévention donnée par les mauvaiſes critiques, plus il fait ſoupçonner que l'envie a ſu les dicter & les arracher au maître ou à l'ami qu'on a cru ſervir en les faiſant ſoi-même, & en les répandant.

Le plafond de la chapelle fut achevé à la fin de l'automne de l'année 1709. Louis XIV. le voyant de ſa tribune pour la premiere fois, fut frappé d'une ordonnance ſi noble, ſi riche & ſi impoſante : mais il trouva les figures d'une proportion trop grande. Le bruit qui s'en répandit ſur le champ, ne dura que juſqu'au lendemain ; car le Roi appercevant M. Coypel à ſon petit couvert, l'appella, & lui dit : *Les figures de votre beau plafond m'avoient paru trop fortes : mais ma critique n'étoit pas juſte, vous avez dû travailler pour deux points de vûe. J'ai examiné votre ouvrage du bas de ma chapelle, & je ſuis convenu que vous euſſiez mal-fait de tenir ces figures plus petites : ce morceau eſt*

beau, & plus on le regarde attentivement, plus il vous fait honneur. Déſormais j'aurai ſoin de vous. On juge bien que la Cour ne balança plus à donner au nouvel ouvrage les applaudiſſemens qu'il méritoit. Il peut être regardé comme la preuve la plus inconteſtable du génie de M. Coypel, & de la profondeur de ſon ſavoir dans la partie du deſſein. Mais il faut convenir que l'élevation de ce plafond le fit tomber dans une erreur. Il crut ne pouvoir détacher les objets que par le ſecours des ombres exagérées, cherchant l'extrême force, il approcha de la dureté; & trop plein du déſir d'étonner par l'effet d'une mâle exécution, il perdit cette ſuavité, ce goût moëlleux, cette légereté de pinceau, qui juſqu'alors ne l'avoient point abandonné, & qu'on ne revit preſque plus dans les tableaux qu'il fit depuis.

Il eſt dangereux de vouloir d'un inſtant à l'autre changer de ton. La partie de la couleur eſt celle de la peinture ſur laquelle tout le monde ſe pique de déci-

der, & sur laquelle on s'accorde le moins. Chacun a ses couleurs favorites : celui que flatte le mélange aimable des teintes les plus douces, le demanderoit volontiers jusques dans la représentation des enfers. L'Amateur épris de ce qu'il appelle ton fier & vigoureux, qui presque toûjours est le noir pour les gens du monde ; cet Amateur, dis-je, n'est pas content, si l'image des cieux ne lui présente qu'une lumineuse sérénité. Cette diversité de goûts rend quelquefois la docilité dangereuse.

Jusques au redoutable moment où le Public prononce, le Peintre est soûtenu par le Connoisseur prétendu dont il suit les avis : mais s'il ne réussit pas, le Connoisseur prétendu, pour se joindre au Public, abandonne le Peintre. C'est ce qu'éprouva M. Coypel, il adopta le sentiment de gens qui ne le tromperent, que parce qu'ils se trompoient eux-mêmes. Mais leurs yeux s'ouvrirent, & malheureusement les siens s'accoûtumerent au nouveau coloris qu'on lui reprochoit ; comme ceux

des femmes se familiarisent avec le rouge, au point de n'en plus connoître l'excès.

En 1710. il lui fut ordonné de mettre en grand pour une suite de tapisseries, les sujets d'Athalie, Jephté, Suzanne, Esther, Salomon, Tobie, Laban, qu'il avoit peints en petit quelques années avant, & offerts aux regards du Public à l'exposition que fit l'Académie de peinture en 1705. * En même tems le Roi lui donna la place de Directeur des tableaux & desseins de la Couronne, vacante par la mort de M. Houasse, ancien Directeur de l'Académie de Rome. Je dis que le Roi lui donna cette place, parce que M. Coypel ne pensoit point à la demander. Mais il sentit le prix de ce bienfait : les graces qui nous préviennent sont pour nous les véritables graces; nous regardons volontiers celles qu'on nous accorde comme des récompenses dûes. M. Coypel n'eut pas plûtôt entre ses mains

* Cette exposition fut faite dans la grande galerie du Louvre, à l'occasion de la naissance du premier Duc de Bretagne.

ce magnifique dépôt, que ſon premier ſoin fut de faire valoir la beauté des receuils divers qui la compoſent, par l'agrément qu'un certain ordre y ſait ajoûter ; il ſépara les deſſeins qui lui parurent douteux pour l'originalité, de ceux qui ne l'étoient pas. Mais abandonnant aux demi-Connoiſſeurs la vanité de ne s'en rapporter jamais qu'à leurs propres lumieres, il crut, pour rendre ce choix plus parfait, devoir en conférer avec les Maîtres de l'art & les Amateurs les plus renommés : pendant pluſieurs hyvers il conſacra un jour de chaque ſemaine à ces aſſemblées auſſi agréables qu'utiles.

Non content de cela, il viſita des caiſſes où reſtoit entaſſé un nombre prodigieux de deſſeins mis depuis long-tems au rebut, & parmi leſquels cependant il s'en trouva beaucoup d'originaux d'une rare beauté. Il n'appartenoit qu'au zele de ſoupçonner qu'ils puſſent être mêlés avec d'inſipides copies condamnées à reſter dans l'obſcurité.

Au mois de Juillet 1714. M. Coypel, à la

à la pluralité des voix, fut élû Directeur de l'Académie ; ce choix approuvé par le Roi lui fit, pour ainsi dire, un devoir de continuer ses dissertations sur son art. Les lectures qu'il faisoit aux assemblées (1) marquées pour les conférences, y attiroient assidûment autant de gens de lettres que d'amateurs de la peinture. Chacun (si je puis parler de la sorte) y trouva son compte ; les uns furent sensibles aux graces du style & à l'érudition peu commune qui orne cet ouvrage ; les autres parurent vivement frappés de la solidité des principes dont il est rempli.

M. Coypel fut nommé premier Peintre du Roi en 1716. & Sa Majesté lui accorda des lettres de noblesse en Avril 1717. Alors il partagea son tems entre les grands morceaux qui lui restoient à faire pour la galerie du Palais Royal, & une nouvelle suite de tableaux des principaux sujets de l'Iliade, destinée à servir de modele pour les tapisseries : mais le dépérissement de sa santé fit tort à ses dernieres productions.

Sujet dès sa jeunesse à ces incommodités, que l'on nomme Vapeurs, parce qu'on ne sait quel nom leur donner ; il en fut cruellement accablé vers la fin de ses jours. Plusieurs de ses intimes amis qu'il perdit en peu de tems, le laissèrent au milieu du monde dans une espece de solitude. Il composoit peut-être plus noblement que jamais, toûjours avec délicatesse, toûjours avec esprit, & l'on remarquoit dans son exécution cette étude profonde qui n'est pas incompatible avec la mélancholie ; mais on n'y voyoit plus ni le même brillant, ni le même amour. On reconnoissoit à l'aridité de son pinceau, que celui qui s'en servoit, ne travailloit alors que parce qu'il regardoit le travail comme un devoir indispensable ; au lieu que quelques années avant, les graces & la légereté de ce même pinceau prouvoient que le plaisir l'avoit conduit.

Il restoit à M. Coypel de trop bons yeux, pour ne pas s'appercevoir qu'il cessoit d'être ce qu'il avoit été : autant il s'en appercevoit, autant ses ouvrages se

reſſentoient de la triſteſſe qui s'emparoit de ſon eſprit. Pour comble de malheur, un eſpece d'Empirique en peinture gagna ſa confiance, & ſut l'engager à faire uſage des pernicieuſes couleurs dont il lui vantoit l'excellence. Ces couleurs à la vérité avoient d'abord un éclat qui ſéduiſoit: mais ſoit en noirciſſant, ſoit en s'évaporant, elles faiſoient cruellement payer aux tableaux le brillant qu'elles ne leur avoient prêté que pour très-peu de tems. Les quatre derniers morceaux qu'il fit pour la galerie du Palais Royal, & ceux qu'il peignit pour le chœur de l'égliſe de Notre-Dame, n'ont que trop éprouvé ce déplorable changement.

Le 7. Avril 1721. il perdit en ſa femme une amie ſincere, prudente & ſecourable. Cette mort annonça la ſienne : en vain on s'efforça de le diſtraire, ſes enfans même lui cachant leur douleur, tenterent inutilement de modérer celle qui l'accabloit ; leurs ſoins rendirent ſon cœur plus ſenſible pour eux, ſans pouvoir en bannir un chagrin, qui bientôt

le conduisit à une fin aussi chrétienne, que sa vie avoit été laborieuse. Il mourut le 7. Janvier 1722. dans sa soixante & unieme année.

Des malheurs presque inévitables avoient excessivement diminué son bien. Mais pour mettre ses deux fils au-dessus des revers de la fortune, il suffisoit qu'il leur laissât ses exemples à suivre; l'aîné étoit nommé en survivance, Directeur des desseins du cabinet de Sa Majesté, & premier Peintre de M. le Duc d'Orléans; le cadet avoit été pourvû d'une charge chez le Roi.

Pendant la derniere maladie de M. Coypel, M. le Régent, pour le dissiper, lui envoya tour-à-tour les plus beaux tableaux du cabinet de la reine de Suede qui arrivoient de Rome. Rien de plus fort que cette attention touchante ne pouvoit orner un jour l'éloge funebre du mourant, & donner une juste idée de la bonté d'un Maître chargé pour lors du gouvernement de l'Etat.

M. Coypel regardoit comme les plus

grands avantages que fût lui procurer son art, la constante protection de ce Prince, & l'honneur d'avoir été choisi pour donner les desseins des médailles frappées sous le regne de Louis XIV. l'un mettoit le comble au bonheur de sa vie; l'autre suffisoit pour empêcher son nom de tomber jamais dans l'oubli. La réputation de celui qui peint, ou qui décrit avec succès les actions d'un Héros, suit la mémoire du Héros à l'immortalité.

Les mœurs de M. Coypel mériteroient du moins autant d'éloges que ses talens: sa probité alloit jusqu'au scrupule. Né d'une vivacité extrême, jamais il ne s'abandonna aux emportemens dont les honnêtes-gens rougissent, mais dont ils ne sont pas toûjours maîtres. Dans le tems que ses discours sur la peinture faisoient le plus de bruit, un homme prevenu contre lui, fit une épigramme qui courut dans Paris, M. Coypel y répondit avec vivacité: mais sa vertu lui fit brûler sur le champ les réponses que lui avoit dicté le ressentiment.

Sa maniere d'inſtruire ſes diſciples & d'élever ſes enfans, étoit douce & touchante : perſuadé que la vertu nous fait paroître aimable autant qu'elle nous rend heureux ; pour en convaincre les autres, un ton ſévere & triſte ne lui ſembloit pas convenable.

La ſincérité, le ſentiment, la juſtice, formoient le caractere de M. Coypel ; ſon amour pour la vérité qui le rendoit quelquefois trop vif dans la diſpute, le portoit à cenſurer ſouvent ſes propres productions, & toûjours à loüer ou à défendre avec ardeur les bons ouvrages de ceux-mêmes qui n'étoient pas de ſes amis.

Il étoit très-lié avec Meſſieurs de Troy, l'Argilliere & Rigaud : par les loüanges qu'il donnoit aux chef-d'œuvres de ces rivaux illuſtres, il ſatisfaiſoit à la fois le ſentiment, la juſtice & la ſincérité.

Il exhortoit ſon fils à voir ſouvent ces grands Peintres, & à ne rien négliger pour mériter d'en être aimé ; c'étoit un des plus importans avis qu'il pût lui don-

ner ; ce jeune homme l'éprouva bien. Après avoir eû le malheur de perdre un pere si propre à le guider, & qui lui laissoit à faire un chemin long & difficile, il trouva dans ces trois respectables Maîtres trois amis expérimentés prêts à l'écouter en tous tems, & prompts à lui faire part avec tendresse de leurs savantes réflexions.

On n'a point exercé la peinture plus noblement que l'exerçoit M. Coypel ; non-seulement, il ne concevoit pas que dans une situation aisée, un Peintre pût accepter aucun présent des jeunes éleves : mais si-tôt que les siens étoient en état de lui rendre quelques services, il se croyoit obligé de les reconnoître par ses dons. Il n'avoit point la foiblesse de prétendre que ceux qui étudioient sous lui, suivissent sa maniere de dessiner & de peindre, son fils même apprit à manier le crayon, en copiant sous ses yeux des ouvrages du Carrache, de Raphaël, & de plusieurs autres grands Maîtres : il souffroit impatiemment que cet enfant prît les siens pour modele.

La tendreſſe de pere trop naturelle & trop commune pour n'être pas excuſable, le porta dans la ſuite à publier avec chaleur, les progrès de ce fils, qui ne donnoit encore que de foibles eſpérances. Le jeune homme ſe flatta, & laiſſa multiplier par la gravûre pluſieurs coups d'eſſai qui auroient dû reſter dans un profond oubli.

Meſſieurs, cette réflexion me rappelle les bontés que vous eûtes pour moi en faveur de feu mon pere, lorſque j'oſai aſpirer à l'honneur d'être admis dans cette illuſtre Compagnie. Vous m'accordâtes à vingt & un an le titre d'Académicien ſur des ouvrages paſſables pour un jeune homme; mais peu dignes de paroître au milieu des chef-d'œuvres qu'on voit briller ici. Trouvez bon, Meſſieurs, que je ſaiſiſſe l'occaſion d'une aſſemblée publique pour vous en renouveller mes remercîmens, & pour vous demander la permiſſion de mettre inceſſamment un morceau moins défectueux, à la place de celui dont vous voulûtes bien vous conten-

ter alors. Permettez-moi de vous repréſenter, qu'on peut vous accuſer d'une indulgence dangereuſe, en voyant un tableau ſi foible placé parmi les vôtres; vous ne l'euſſiez pas reçû ſans doute, ſi la mémoire de mon ayeul, ſi l'eſtime dont l'Académie honoroit mon pere, ſi la prévention favorable qu'on a pour la jeuneſſe, ne vous euſſent engagés à me faire grace. Mais, Meſſieurs, ces raiſons qui ſeront toûjours gravées dans mon cœur, ne ſont pas écrites au-bas de ce morceau, & le jeune éleve qui le voit, ſe flatte qu'il en coûte peu pour mériter de prendre place parmi vous.

FIN.

VIE
DE LOUIS DE BOULLONGNE,
PREMIER PEINTRE DU ROI.

LOUIS DE BOULLONGNE naquit à Paris en 1654. Son pere Louis de Boullongne, originaire d'une bonne famille de Picardie, vint s'établir à Paris. Sa deſtinée l'y conduiſit pour contribuer à jetter les fondemens de cette illuſtre Académie; & il partagea avec d'autres célebres Artiſtes, la gloire d'avoir pendant leur vie, aidé à ſes ſuccès par leurs ouvrages; & après leur mort, en laiſſant leur nom & leur réputation à des fils dignes d'eux. Louis de Boullongne le pere fut Profeſſeur de l'Académie: de deux fils qu'il eut, il deſtina l'aîné à ſuccéder à ſes talens, & à mettre dans une plus grande valeur, ce bien paternel, qu'il lui

avoit acquis : mais il ne ſongeoit pas à faire entreprendre la même carriere à ſon autre fils. Il craignoit peut-être, que dans un degré de parenté, où l'union eſt déja rare, la concurrence & la jalouſie preſque inſéparables de l'émulation dans un même genre de talent, n'apportaſſent quelque ſemence funeſte de diviſion, qui s'oppoſeroit aux principes vertueux qu'il avoit cherché à leur inſpirer : mais il trouva une oppoſition à ſes projets, qu'il crut ne pouvoir, ou ne devoir pas ſurmonter. Louis de Boullongne ſon fils, montra une inclination ſi forte pour la peinture ; & ſon pere lui reconnut, malgré ſes vûes ſécrettes, de ſi véritables diſpoſitions, que par une ſage & prudente condeſcendance, il lui permit de ſuivre un penchant qui l'entraînoit, d'une maniere marquée, dans la route qu'il devoit tenir. Bientôt il remporta le premier des grands prix de peinture. Le ſujet intéreſſant qu'il traita, & qui lui valut la permiſſion d'aller à Rome, en qualité de penſionnaire du Roi, fut le fameux paſſage du Rhin. M.

Colbert, pour lors Sur-intendant des bâtimens du Roi, couronna ſes efforts : & il partit avec l'ardeur que peut inſpirer, à dix-huit ans, une paſſion vive, encouragée par un premier ſuccès.

Permettez-moi de vous rappeller ici, Meſſieurs, un des plus vifs plaiſirs que vous ayez, ſans doute, reſſentis, en annonçant aux jeunes éleves qui m'écoutent, comme une ſatisfaction prochaine, le jour intéreſſant, où après des peines de pluſieurs années, ils apprendront la nouvelle d'une réuſſite qui les fait évanoüir en un inſtant. La diſtinction eſt à tout âge le but & la récompenſe des talens; & celle-ci a quelque choſe de glorieux qui en rehauſſe le prix. Aller dans un climat étranger, par un choix mérité : y paroître ſous la protection marquée de ſon Prince, y enviſager une étude tranquille, & les ſecours que Rome réſerve à ceux qui ſavent & veulent en profiter. Quel point de vûe ſatisfaiſant, & que l'on eſt bien récompenſé alors de l'étude obſtinée avec laquelle il faut mériter cet avan-

tage ! Il s'en faut bien, cependant, que ce ſoit un terme où l'on puiſſe enviſager le repos : c'eſt, au contraire, l'inſtant où l'on ſe dévoue tout de bon à ſuivre l'art, peut-être le plus long à apprendre, & le plus difficile à pratiquer, que l'eſprit ait inventé. C'eſt le moment où l'on s'engage à chercher les moyens de ſe diſtinguer au milieu d'une foule de gens habiles, qui ſemblent avoir placé ſi loin le but où ils ont atteint, que le découragement ſeroit l'effet de la vûe de leurs ouvrages, ſans l'intrépidité ordinaire à la jeuneſſe.

Ce terme eſt donc l'époque intéreſſante, qui décide ordinairement du ſort des Artiſtes. C'eſt l'épreuve par laquelle, dans une eſpece de ſilence de quelques années, les diſciples de la peinture s'affermiſſent dans ſes vrais principes : & ce ſont les Sculpteurs, les Architectes de l'ancienne Grece, & les Peintres fameux que l'Italie a vû naître, qui tiennent école, & qui donnent des leçons, que chacun entend, & s'approprie ſuivant ſon

penchant & ſes diſpoſitions. Raphaël, qui a des droits ſi bien établis au tribut que nos jeunes Artiſtes vont offrir aux grands hommes, reçut le premier hommage de Louis de Boullongne. Il copia, ſous les yeux de M. Errard, alors Directeur de l'Académie de Rome, le tableau de l'école d'Athenes, & celui de la diſpute du ſaint Sacrement. Ces copies de même grandeur que les originaux, lui avoient été demandées pour être exécutées en tapiſſeries.

Ces preuves autentiques des progrès qu'il avoit faits, lui valurent après l'eſpace d'environ cinq ans, la permiſſion de viſiter (jouiſſant toûjours de la penſion du Roi) les villes qui ſe ſont rendu célebres dans l'hiſtoire de la peinture, par leur rivalité. Il rendit à chaque école la juſtice qu'elle méritoit; il ſe laiſſa toucher ſucceſſivement par des beautés différentes; & le témoignage qu'il en rend lui-même dans des notes écrites de ſa main, qui m'ont été confiées, me font naître, en vous le rapportant, une réflexion, à

l'importance de laquelle je ne puis me refuſer; elle aura, ſans doute, été déja inſpirée aux jeunes gens qui m'écoutent, par les Maîtres éclairés qui les conduiſent. Je ne prétends auſſi que leur en rappeller le ſouvenir, en les engageant dans leur ſéjour en Italie, à s'armer contre la prévention. La prédilection pour une école ou pour un Peintre, n'eſt point un ſentiment blâmable : il faut être entraîné ; mais il faut ſavoir s'arrêter & revenir ſur ſes pas. Ce penchant naturel, ce choix de ſympathie eſt préférable, ſans doute, à une froide admiration qui dénoteroit un génie trop lent. Mais ce goût modéré par la raiſon, permet de profiter des beautés d'un ouvrage, dont la maniere ne plaît pas. Le fruit d'une ſage diſcuſſion eſt de s'enrichir comme l'abeille, & de changer en ſa propre ſubſtance, le ſuc des fleurs différentes, dont on s'eſt nourri.

Les graces du Corrége, la couleur du Titien, furent des ſujets d'admiration, & des objets de déſir pour notre jeune Artiſte, qui revint en France en 1680.

rempli de ces sentimens. L'accès & la protection que les talens trouvoient auprès de M. Colbert, lui firent donner à son arrivée quelques tableaux pour les appartemens de Versailles.

C'est environ dans ce tems que les registres de votre Académie font mention de l'esquisse qu'il présenta pour son tableau de réception; elle fut approuvée. Ce tableau représentant Auguste qui fait fermer le temple de Janus, fut un hommage qu'il rendit à son Souverain, dans l'instant qu'il donnoit la paix à l'Europe, & un titre qui lui mérita le 1 Août 1681. celui d'Académicien.

Cet ouvrage exposé sous vos yeux, indiquoit une partie des principes qui se sont développés depuis dans des ouvrages plus considérables, qui répandus dans les édifices publics, soûtiennent la réputation qu'ils lui ont justement acquise.

Louis de Boullongne, en entrant dans cette nouvelle carriere Académique, trouva dans son frere, un rival qui l'avoit précedé de quelques années. Ce motif vif & intéressant

intéreſſant excita ſon courage : mais ce qui ne peut être aſſez loüé ; ce que cette rivalité ajoûta à ſon émulation, elle ne l'enleva point à ſon ſentiment. Un naturel heureux & une éducation vertueuſe, lui avoient trop-bien appris à diſtinguer la perſonne des ouvrages : il vit dans les tableaux de ſon frere des exemples à ſuivre, des efforts à égaler, des ſuccès à envier, pour les mériter plus vîte ; & dans la perſonne de Bon Boullongne, une maniere de penſer ſi ſemblable, des mœurs ſi uniformes, un attachement ſi tendre, qu'il crut ne rien riſquer, en s'abandonnant à cette ſympathie, & en s'aſſociant totalement à lui. Ils s'unirent donc ; leurs ſentimens étoient les mêmes, leur maiſon fut commune : leurs occupations, leur ardeur pour le travail, leurs biens, leurs ouvrages ; tout fut raſſemblé, tout fut ſi bien confondu, & de ſi bonne-foi, que lorſque le mariage de l'un d'eux les força de reconnoître ce qui leur appartenoit, les difficultés qu'ils y trouverent les auroient contraint d'y renon-

cer, s'ils n'étoient convenus d'en appeller au sort. L'un & l'autre prétendoient n'avoir plus rien à soi, quoiqu'ils s'accordassent à avoüer que le tout avoit été jusqu'alors à chacun d'eux. Le hasard décida cette discussion rare. Les meubles, les ouvrages auxquels ils avoient travaillé conjointement; & les éleves même subirent le caprice du sort : il est vrai que ces derniers avoient peu de risque à courir dans un jeu, où les avantages étoient certains, de quelque façon que la fortune en disposât.

Au reste, la séparation des deux freres ne mit aucune altération dans leurs sentimens : leur amitié se soûtint; & ce siecle qui avoit offert pour modele aux Poëtes, la rivalité & l'union des Corneilles, offrit encore aux Peintres l'émulation & l'amitié des Boullongnes.

C'est peu de tems après qu'ils se furent séparés, (& je crois en 1686.) qu'il peignit un des tableaux qu'on voit à Notre-Dame, parmi ceux, qu'un usage fort ancien consacroit tous les ans dans cette

Egliſe. Ces tableaux ſervoient, à la fois, de témoignage de piété & d'émulation aux Artiſtes, qui briguoient l'avantage d'être chargés de l'exécuter. L'uſage en eſt aboli. Mais ſi rien n'eſt ſi commun que de voir des coûtumes utiles à la Société s'abolir & ſe perdre par des intérêts particuliers ; rien n'eſt ſi juſte que d'en rappeller le ſouvenir, & de les revendiquer, pour ainſi dire : c'eſt ce qui m'a engagé à rechercher l'origine de cette eſpece d'établiſſement & ſa fin.

La Confrairie de ſainte Anne & de ſaint Marcel établie dans l'égliſe de Paris, étoit ci-devant adminiſtrée par les Marchands Orfevres. Son origine remonte à l'année 1449. Dans les premiers tems, les Chefs ou Adminiſtrateurs de cette Confrairie, faiſoient planter tous les ans, le premier jour de Mai, un arbre verd devant le portail de l'égliſe de Notre-Dame, comme un hommage de leur reſpect & de leur piété pour la ſainte Vierge. Leur dévotion devenant enſuite plus vive, ils ajoûterent à ce préſent, une eſ-

pece de tabernacle, qui se renouvelloit de tems à autre, & qui suspendu vis-à-vis la chapelle de Notre-Dame, étoit enrichi de petits tableaux contenans des sujets tirés de la vie de la sainte Vierge : cet usage subsista jusqu'en 1629. Les Orfevres s'apperçûrent alors que leur vœu, dans la forme qu'ils lui avoient anciennement donnée, figuroit mal avec la décoration de la nouvelle & magnifique chapelle de la Vierge, que la Reine Anne d'Autriche venoit de faire construire. Ils furent absolument confirmés dans leur opinion, lorsqu'ils eurent vû transporter ailleurs cet ornement gothique, qui, dans la vérité, offusquoit trop l'Autel devant lequel il devoit être placé, & ne pouvoit y demeurer. Cela leur fit prendre une résolution généreuse, & qui ne pouvoit que faire honneur à leur goût. Ils demanderent à Messieurs du Chapitre de Notre-Dame, la permission de présenter chaque année, un grand tableau de onze piés de haut, qui représenteroit un sujet de la vie de Jesus-Christ, & plus souvent encore

des Actes des Apôtres, & qui serviroit à la décoration du chœur & de la nef de l'Eglise. Leur requête ayant été répondue favorablement; le premier tableau fut exposé en 1630. & suivant l'ancienne coûtume, l'exposition s'en fit le premier Mai; ce qui fit donner à ce tableau, & à tous ceux qui suivirent, le nom de Mai. Comme c'étoit une occasion de se faire connoître, les jeunes Peintres étoient fort attentifs à se la procurer; & l'on vit successivement messieurs Blanchard, Bourdon, le Sueur, le Brun, de la Hire, messieurs Boullongnes : en un mot, tout ce que nous avons eu de plus habiles, faire chacun au moins un de ces tableaux, & s'y donner, pour y réussir, tous les soins & toute l'application possibles. On ne pouvoit même attribuer ce zele & leur succès, qu'au désir de la gloire : l'intérêt ne pouvoit les y engager; car après avoir exécuté le grand tableau, ils étoient obligés de le répéter en petit très-fini, pour l'Orfevre qui faisoit la dépense de l'ou-

vrage : & les deux tableaux, avec leur bordure, étoient à peine payés trois ou quatre cens livres. Mais on sait assez que cet art est l'un de ceux auxquels on est destiné en naissant, par un penchant invincible & dans lequel on est entraîné au succès par une noble émulation, que l'intérêt ne sauroit jamais produire. C'étoit le jour de l'exposition de ces tableaux, que les jeunes Artistes se trouvoient récompensés par le concours prodigieux de monde, qui se rendoit au parvis de Notre-Dame. Pendant le premier mois, que le tableau demeuroit exposé devant l'Autel de la Vierge, l'église ne désemplissoit pas : mais enfin, les Chanoines se lasserent d'une affluence à laquelle ils ne contribuoient que par leur complaisance à recevoir ce présent annuel. L'Eglise leur parut suffisamment ornée ; ils furent embarrassés de leurs richesses : ils proposerent aux Administrateurs de la Confrairie, de convertir leur offrande en quelque effet plus utile pour l'Eglise ; ils crurent même pouvoir les y

obliger. Les Orfevres ſuſpendirent le zele qu'ils avoient marqué pour l'Egliſe & pour la Peinture ; ils refuſerent ce qu'on prétendoit exiger ; & le procès qui s'éleva à cette occaſion, ſe termina par un jugement qui débouta les Chanoines de leur prétention, & laiſſa les Orfévres maîtres de ne pas donner le tableau, ils préférerent malheureuſement le dernier parti, & s'affranchirent, dans la ſuite, entierement d'un joug dont on leur avoit fait craindre la peſanteur. Il y a plus de quarante ans que les Artiſtes ont perdu ce moyen de faire connoître leur génie, pour des compoſitions grandes & ſérieuſes. C'eſt une perte dans un ſiecle, où le goût de ce vrai genre de la Peinture, n'eſt pas tout-à-fait le goût général.

Louis de Boullongne a fait deux de ces tableaux ; le premier, comme je l'ai dit, en 1680. il repréſente le Centenier qui vient demander au Sauveur la guériſon de ſon ſerviteur ; & en 1695. il exécuta le ſecond, dont le ſujet eſt Notre-Seigneur qui s'entretient avec la femme Samaritaine.

Ces ouvrages qui affermirent sa réputation, lui procurerent les moyens de l'augmenter encore : car dans votre art, Messieurs, les succès s'enchaînent & se multiplient par eux-mêmes. Il en eut bientôt de brillants en tout genre. Après avoir composé & peint un grand tableau, qui décore le chœur de l'église des Chartreux de Paris,& qui représente l'Hémorrhoïsse; il se vit destiné à embellir de tableaux agréables, & de sujets galants, le château de Chantilly. Il tira ses sujets des Bucoliques de Virgile ; il mit dans la composition de ces tableaux, les graces naïves qui lui étoient naturelles. Il falloit les posséder, pour rendre les beautés pastorales d'un Auteur, qui, jusqu'aujourd'hui s'est assûré tant d'admirateurs, & qui craint si peu de rivaux. Ce genre conforme à la douceur du caractere fait pour mettre au jour la légereté, la délicatesse du pinceau & le beau fini, lui donna lieu de montrer qu'il possédoit toutes ces qualités. Rien n'est si aimable & si naturel, en effet, que la composition d'un de ces

tableaux, dans lequel une jeune Nymphe, échappée d'une troupe de ſes compagnes qui danſent, ſe ſauve vers quelques arbres, après avoir jetté une pomme à un jeune berger, qu'elle regarde avec un intérêt, qui en rallentiſſant ſa fuite, anime le berger qui cherche à la devancer. Dire que cette compoſition m'a paru auſſi fine que les deux vers qui lui ont donné lieu de la penſer; c'eſt en faire un éloge, dont tout le monde ſentira le prix en ſe les rappellant.

Mais tout le monde ne ſera pas auſſi aiſément porté à croire, qu'un Peintre né avec une couleur fondue & careſſée, ait exécuté de grandes machines, telles que des plafonds qui demandent une maniere expéditive, une touche large, & des effets brillans.

Les qualités néceſſaires pour ces différens ouvrages ſemblent peu compatibles, lorſque l'on meſure la diſtance qui ſépare ordinairement les caracteres patiens, des génies hardis. Le fini & la fonte ſuave qui ont un droit certain ſur ceux dont la

connoiſſance eſt moins profonde dans les parties ſavantes de la peinture, eſt ſouvent le dédommagement & la récompenſe d'un eſprit peu ardent, mais laborieux. Les compoſitions dans leſquelles l'eſprit, l'effet & la touche, doivent faire appercevoir & ſentir des choſes qui n'exiſtent point en quelque façon, doivent être l'appanage du génie. Raſſembler l'un & l'autre, c'eſt embraſſer les parties diverſes & preſqu'oppoſées d'un art, dans lequel différentes claſſes ſemblent établies ſur la différence des caracteres & des tempéramens.

Louis de Boullongne peignit pour M. le marquis de Luillier un grand plafond: l'accord qu'il a conſervé, ſa compoſition élégante & riche; ſa couleur agréable & légere prouvent qu'il avoit droit de prétendre à plus d'un ſuccès. La maiſon, dans laquelle il exécuta ce plafond, eſt dans la rue des Jeûneurs, elle appartient à madame le Noir. Le ſoin qu'on a eu de ce bel ouvrage, eſt un bienfait pour les amateurs de la peinture: on doit en être

reconnoiſſant, dans un tems où le goût de la décoration intérieure des appartemens, ſoumis à une révolution périodique, dont la mode dirige le cours, ſemble avoir conſpiré la perte de ces ſortes de chef-d'œuvres faits & à faire. Je ne ſai pourtant, ſi l'on ne pourroit pas haſarder de prédire le retour des ornemens nobles, riches & élégants, par la vivacité preſqu'épuiſée, avec laquelle on s'eſt livré au goût léger, dont les miracles bientôt évanoüis, prouvent à tous momens, combien l'éclat & la fragilité ſont inſéparables.

Le plafond dont je viens de parler, repréſente Bacchus qui engage Venus & les Graces à ſe joindre à lui. Au-deſſus de la corniche du ſalon, pluſieurs Satyres ſoûtiennent des feſtons de fruits & de fleurs; & ſous des arcades formées par une architecture feinte, des Bacchanales & des danſes d'enfans, expriment les plaiſirs qui naiſſent de l'union des Divinités, qui ſont le ſujet principal de cette machine. Elle m'a paru très-noble, bien

penſée, & faite par ſa légereté & ſa couleur aimable, pour ramener le goût des plafonds peints. C'eſt, il faut l'avouer, un peu à la peſanteur des ornemens, que l'architecture avoit introduits dans ces ſortes d'ouvrages, ſoit qu'ils fuſſent feints, ou de relief, qu'on peut s'en prendre du décri dans lequel ils ſont tombés depuis quelque tems. Mais le penchant qui nous porte au changement, en eſt encore plus véritablement cauſe. En effet, l'uſage dans lequel nous ſommes d'outrer les bonnes choſes, en croyant les rendre meilleures; celui de multiplier ſans retenue les inventions qui ont du ſuccès, influent trop ſenſiblement pour n'en être pas frappé, ſur nos modes, nos ſciences, nos arts, nos mœurs, & notre langue même. Il faut ſouffrir ce joug inévitable, comme on ſouffre l'influence des ſaiſons : mais les Artiſtes peuvent cependant contribuer à ramener plus vîte le goût des bonnes choſes, en évitant avec adreſſe les défauts dont on leur a fait depuis des crimes. La peſanteur & la couleur obſcure d'une par-

tie des anciens plafonds les doit engager (ſi l'occaſion ſe préſentoit de faire de ſemblables ouvrages) à commencer par des ſujets vagues, agréables, légers, qui empruntant leur charme de la lumiere, ne s'oppoſeroit point à ſon éclat, dont on eſt ſi jaloux. Au reſte, ce n'eſt point une foible ou lâche condeſcendance que j'oſe demander : c'eſt une prudente & ſage circonſpection ; ou plûtôt c'eſt une réflexion haſardée que je ſoumets, Meſſieurs, avec docilité, à votre jugement : elle ne regarde même que les édifices particuliers ; elle ſeroit blâmable, ſans doute, & inutile, lorſqu'il s'agit de décorer les palais des Rois & les temples. Le goût noble & mâle eſt le ſeul digne de la majeſté & de la grandeur de ces édifices.

Ces idées que m'a inſpiré l'agréable plafond que M. de Boullongne peignit pour M. Luillier, vous fait ſouhaiter, ſans doute, Meſſieurs, de m'entendre citer la chapelle de ſaint Auguſtin, le plus grand & le plus bel ouvrage qu'il ait fait.

Je vais donc, quoiqu'à regret, paſſer

ſous ſilence un nombre conſidérable de tableaux qu'il fit par les ordres du Roi, pour ſatisfaire à votre empreſſement. Le ſoin que j'ai pris de l'examiner, & la peine que j'ai reſſentie en voyant une partie des autres peintures des Invalides, devenues trop-tôt les victimes du tems, autoriſeront le détail exact que je vais faire d'un ouvrage que vous eſtimez trop pour ne pas ſouhaiter qu'on en conſerve le ſouvenir, puiſque tôt ou tard il eſt menacé d'un pareil malheur.

La chapelle de ſaint Auguſtin, l'une des ſix qui accompagnent le dôme, ou égliſe intérieure des Invalides, eſt celle qui ſe trouve occuper un coin dans le fond à gauche, en venant du maître Autel. Sa forme eſt ronde; ſon dome peint à freſque eſt ſoûtenu par huit colonnes d'ordre Corynthien. Ce dome eſt compoſé de huit compartimens, & d'un tableau rond, qui occupe le haut de la calotte. De ces huit compartimens, quatre ont la forme de croiſées, & deux des quatre ſont effectivement percés pour donner du

jour; les quatre autres contournés & embraſſés par une moûlure dorée, ont abſolument la forme de tableaux: ce qui peut-être, a autoriſé Louis de Boullongne à les traiter en vrais tableaux, & à conſulter moins la partie de la perſpective, à laquelle on a recours lorſqu'on a deſſein de faire plafonner ſes figures.

Le tableau qui, dans le dome, ſe trouve au-deſſus de l'Autel, repréſente la converſion de ſaint Auguſtin. Le fond très-agréable offre une maiſon de campagne décorée, un jardin, & les indications d'un ſéjour de plaiſir. Ce choix heureux ſert à donner l'idée des mœurs de ſaint Auguſtin, avant l'inſtant de ſa converſion, que Louis de Boullongne a ſaiſi. Auguſtin couché au pié d'un arbre, paroît frappé d'étonnement, & touché d'une conviction ſubite à la vûe de deux Anges qui volent dans les airs, & dont l'un ſemble lui adreſſer les paroles qui ſont écrites dans un rayon qui part du ciel, & ſe dirige vers lui. On voit, dans l'éloignement, aſſis ſur les marches d'une ter-

raſſe, un de ſes compagnons profondément attaché à la lecture. Ce tableau frais & agréable a conſervé tout ſon accord ; ſa couleur n'eſt point du tout altérée : la compoſition m'en paroît ſimple, ſage & convenable au début d'un ouvrage qu'on peut comparer à un poëme : car le rapport des grandes machines aux poëmes épiques me paroît trop bien établi, pour que toutes les regles des unes ne ſoient pas applicables aux autres.

Le Baptême du Saint remplit le ſecond tableau, ſéparé du premier par une croiſée percée. Dans le périſtyle d'une magnifique Egliſe, ſaint Ambroiſe vêtu de ſes ornemens pontificaux, impoſe les mains ſur les Catéchumenes vêtus de blanc. S. Auguſtin proſterné dans l'attitude que lui ſuggerent ſes déſirs & ſon humilité, eſt accompagné de ſaint Alippe & de Déodat ſon fils naturel. Un Lecteur & un Porte-croix ſervent de fond & de liaiſon au grouppe du premier plan. A gauche, un jeune Acolythe portant, dans un baſſin, le Saint-Crême, paroît un genou

en

en terre sur le devant du tableau. Cette composition remplie de figures, dans un espace assez étroit, est traitée de maniere qu'elles ne se nuisent pas : leur couleur dégradée indique parfaitement les différens plans qu'elles occupent, & le ton de l'architecture bien entendu, concourt à l'effet & à l'harmonie du tout ensemble.

Le troisieme occupe la place d'une croisée, & représente l'intérieur d'une Eglise vaste, décorée, & d'un très-bon goût d'architecture. Saint Augustin élevé dans une chaire, prêche en présence de l'évêque Valere, qui vêtu pontificalement, est assis vis-à-vis de lui. C'est à ce Prélat qu'il adresse la parole : mais les Auditeurs disposés autour de lui, marquent par une attention diversifiée, qu'ils ne sont pas moins sensibles que lui, aux figures vives & pleines de feu, dont il arme son éloquence. Un copiste au pié de sa chaire est occupé à les recueillir ; & sur le premier plan, une femme sur le devant du tableau recommande le silence à un jeune enfant. De l'autre côté à droite,

aux piés de l'Evêque, eſt un Enfant de Chœur, qui paroît rempli de l'eſpece d'attention qui caractériſe ſon âge.

Ce tableau me paroît un des mieux compoſés, & l'effet en eſt bien entendu; les caracteres des têtes ſont variés, & exprimés finement. La draperie blanche du Saint, & plus encore ſon action animée, fixent ſur lui l'attention, ſans la détourner de la foule des Auditeurs, ſur leſquels eſt l'effet principal de la lumiere; elle les éclaire, & vient ſe répandre ſur l'Evêque, & juſqu'au jeune enfant du premier plan.

Le quatrieme, en repréſentant le ſacre de ſaint Auguſtin, donne l'idée d'une cérémonie auguſte, & offre un tableau d'une compoſition riche. Le Saint eſt à genou, preſque proſterné aux piés de Mégalius, qui ſous un dais de velours cramoiſi, dont la draperie lui ſert de fond, eſt occupé à le couronner. Les deux Evêques conſécrateurs, en habits pontificaux, ſont de bout des deux côtés de ſaint Auguſtin. Sur le premier plan à

gauche, paroiſſent deux autres Evêques en rochet & camail. La couleur de ce tableau ne le cede point à celle des autres ; elle attire l'œil, au contraire, par la beauté des dorures & des draperies, qui ſont faites avec ſoin. Le caractere des figures eſt convenable : celle du ſujet principal touche par l'humilité qu'il exprime ; & celui de Mégalius, par la joie qu'il reſſent dans cette fonction de ſon miniſtere.

Celui qui ſuit occupe la place d'une croiſée. Dans un lieu aſſez renfermé, un grand nombre de perſonnages eſt occupé à écouter la diſpute de ſaint Auguſtin, contre les Donatiſtes, en préſence de Marcellin, proconſul d'Afrique. Il eſt environné des principaux de ſa Cour. A ſes piés, une table ſépare les Antagoniſtes, & un homme ſemble occupé vivement à ſaiſir les oracles que paroît prononcer le ſaint Evêque. On le reconnoît aiſément à l'air d'enthouſiaſme, dont il eſt animé. Il eſt debout, & élevant la main au ciel, il ſemble en emprunter les

foudres, dont il écraſe ſon adverſaire. L'embarras eſt le caractere de celui-ci, avec un reſte d'entêtement qui ne peut déguiſer ſa défaite.

Le ſixieme repréſente la mort prochaine de ſaint Auguſtin : & ſi le tableau que je viens de décrire tout-à-l'heure, peut avoir quelque rapport avec la partie d'un poëme, qu'on appelle le Nœud ; celui-ci peut tenir lieu de la cataſtrophe, & ſon apothéoſe, de dénouement. Ce moment-ci eſt marqué par un miracle que le Saint opere ſur un malade qu'on lui amene : il lui impoſe les mains, un homme le ſoûtient dans cette action, & les ſpectateurs ſe partagent entre l'admiration de ce prodige & la ſenſibilité que leur inſpire ſon état mourant. La Gloire s'ouvre, prête à le recevoir. Ce tableau a un peu ſouffert, & ſa couleur altérée en diminue l'effet. Enfin, le tableau rond, qui termine & couronne l'ouvrage, repréſente un ciel pur, dans lequel le Saint eſt élevé par un groupe d'Anges, dont quelques-uns le précedent avec les mar-

ques de la dignité qu'il avoit poſſédée : les figures ſont bien diſpoſées, l'effet de la lumiere, bien entendu ; & la figure de ſaint Auguſtin, drapée d'une façon qui a du mouvement & de la grace.

On voit encore dans le même endroit, au-deſſus d'une croiſée, ſituée près du Sanctuaire à droite, un concert formé par des Anges, qui n'eſt pas inférieur à la chapelle que je viens de décrire.

Il ne reſtoit à Louis de Boullongne, après avoir recueilli les loüanges que lui mérita cet ouvrage, & que Louis XIV. ſenſible aux belles productions des Arts qu'il protégeoit, daigna lui donner ; il ne manquoit, dis-je, à Louis de Boullongne, que de marquer à ce Prince ſa reconnoiſſance, par quelqu'ouvrage, qui pût lui en rappeller ſouvent le ſouvenir. C'eſt ce qu'il fit, en employant tous ſes ſoins à décorer dans la chapelle de Verſailles, celle qui eſt placée dans la tribune à gauche, où il a peint l'Annonciation de la Vierge, dans le tableau d'Autel ; &

ſon Aſſomption dans le petit dôme.

Ce dôme peint à huile, ainſi que le tableau d'Autel, eſt ſoûtenu par quatre angles, ou pendentifs, dans leſquels, ſur un fond doré, ſont repréſentées quatre figures ſymboliques des loüanges qu'on donne à la Ste. Vierge. La premiere porte dans ſes mains, l'Arche d'alliance ; une autre, une tour ; la troiſieme, une étoile ; la quatrieme, une corbeille pleine de fleurs. Dans trois arcades formées par les ceintres qui ſoûtiennent le dôme, paroiſſent les images de ſes vertus. La pureté, ſous la figure d'une femme, tenant un lis, & accompagnée d'un enfant qui porte des couronnes de fleurs. L'humilité, ſous celle d'une femme ; (à ſes piés, eſt un agneau). L'Amour divin, ſous l'emblème d'un jeune homme, qui porte un cœur enflammé, avec un enfant qui tient un encenſoir.

Ces figures ſymboliques, heureuſement penſées, & peintes avec amour, accompagnent très-bien le tableau principal, où l'on voit l'Annonciation ; (ſujet

d'autant plus souvent traité, qu'il représente un Mystere, la base de ceux qui sont l'objet de notre vénération.)

Qu'il me soit permis, en bornant cette description, (sur laquelle je m'étendrois avec plaisir, si l'ouvrage n'étoit pas si généralement connu) de refléchir un instant, sur les difficultés extrêmes qu'offre à votre art, le merveilleux des sujets tirés de nos Mysteres. Quelle science ne faut-il pas pour réunir à la plus grande simplicité, l'éclat & l'air majestueux de la Divinité! Les sujets héroïques ne présentent ordinairement que les effets des passions humaines, sous des apparences de Héros & de Dieux. Ici ce sont des vertus & des attributs divins, qu'il faut faire briller à travers les apparences les plus douces de l'humanité.

Ce genre ne seroit-il pas dans la peinture, celui du vrai sublime, qui, fort au-dessus de l'héroïque, par son élévation, doit pour nous mieux toucher, conserver le caractere de la simplicité?

Je reviens à Louis de Boullongne. Il

étoit juſte que les bienfaits & les titres honorables, ſe joigniſſent aux applaudiſſemens qu'il recevoit. La réputation eſt, ſans doute, le prix que les Artiſtes ambitionnent le plus : mais c'eſt celui dont ſouvent ils jouiſſent le moins. Le tems qui en eſt l'arbitre, ne peut en augmenter la valeur, qu'après avoir ſoûmis à ſa puiſſance, celui qui en eſt l'objet : & dans la peinture, plus qu'en tout autre genre, on eſt, pendant ſa vie, ſon propre rival.

Louis de Boullongne eut le bonheur de recevoir ſucceſſivement des gages de la réputation dont il devoit joüir. De la part de ſon Corps, il fut élû Profeſſeur le 30 Octobre 1693. Adjoint à Recteur le 26 Octobre 1715. Recteur, tout d'une voix, le 24 Avril 1717. & Directeur le 10 Janvier 1722. Ce fut alors qu'il fut choiſi par Meſſieurs de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, pour faire les deſſeins des Médailles du Roi, & qu'il obtint la diſtinction d'être reçû dans les ſéances de cet illuſtre Corps.

D'un autre côté, le Roi qui lui avoit accordé, dès ses premiers succès, une pension de cinq cens livres, l'augmenta en 1714. de douze cens livres; & en 1722. il fut honoré du cordon de saint Michel. Ce ne fut pas la derniere des graces que lui destinoit un Monarque, qui récompensoit dans sa jeunesse, des talens dont il devoit un jour se montrer le protecteur & le pere. Il lui accorda plus particulierement en 1725. des lettres de noblesse, & le nomma son premier Peintre. La distinction marquée, à laquelle il étoit parvenu dans la carriere qu'il avoit embrassée, justifie assez le penchant décidé qui la lui avoit fait entreprendre : mais son grand âge ne lui permit plus que d'encourager ceux qui suivoient ses traces. Ses avis, tous fondés sur les vrais principes d'un art qu'il avoit si long-tems pratiqué, les guiderent, sans doute, & l'ont, pour ainsi dire, reproduit dans quelques-uns des habiles Artistes qui m'écoutent, & qui se rappellent avec plaisir, la douceur & la solidité de ses

préceptes. Il mourut le 21 Novembre 1733. âgé de soixante-dix-huit ans. Le nombre de ses ouvrages prouve sa vie laborieuse, & leur caractere peint la bonté & la douceur qui formoient le sien. Son air étoit prévenant, affable ; & toute sa figure annonçoit les qualités de son ame. Il a laissé de son mariage avec mademoiselle Baquet, qu'il avoit épousée en 1688. & qui est actuellement vivante ; quatre enfans, dont l'aîné est Conseiller d'Etat, Intendant des Finances, & des Ordres du Roi, & Amateur honoraire de cette Académie ; le second fils est mort Receveur Général des Finances : une des filles est Religieuse ; & l'autre, est veuve de M. Richard, Receveur Général des Finances.

FIN.

RE'PONSE de M. Coypel Directeur, à M. Watelet, sur la vie de M. de Boullongne, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, & Premier Peintre du Roi, prononcée à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, le 3 Avril 1751.

MONSIEUR,

VOUS venez de nous causer une extrême satisfaction, en offrant encore pour quelques momens à nos yeux un homme illustre, dont la mémoire nous sera toûjours chere.

Les grands talens de M. de Boullongne devoient naturellement lui susciter des envieux : mais son caractere noble, doux, liant, lui fit trouver ici de sinceres amis dans ses redoutables rivaux. Voilà non-seulement ce que dès mon enfance

j'ai oui-dire à feu mon pere ; mais voilà ce qu'avec plaisir j'ai vû pendant plus de vingt ans.

M. de Boullongne, dans toutes les places qui l'ont conduit successivement à la premiere de cette Académie, a rempli les différens devoirs qu'elles exigent, avec une dignité, une exactitude, un zele pour le progrès des Arts que nous ne pouvons trop nous rappeller. L'on n'a point vû de Professeur, de Recteur, de Directeur plus jaloux de la gloire de cette Compagnie, & plus occupé du noble désir d'y maintenir, & le bon ordre & l'union. Un si grand exemple ne nous fera pas rougir, mais toûjours il servira à nous encourager.

J'ai eu le bonheur de dessiner sous M. de Boullongne dans les dernieres années où il a exercé les fonctions qu'exige indispensablement la place importante de Professeur, & je me souviens d'avoir mêlé mes regrets à ceux des autres écoliers ; lorsque l'Académie, le dispensant du soin pénible de nous instruire, le fit monter

au rang d'Adjoint à Recteur. Nous ne connoissions point encore le grand art de cacher, qu'en général nous ne sommes sensibles à l'intérêt d'autrui, qu'autant qu'il ne s'oppose point au nôtre; le chagrin de perdre un Professeur si respectable, ne nous permit pas de lui faire compliment sur la justice que l'on rendoit à son mérite; & lorsqu'avec tendresse il nous annonça cette nouvelle, notre triste silence dût le flatter, sans doute.

Son assiduité dans son mois d'exercice rendoit la jeunesse assidûe; nous le craignions, parce que nous l'aimions; nous faisions usage avec ardeur du tems fixé pour l'étude, parce qu'il n'en perdoit pas un instant: enfin, nous faisions notre devoir avec régularité, parce que lui-même il rempliſſoit parfaitement le sien.

Quoique M. de Boullongne fût naturellement porté à la douceur, quoique son plus cher objet ait toûjours été de maintenir la paix, il savoit dans l'occasion donner des preuves de fermeté. Il cédoit tout lorsqu'il s'agissoit uniquement

de ſa perſonne ; & rien, quand il étoit queſtion de la place qu'il occupoit. Nous l'avons vû ſoûtenir inflexiblement les droits que la dignité de Recteur lui donnoit parmi nous. Lorſque M. Van-Cleve lui diſputa, comme Chancelier, l'honneur de préſider ici, en l'abſence du Directeur, M. de Boullongne l'emporta hautement ſur ce fameux adverſaire, ſans perdre de vûe un ſeul inſtant les égards qu'exigent la plus haute eſtime & la plus tendre amitié.

Pouvons-nous trop admirer l'union de cet homme célebre avec ſon illuſtre frere? Pouvons-nous trop refléchir ſur un fait ſi noble, ſi touchant & ſi rare? Quel exemple pour nous, que l'amitié réciproque & conſtante de deux freres rivaux! Je dis deux freres; car en pareil cas, tout concourt à exciter la jalouſie. Le Public toûjours porté à croire, qu'entre nombre de Peintres dans le même genre, il ne peut s'en trouver deux d'un mérite égal, ne ſe perſuade jamais que cette égalité preſque impoſſible, ſelon lui, à rencon-

trer dans une foule d'émules, se trouve chez deux freres. Ce Public alors se partage, & dans chaque parti l'on n'exalte l'un des deux, qu'en rabaissant l'autre.

Vous avez touché cette matiere, Monsieur, si parfaitement, qu'il me conviendroit mal de vouloir y rien ajoûter. Ce qui me reste à dire, c'est qu'après avoir perdu ce que j'avois de plus cher, je trouvai de la consolation à voir M. de Boullongne remplir les places que mon pere occupoit. Je crus revoir en lui ce pere que je pleurois. Je me tiens trop honoré de l'amitié qu'il eut pour moi, pour ne pas saisir toutes les occasions de jetter des fleurs sur son tombeau.

Nous avons quelquefois le plaisir de le voir revivre ici dans la personne de M. son fils, en qui nous retrouvons le même intérêt pour la gloire de cette Académie, & la même amitié pour ceux qui la composent. Ce plaisir est rare : mais comme citoyens nous n'osons nous

en plaindre ; les momens qu'il aimeroit à donner à l'agrément des Arts, il les déroberoit au bien public, auquel il se dévoue.

VIE
DE FRANÇOIS LE MOYNE,
PREMIER PEINTRE DU ROI.

FRANÇOIS LE MOYNE naquit à Paris en 1688. Je compte, Messieurs, que vous me dispenserez de rechercher quelle fut la condition de ses peres ; je crois vous avoir suffisamment expliqué dans la vie de Watteau, mes idées sur la naissance des Artistes ; ainsi je passe à des réflexions qui doivent vous intéresser davantage. Des raisons particulieres, dont il est encore assez inutile de vouloir approfondir les motifs, le déterminerent à quitter sa mere devenue veuve de très-bonne heure, & l'empêcherent d'apprendre les élémens de la Peinture, à laquelle il se destinoit, chez M. Tourniere de votre Académie, que des évenemens ren-

dirent dans la suite son beau-pere. On le plaça donc en 1701. n'ayant encore que treize ans, chez M. Galloche, aujourd'hui un de vos Recteurs; il fut même le premier éleve que cet habile Maître prit à son retour d'Italie, & le Moyne demeura douze ans avec lui. Alors les disciples étoient plus long-tems sous les yeux de leurs Maîtres; leurs études n'en étoient que plus solides & plus à leur avantage. Heureusement ce n'est point ici le jour de vous faire l'éloge du mérite, des talens, & des ouvrages de M. Galloche; vous en jouissez tous les jours, ainsi que de sa Société : mais il me permettra de loüer, même en sa présence, l'amitié, les soins, & les attentions qu'il a toûjours eues pour ses éleves. Non-seulement il étudioit avec eux la nature dans les campagnes : mais il copioit encore avec eux les ouvrages des grands Maîtres dans le cabinet du Palais Royal, déja recommandable, avant l'acquisition que feu M. le Duc d'Orleans fit des beaux tableaux de la reine de Suede.

Des études si bien dirigées, jointes à des dispositions naturelles, me font voir sans étonnement sur vos registres, le Moyne remportant le prix du dessein en 1707. & admis en 1710. pour concourir au grand prix : il est vrai qu'il ne le remporta point, & je le dis avec plaisir pour consoler ceux, qui dans la suite éprouveront un pareil désagrément, l'exemple de le Moyne doit les mettre à l'abri du dégoût. Loin de se rebuter, il ne travailla qu'avec plus d'ardeur à mériter cette distinction ; aussi l'année suivante, il eut pour ce même prix tout le succès qu'il pouvoit désirer.

Les malheurs de la guerre qui régnoit alors, quelque cruels qu'ils fussent à la fin du regne de Louis XIV. ne détruisirent point l'Académie de Rome, ils en diminuerent seulement l'éclat : on fut quelques années sans y envoyer de nouveaux pensionnaires ; ainsi le Moyne ne fit point le voyage d'Italie : mais la bonne volonté, le zele, & le génie, sont de puissans moyens pour dédommager les

hommes des secours dont ils sont privés ; souvent même cette privation révolte l'esprit, & devient un nouvel aiguillon qui conduit au succès. Le Moyne en donna une preuve, il fut agréé parmi vous en 1716. & reçû en 1718. sur le tableau d'Hercule & de Cacus, dans lequel on démêle sans peine, peut-être une plus grande correction que dans aucun autre de ses tableaux ; l'harmonie, le ton de couleur, ainsi que la facilité du moins apparente ; je dis, apparente, car ses ouvrages lui ont toûjours infiniment coûté. Il est vrai que personne n'a su mieux cacher sa peine, recouvrir, séduire, enfin, par les graces du pinceau. C'est un moyen de plaire, & d'autant plus assûré, qu'avec bien d'autres difficultés qu'il faut prévoir, quand on veut satisfaire le Public ; il faut sur-tout l'exempter de la reconnoissance ; il veut qu'on lui donne du plaisir, sans lui faire sentir la peine qu'il en coûte pour le satisfaire. Lorsqu'il ouvre machinalement les yeux sur les beautés d'un ouvrage, il les ferme sur les efforts de l'Ar-

tiste, & l'admiration qu'on lui cause lui paroîtroit un hommage de moindre prix, si on lui en exposoit le travail. Le Moyne possédoit cet art, mais il n'en avoit pas autant pour cacher son ambition ; elle l'a conduit au grand, c'est une excuse : mais je n'en sai point pour justifier la haine qu'il avoit pour tous ses confreres, qui même ne pouvoient, ni le traverser, ni lui rien disputer. Cependant quelque satyrique, & peut-être envieux qu'il fût né, il étoit doux avec ses éleves ; il les aimoit, les corrigeoit avec amitié, & leur témoignoit une affection & un intérêt qu'il ressentoit véritablement : je ne crains pas que ceux qu'il nous a laissés, & qui composent aujourd'hui une partie de votre Académie, me démentent. Ce n'est pas tout, il déféroit aux avis qu'on lui donnoit sur ses ouvrages, & montroit beaucoup plus de docilité, que souvent on n'en rencontre dans le commerce de gens véritablement nés plus doux qu'il ne l'étoit. D'ailleurs, les soins qu'il eut de sa mere qu'il retira chez-lui, dès que

ſa fortune le lui permit, ſont des preuves de la bonté de ſon cœur.

Reçû parmi vous, Meſſieurs, en 1718. il ne rallentit ni ſes études, ni ſon application, & ſans vouloir entrer dans le détail des différens tableaux qu'il fit alors, je me contenterai de vous indiquer celui dans lequel il a repréſenté Tancrede rendant les armes à Clorinde. La belle diſtribution des Groupes, & la diverſité des mouvemens qu'il a ſu donner au grand nombre de figures qu'exige un ſujet de bataille, tel que celui-ci, firent beaucoup d'honneur à ſon génie. Il montra auſſi qu'il étoit né pour peindre les Graces dans un tableau de Perſée délivrant Andromede, qui reçut de grands éloges dans une expoſition publique à la place Dauphine. Et comme s'il eût voulu montrer qu'il étoit fait pour tous les genres, il fit un tableau dans le goût ſérieux & pathétique : c'eſt celui qui eſt placé dans l'égliſe de l'Abbaye de ſaint Germain des Prés ; il repréſente ſaint Paul qui aveugle Bar-Jeſu devant le Proconſul Sergius,

Ces différens morceaux composés dans l'ardeur qu'inspire la jeunesse, sont pleins d'ame & de feu ; il est aisé d'y appercevoir les efforts que l'Auteur, peu content de lui-même, faisoit pour parvenir à un but dont il se croyoit éloigné, tout prêt qu'il étoit d'y arriver. Ce n'étoit pas de la sévérité du dessein, ni de la justesse de l'expression dont il paroissoit alors occupé, il ne songeoit qu'à imaginer des compositions riches & gracieuses : & lorsqu'il cherchoit sur sa palette des tons de couleur suaves, & qu'il observoit une cadence dans la distribution de ses ombres & de ses couleurs, c'étoit uniquement pour parvenir à cette harmonie, dont il fut toûjours touché par préférence, il sentoit qu'elle étoit ce que la nature demandoit de lui, & ce qui devoit le distinguer. Aussi voit-on que si dans les commencemens il lui manquoit cette fermeté de pinceau que donne seule la pratique, il avoit déja établi dans ses premiers ouvrages les véritables principes de l'art qu'il sut si bien développer

par la suite. Vous ne me saurez pas, sans doute, mauvais gré de vous avoir arrêté sur les premieres productions qui commencerent la réputation de le Moyne, & de vous en avoir, pour ainsi dire, fait l'analyse; on aime à voir germer les talens, & à les suivre depuis leurs premiers progrès, jusqu'à leur perfection. Et si cet examen peut être avantageux aux Amateurs, pour apprendre à distinguer les manieres; ce n'est pas à mon avis, une chose moins nécessaire à la jeunesse pour l'aider à se former.

Quoique le Moyne fût jeune, & qu'il eût encore peu mérité dans son art, il se lassa de ne point occuper la scene à son gré; c'est-à-dire, d'une façon brillante & dominante. Ainsi pour faire connoître qu'il étoit capable des plus grandes entreprises, il profita quoiqu'indirectement, d'une occasion qui se présenta. La Banque Royale, dont les évenemens ont occupé la France de deux façons si opposées par la rapidité & le renversement des fortunes, venoit d'acheter l'hôtel de Ne-

vers. Tout ce qui avoit rapport à cet établiſſement, fut éclatant dans ces commencemens, les dépenſes n'apportoient aucun obſtacle aux projets qu'on préſentoit : ainſi dans les embelliſſemens de ce palais, la peinture ne fut point oubliée. L'on fit venir à Paris le Pellegrini, peintre Vénitien, connu par les grands ouvrages qu'il avoit faits en diverſes parties de l'Europe, ſur-tout en Angleterre. On lui donna à peindre le plafond d'une des principales galeries, large de vingt-ſept piés ſur cent trente de long, & ayant quatre piés de vouſſure, à prendre du deſſus de la corniche, juſqu'au nud du plafond. Je n'ai pû trouver dans aucun ouvrage imprimé la deſcription de ce morceau ; celle que l'Auteur avoit faite m'eſt heureuſement tombée dans les mains, elle eſt parmi les manuſcrits de la Bibliotheque du Roi ; ce tréſor immenſe, où l'on trouve, je crois, tout ce dont on peut avoir beſoin. Mais comme elle eſt un peu longue, je me contenterai de la rapporter à la fin de cette vie, dont elle inter-

romproit trop le récit. Cependant je vous exhorte d'en faire la lecture, pour sentir combien il est honteux à un Peintre qui a fait un ouvrage, de ne pouvoir pas l'expliquer, & de négliger de se mettre en état d'en donner une idée claire & distincte à ceux de l'art qui ne peuvent en juger par eux-mêmes, ou bien aux gens du monde, qui veulent tout lire & décider de tout, & qu'il vous est important de ménager. Je suis bien éloigné de demander aux Artistes des mots choisis & un style fait, choses qui leur sont parfaitement inutiles; je ne leur désire que de l'ordre pour peindre par les mots, & rendre sans diffusion ce qu'ils pensent, ou ce qu'ils ont déja peint, & exprimé avec tant de clarté. J'ai encore profité de cette occasion, pour conserver au moins dans vos fastes le souvenir d'un morceau, qui dans le fonds ne méritoit pas un oubli aussi total que celui dans lequel il est tombé; je vais donc vous en entretenir encore quelques momens.

Cet ouvrage, proportion gardée, n'a

pas subsisté plus long-tems qu'il n'avoit coûté à faire ; car le Pellegrini, grand praticien, avoit peut-être abusé de sa facilité, comme feront presque toûjours ceux que la nature a doüés de ce don dangereux.

La chûte du système arriva ; le Roi acheta l'hôtel de la Banque pour y placer sa superbe Bibliotheque ; on se crut obligé par cette nouvelle destination d'en changer absolument les dispositions intérieures, & le plafond qu'avoit peint le Pellegrini ne fut pas épargné. Cependant, quoique nous ayons eu en France des destructions encore plus affligeantes, je dois dire aux curieux avec sincérité, ce que je crois qu'ils peuvent regretter en ceci ; premierement, un morceau considérable de peinture, puisqu'il étoit composé d'une centaine de figures ; secondement, des groupes heureux pris séparément de la composition générale ; & troisiemement, des effets de couleur hardis, un pinceau assez moëlleux ; car la galerie étoit peinte à l'huile ; enfin de gran-

des masses, dont en général notre école ne me paroît point assez touchée : mais la saine critique auroit pû reprendre une composition trop nue, un défaut de correction dans le dessein, & sur-tout le caractere & la couleur des nuages, qui trop pesans, interrompoient la vaguesse du ciel tenu fort clair. Plusieurs de vous, Messieurs, peuvent encore se rappeller, si le rapport que je fais de ce grand ouvrage est juste, & je suis prêt à le réformer suivant l'idée qui leur en reste : mais je n'en dois pas moins insister sur le dangereux exemple d'un homme né Peintre, comme étoit le Pellegrini, mais trop praticien, & vous représenter encore les cruels inconvéniens que peuvent causer à un Artiste, la facilité, le désir d'expédier, & le peu de soin de sa réputation.

Je reviens à le Moyne, & je vais vous prouver les liaisons que les ouvrages du Pellegrini ont avec les évenemens de sa vie, & que cette digression, si c'en est une, est au moins pardonnable.

Le Moyne toûjours porté au grand par

l'envie de primer, peignit une esquisse pour cette même galerie, quoique l'ouvrage fût donné au Pellegrini, & qu'il n'y eût aucune espérance pour lui de l'obtenir. Vous pouvez juger de sa composition & de l'ordonnance générale; car elle a été gravée à l'eau-forte par M. Silvestre de votre Académie. Ce morceau n'est point arrêté, ainsi je passerai légerement sur l'idée que le Moyne avoit conçûe, les points étant donnés, & l'objet étant le même; elle renferme absolument les mêmes détails que la description dont je vous ai parlé, & que vous trouverez à la fin de ce récit; mais ces mêmes choses y sont différemment traitées. On voit dans l'esquisse de celui-ci plus d'ordre, plus de poësie, plus d'élegance; sur-tout dans la façon dont Jupiter & Junon, au milieu de la composition & de l'assemblée des Dieux, tiennent la couronne du Roi au-dessus de son portrait, soûtenu par le Tems & la Renommée. A côté de la France, à laquelle Neptune présente les richesses qu'il peut seul procurer aux Em-

pires, l'abondance & les fruits de la paix & du commerce, forment également des groupes heureux & agréables, soit à la suite des principaux objets, soit dans le pourtour du plafond : mais la disposition de Mercure qui porte les ordres de l'Olympe à Eole, me paroît d'autant mieux pensée que ce morceau lié d'ailleurs avec la totalité de la composition, en interrompt heureusement la longueur.

Le Moyne n'avoit voulu que donner des preuves de sa capacité, les répandre par la gravûre, & faire sentir indirectement qu'il étoit injuste de donner à des étrangers des ouvrages que les gens de la nation pouvoient exécuter.

Satisfait d'avoir établi ces idées, regardant son action comme une prise de possession, & comme un droit qu'il avoit acquis sur tous les grands morceaux qui se présenteroient à l'avenir, il ne fut que plus attentif à chercher les grandes entreprises ; elles sont malheureusement rares dans tous les tems & dans tous les pays ; mais il ne négligea rien de ce qui

pouvoit les faire naître, en cela fort raisonnable; car elles peuvent seules tirer un homme du pair. En attendant qu'elles se présentassent, dans le nombre des tableaux qu'il mit au jour, je me souviens d'un Adam & d'une Eve, qu'il peignit grands comme nature; il caressa beaucoup cet ouvrage, & le termina avec soin : il exécuta le même sujet sans aucun changement; mais en petit, & sur cuivre. Enfin en 1723. il entreprit pour une somme médiocre le plafond du chœur de l'église des Jacobins au fauxbourg saint Germain, & convint de le peindre à l'huile; il y représenta la Transfiguration de Notre-Seigneur, & pour rendre plus riche ce sujet, assez ingrat par lui-même, il l'accompagna de plusieurs groupes d'Anges, heureusement disposés pour celui qui regarde l'ouvrage en-dedans du chœur; car la composition paroît un peu nue, & se distingue fort mal, quand on la voit placée dans l'Eglise : mais aussi il faut convenir que l'Architecte, quel qu'il soit, en bâtissant ce chœur, ne l'a pas fa-

vorablement disposé, soit pour les jours; soit pour la forme, qui est de beaucoup trop courte pour son exhaussement; car suivant son plan, ce lieu qui est presque quarré, ayant trente-neuf piés, trois pouces de profondeur, sur trente-un piés, trois pouces de largeur, a trente-trois piés d'exhaussement, jusques sur la corniche; & depuis cet endroit, jusqu'au nud du plafond, neuf piés, quatre pouces de vousſure. Enfin, quoique de la part du Peintre, les figures du sujet ne soient pas trop bien en perspective, ni traitées comme le doivent être les figures de plafond, qui doivent toûjours être supposées en l'air; on ne laisse pas d'y voir des parties de grand Maître, une belle intelligence & un pinceau flatteur, principalement dans les cinq groupes d'Anges, & dans les chaînes des nuées qui sont très-bien disposées, & qui concourent à merveille à l'effet total, soit par leur couleur, soit par leur harmonie. A la réserve du haut du Tabor, sur lequel l'action se passe, le reste qui n'est qu'un ciel, est

renfermé

renfermé dans une baluſtrade feinte en marbre blanc, elle eſt cenſée poſer ſur la corniche, ainſi que les attributs des quatre Evangéliſtes ſéparés en deux groupes, dont cette baluſtrade eſt ſymmétriquement interrompue ſur les parties latérales; & la partie qui ſe trouve en face du Tabor, eſt cachée par les nuages, dont le mouvement anime la compoſition. Au reſte, on peut juger des talens de le Moyne par ce plafond; c'eſt le même faire, la même intelligence; ce ſont les mêmes principes pour arriver à l'effet, que ceux qu'il a employés dans ſes derniers ouvrages. Il interrompit celui-ci, & le laiſſa ébauché pour faire un voyage aſſez court en Italie: mais à ſon retour il le termina ſans interruption. Permettez-moi quelques réflexions ſur ce voyage qu'il fit très-agréablement avec M. Berger ſon ami, alors Receveur général des finances, & M. Crozille qui les accompagna; c'étoit un de ces amateurs, dont la France peut ſe vanter d'avoir produit un auſſi grand nombre qu'aucun autre

pays, & auxquels il eſt permis de porter un jugement, quand ils ont joint, comme celui-ci, la pratique au goût & à la théorie. Le Moyne éprouva tous les agrémens d'un voyage, qui n'avoit d'autre objet que la peinture. Quel charme de conſidérer les beautés dont l'Italie eſt remplie, avec des amis éclairés, qui s'échauffent avec vous quand l'objet eſt préſent, qui vous en rappellent les idées quand on en eſt éloigné ! la vivacité des impreſſions récentes ſert à remplir les momens perdus, & ne laiſſe aucun vuide à l'eſprit, pendant le cours des voyages qu'on eſt obligé de faire pour arriver dans d'autres lieux picquans pour la curioſité. Ce ſont-là des plaiſirs purs, véritablement appartenans à l'ame, & que la nature préſente rarement aux hommes. Mais quittons les agrémens d'un tel voyage, pour ne penſer qu'à l'utilité dont il eſt, quand le jugement & les yeux ſont formés : alors aucun coup-d'œil ne porte à faux, il n'en eſt point qui ne ſoit une inſtruction ou une confirmation. L'imagination avide ſe

meuble des beautés dont elle eſt frappée, & des reſſorts qui ont fait agir le talent.

Le Moyne éprouva, ſans doute, tous ces genres de ſatisfaction : il partit vers la fin de l'année 1723. & ne fut tout au plus que ſix ou ſept mois abſent. Les tableaux d'Hercule & Omphale, & ſur-tout celui d'une femme qui entre dans le bain, qu'il commença à Bologne, auquel il travailla à Veniſe, & qu'il termina à Rome, ſont des preuves du ſecours prompt & conſidérable, qu'il retira de la vûe des grands Maîtres & des grandes machines : mais diſons la vérité, ce fut plus pour ſe confirmer que pour ſe réformer ; car il ne fit aucune acquiſition du côté de la correction. Ainſi donc à la réſerve d'une plus grande ouverture d'eſprit, que les grandes compoſitions ont pû lui donner, telles que le plafond de la chapelle Sixte, peint par Michel-Ange, & celui de la ſalle du palais Barberin, par Pietre de Cortone ; je ne vois pas qu'il ait rien gagné. Ces deux plafonds ſont d'une maniere tout-à-fait oppoſée l'une à l'autre : mais ce qui

les rapproche, c'eſt l'union de tout ce qui forme leur compoſition ; c'eſt l'accord parfait de toutes leurs parties ; c'eſt, enfin, la grande maniere qui brille dans ces deux morceaux : & voilà ce qu'admiroit le Moyne, il ne conſidéra que l'harmonie de la compoſition ; ce fut cela ſeul qui le toucha.

Le chœur des Jacobins qu'il termina, les lumieres qu'il avoit acquiſes en Italie, & le bruit que fit ſon voyage, augmenterent beaucoup ſa réputation : il fit pour des particuliers pluſieurs tableaux dont le détail ſeroit inutile. Je paſſe à l'année 1727. dans laquelle ſe fit le concours que le Roi ordonna à pluſieurs Peintres de votre Académie, & qui fut un grand objet de curioſité pour la ville, & pour les étrangers, que la paix attiroit alors dans le Royaume : les ſujets des tableaux étoient à la volonté des auteurs. Le Moyne choiſit la continence de Scipion, & l'exécuta avec un pinceau ſéduiſant, & une fort belle ordonnance : mais on pourroit peut-être dire, que la figure domi-

nante de ce tableau n'avoit pas un caractere convenable, en ce qu'elle n'indiquoit point assez de noblesse ; quoi qu'il en soit, le prix fut partagé entre lui & M. de Troy, aujourd'hui Directeur de l'Académie de Rome. Aussi-tôt après, le Moyne, par votre élection, devint Adjoint à Professeur : & sans m'arrêter à la description de quelques tableaux qu'il fit dans l'intervalle, & qui furent en petit nombre, par la raison que je vous ai déja dite, qu'il manquoit de facilité ; je parlerai seulement de la fuite en Egypte, que M. le duc d'Antin lui fit faire pour donner aux Religieuses de l'Assomption de la rue S. Honoré. Je crois ce morceau de sa plus grande maniere ; la composition en est neuve, les masses en sont larges, & la touche en est assez fiere. Je ne dirai rien de la correction particuliere de ce tableau ; car je le répete, le dessein, surtout, la finesse des attachemens ne furent jamais les principales parties de cet Auteur.

Il fut chargé en 1729. d'un tableau

ovale pour le salon de la paix, qui termine la galerie de Versailles du côté de l'appartement de la Reine. Ce tableau posé sur la cheminée de cette piece, a douze piés de haut sur neuf de large. Il représente le Roi, tenant de la main gauche un gouvernail, en foulant aux piés la figure du luxe, & présentant de la main droite une branche d'olivier à l'Europe, qui paroît environnée des attributs qui la distinguent des autres parties du monde. Au-dessus de l'Europe & sur un plan plus éloigné, on voit le temple de Janus, la Discorde fait des efforts pour en ouvrir les portes, Minerve assise sur un nuage étend le bras vers le temple, & donne ordre à Mercure, symbole de la négociation, de voler pour s'opposer aux efforts de la Discorde. Au-dessous de Minerve, la Piété présente à l'Europe deux enfans, que la Fécondité tient dans ses bras, & que l'Europe regarde avec d'autant plus de satisfaction, que ce sont les deux Princesses, filles aînées du Roi. Le devant du tableau est orné des génies des Arts & du

Commerce, enfans de la Paix.

Ce tableau a plusieurs beautés, indépendamment de celle de l'idée : mais la figure du Roi n'est pas heureuse, & n'a point la proportion que demande la grosseur de la tête ; la représentation de l'Europe est privée de la noblesse & de la magnificence que cette partie du monde exige ; je trouve enfin quelque chose à désirer, sur l'effet général que les différens plans indiqués, devoient nécessairement produire : mais la Fécondité, & les deux enfans qu'elle tient dans ses bras, sont d'une couleur agréable, & d'un pinceau séduisant ; ainsi que les Génies qui représentent les Arts & le Commerce.

Au commencement de 1731. M. Languet, Curé de saint Sulpice, si recommandable par son zele pour le bâtiment de sa paroisse, & qui a fait des choses si considérables par son intelligence & sa dextérité, aimant quelquefois à avoir des ouvrages distingués, convint de prix avec le Moyne pour la coupole de sa chapelle de la Vierge.

Sur la longueur de trente-cinq piés neuf pouces, la largeur de quarante-cinq piés, & le renfoncement depuis la corniche juſqu'au plus haut du ceintre de vingt piés ſept pouces; le Moyne entreprit de repréſenter une Aſſomption. La Vierge s'éleve dans le ciel ſur un nuage porté par des Anges, dont les groupes ſont heureuſement diſpoſés. Sur différens plans de nuages placés entre la terre & la mere de Dieu, on voit ſaint Pierre & ſaint Paul, auxquels cette Egliſe a été autrefois dédiée; ils font remarquer le miracle à pluſieurs paroiſſiens des deux ſexes, noblement traités, au milieu deſquels on diſtingue le Curé qui partage la dévotion qu'un tel évenement doit exciter dans les fideles. Tout le reſte de la compoſition eſt richement & ſagement orné par des groupes d'Anges; les uns célebrent par leurs concerts les vertus de la Vierge; les autres s'empreſſent de voler après elle: ceux-ci réverent le miracle que Dieu opere en ſa faveur; ceux-là adorent la grandeur & la bonté de ce même Dieu. Ces groupes ne ſont

pas la plus foible partie de ce morceau, qui à parler ſincerement, laiſſe auſſi à déſirer pour l'intelligence & le repos, mais plus encore pour l'exécution ; car ſoit que le Moyne ne ſût pas bien manier la freſque, il y a pluſieurs coûtures dans les liaiſons de l'enduit, & malheureuſement elles ſe rencontrent dans le percé du ciel ; d'ailleurs, l'eſquiſſe arrêtée de ce morceau, à la vérité peinte à l'huile, & qu'on voit dans une chapelle de la même Egliſe, préſente peut-être à quelques égards une moins belle ordonnance, en ce qu'elle eſt moins chargée, & qu'elle eſt plus ouverte : mais auſſi elle flatte & ſatisfait beaucoup plus la vûe quant à l'harmonie totale. Cependant, il faut convenir en général, que cette coupole indique un homme ; que la freſque en eſt vigoureuſe, & qu'elle conſerve même le ſuave, & l'agrément que ce grand Artiſte ſavoit mettre dans ſon coloris. Et pour finir cet article, on peut dire, que ſi l'on voit des fautes de manœuvre dans ce morceau ; il faut ſe ſouvenir que c'eſt le premier qu'il

ait fait en ce genre. Quant aux incorrections, je n'en dis mot, elles sont en très-grand nombre.

La même année le Moyne fut élû Professeur; c'est-à-dire, en 1733. tems auquel il perdit la sœur de Skemar de votre Académie, qu'il avoit épousée. Cette perte à laquelle il fut sensible, n'apporta, cependant, aucun dérangement au grand ouvrage qu'il avoit entrepris; car il étoit dans le fort de ses occupations pour le salon d'Hercule, qu'il ne finit qu'en 1736. après avoir été quatre ans à le mettre dans l'état où nous le voyons avec tant de plaisir.

Je ne puis mieux faire pour vous en rappeller une juste idée, que de copier la description que votre digne Sécretaire en a faite dans le tems, sans y mettre son nom : vous la trouverez à la suite de ce mémoire, non-seulement pour rappeller le sujet, mais encore pour conserver un morceau qui mérite de l'être, & que la petitesse du volume rend plus difficile à trouver.

Ce plafond fut découvert le 26 Septembre 1736. & le Roi en fut si content, qu'il nomma le Moyne son premier Peintre.

Après vous avoir renvoyé à la description la plus juste, la plus exacte, & la mieux faite de cet ouvrage que je pouvois rencontrer; je vais, Messieurs, vous communiquer quelques réflexions sur ce même ouvrage, & entrer dans quelques détails particuliers sur une exécution qui fera toûjours grand honneur à la France; ainsi qu'à M. le duc d'Antin, qui n'a rendu recommandable sa longue administration des bâtimens, que par la seule décoration de cette piece, dont les proportions & les richesses, si on ose le dire, effacent en quelque sorte les autres magnificences du superbe appartement de Versailles.

Ce morceau mérite d'autant plus d'attention, qu'il se trouve un des plus grands sujets de composition qui soit en Europe, puisque l'ordonnance n'en est interrompue par aucun membre d'architecture vrai

ou suppoſé, & qu'elle porte 64 piés de long ſur 54 de large, le plafond ayant outre cela huit piés & demi de renfoncement de deſſus la corniche.

Je dois premierement vous faire obſerver, que les figures de l'attique ont neuf piés de proportion ; & j'ajoûterai, que ſi elles avoient été tenues plus mâles & plus fortes, elles auroient été, je crois, plus utiles à celles du plafond, qui ſont cependant plus fortes que nature, & que l'on compte dans toute la compoſition au nombre de 142.

Je crois que la deſcription du lieu devient ici néceſſaire.

Ce ſalon, dont je viens de marquer les dimenſions, en vous donnant celles de ſon plafond, eſt diſpoſé de maniere, que lorſqu'on le veut traverſer, on ne peut le paſſer que d'angle en angle ; dans une des faces, il eſt percé de quatre grandes croiſées ouvertes ſur une petite cour, qui reçoivent par conſéquent des jours faux, & rompus par les ombres des bâtimens, & ces jours varient à l'infini, tan-

dis que le côté opposé, qui est celui du jardin, & qui n'a que trois croisées, (car la porte de l'appartement occupe l'espace d'une croisée) donne un jour tout différent, non-seulement par la grande étendue de l'air, mais par le reflet du Soleil, qui porte pendant plusieurs heures sur le sable de la terrasse. Indépendamment de toutes les variétés, que tant de différens jours répandent sur un ouvrage exposé à chaque instant à la critique d'une Cour, dont le salon est le continuel partage; on sent bien que la porte de l'appartement jette une ombre très-considérable sur un grand quart de l'espace décoré par la peinture. Si cette ombre a des utilités pour la composition générale, comme il en faut convenir, il a fallu aussi savoir en tirer parti; c'est-à-dire, tenir cette partie d'accord avec le reste, en même tems qu'elle devenoit la base de l'harmonie générale, & c'est ce que le Moyne a parfaitement exécuté dans le groupe des Muses & d'Apollon, auxquels il a réservé cette place; aussi lorsque cet ouvrage lui

fut donné, connoissant parfaitement le local du salon qu'il avoit à peindre ; je causai plusieurs fois avec lui, & j'avoue que lui représentant le combat prodigieux & le danger de ces différens jours, je ne ne lui parlai jamais que d'une harmonie & d'un accord qui ne me paroissoient pas possibles à exécuter, & dont il faut convenir qu'il a singulierement surmonté la difficulté, d'autant que ce magnifique ouvrage est peint à l'huile sur des toiles marouflées ; & vous savez, Messieurs, combien ce genre de peinture produit de luisans ; cependant on ne s'en apperçoit point ici, & l'accord est si convenable & si juste pour le lieu, que l'ouvrage est beau à toutes les heures du jour, & qu'il trompe la vûe sur l'élevation du plafond, qui paroît plus considérablement exhaussé, qu'il ne l'est en effet, tant il est vrai que l'Auteur a su tirer parti de l'effet du ciel, & des nuages qui concourent & servent avec une véritable magie à une intelligence & à une harmonie singuliere. Cependant pour produire un tel effet, il ne pa-

roît pas avoir rien sacrifié ; les couleurs les plus hautes & les plus vives, les fleurs même, enfin ce que la peinture a de plus brillant s'y voit employé.

Il est encore vrai que le Moyne n'a négligé aucun des soins qui pouvoient dépendre de lui pour la perfection de son ouvrage. Il avoit premierement fait une esquisse très-arrêtée, figurée en réduction comme le plafond, dans laquelle les figures ont environ huit pouces de proportion ; & quoiqu'il ait jugé à propos de faire quelques changemens dans son exécution, en général il ne s'est pas beaucoup écarté de ce premier essai, & c'est ce qu'on peut aisément comparer ; car ce petit morceau qui a quatre piés, huit pouces de long, sur trois piés, huit pouces de large, avec un pié de vousure, est aujourd'hui dans le cabinet de M. de Julienne, qui se fera un aussi grand plaisir de le laisser voir que les autres curiosités de peinture, dont son cabinet est orné.

Indépendamment de toutes les études qu'exige une telle entreprise, & qu'il fit

avec soin : pour être plus sûr de la durée de son ouvrage, & que sa couleur ne seroit point altérée par aucune manœuvre étrangere à la sienne, il voulut en quelque sorte l'exécuter seul, & sans aucun secours. Les éleves qu'il avoit avec lui, étoient si jeunes & si peu exercés, qu'ils ne pouvoient faire tenir aucun discours dont le Maître pût être blessé.

Enfin, Messieurs, jugez des peines & des fatigues qu'il a essuyées pendant le cours de quatre années qu'il a sacrifiées à ce beau morceau, par le trait que je vais vous rapporter, & dont j'ai été témoin. Son ouvrage étoit presque fait, tout étoit non-seulement en place, mais étoit plusque préparé. Le groupe principal, dont vous connoissez l'étendue, lui parut avec raison trop peu élevé ; il ne balança point à l'effacer & à le remonter de trois piés, ce qui ne se put faire sans travailler aux groupes voisins, & ce qui prolongea son travail d'une année.

J'avoue que je fus étonné de sa résolution quand il me la communiqua ; il ne me

me paroiſſoit pas encore abſolument déterminé : quelque juſte & quelque raiſonnable que ce parti fût en effet pour la plus grande perfection ; je lui propoſai inutilement des moyens raiſonnables pour éviter une auſſi grande fatigue, la perte du tems, & celle d'un ouvrage ſi fort avancé ; rien ne l'arrêta ; & il ſut s'exécuter.

Quel exemple tous ces procédés ne donnent-ils pas aux Peintres à venir ! Et ſur-tout, combien ce dernier trait doit-il ſervir à ceux qui ſont véritablement attachés à leur art ; & à leur réputation ?

Des entrepriſes de cette étendue & des travaux d'un détail ſi conſidérable, auxquels je le dirai toûjours, il ne s'étoit livré que par ambition, & pour leſquels il avoit forcé la nature, préſentent, il en faut convenir, un caractere bien ſingulier. La nature nous a donné l'exemple de pluſieurs perſonnes qui ont été dévorées par l'ambition : mais on en a peu vû qui ayent rendu les parties de leur eſprit obéiſſantes, au point d'exécuter ſi parfaitement d'auſſi grandes entrepriſes. Il eſt

ſans doute que des fatigues pareilles ne peuvent ſe ſoûtenir ſans que la nature éprouve un extrême épuiſement : joignons à cette altération inévitable, l'agitation que lui cauſoit ſon impatience pour recevoir des récompenſes & des honneurs qui ne pouvoient, ſelon lui, égaler ce qu'il croyoit mériter, & qu'il méritoit, ſans doute. Ne trouvant plus perſonne qui ne fût inférieur à ſes yeux, tout ce qu'on lui donna lui parut médiocre ; & par la même raiſon, tout ce qu'on lui faiſoit eſpérer lui ſembloit fort au-deſſous de lui. Il comparoit ſans ceſſe la façon diſtinguée, dont Lous XIV. avoit traité le Brun ſon premier Peintre, ſans vouloir rappeller le nombre des années que celui-ci avoit ſervi, & dans toutes les parties des Arts, un Prince qui travailloit lui-même pour laiſſer en tous les genres des monumens de ſa gloire. Tant de préventions perſonnelles conduiſent facilement à l'injuſtice ; elles augmentent & nourriſſent les mécontentemens ; elles entretiennent l'humeur noire, en même tems

qu'elles allument la bile. La mort de M. le duc d'Antin, ſon protecteur déclaré, qui arriva dans ces entrefaites, mit le comble à ſes chagrins; il n'avoit d'ailleurs ni la philoſophie chrétienne, ni la philoſophie morale pour venir à ſon ſecours, & le conſoler de quelques dégoûts qu'il eſſuya, & que ſon caractere haut & mordant lui attira peut-être.

Enfin, quelques mois avant ſa mort, ſa raiſon s'altéra, & malheureuſement cette altération ſe tourna du côté d'une fureur intérieure; elle paroiſſoit très-peu au-dehors : cependant ſes amis s'en apperçûrent, mais une cruelle condeſcendance, un ménagement déraiſonnable, ſont en ces cas, la ſource de beaucoup de malheurs, & de ſcenes funeſtes.

Le 4 de Juin 1737. dix mois après avoir été nommé premier Peintre, M. Berger, cet ami avec lequel il avoit fait le voyage d'Italie, arriva chez-lui le matin, ſelon qu'ils en étoient convenus la veille; & ſous prétexte de le mener paſſer quelques jours à la campagne, il venoit

dans la vérité, le chercher pour l'enfermer, & lui faire les remedes usités en cas pareil : mais soit que le Moyne en eût quelque soupçon, soit qu'il se figurât qu'on vouloit le mener en prison ; idée dont il étoit frappé depuis long-tems, d'abord qu'il entendit monter son ami, il s'enferma dans sa chambre, & sans rien dire, il se perça de neuf coups de son épée. On ignoroit son malheur, on le pria d'ouvrir, on insista ; & sur la menace d'enfoncer la porte, il eut la force d'obéir, & de paroître dans l'état où sa fureur l'avoit réduit ; mais à l'instant il tomba sans vie. Quel spectacle pour un ami ? Il en est peu de plus terribles !

Au reste, l'altération qu'on remarquoit en lui depuis quelque tems, & dont on ne prévoyoit pas des effets si prompts & si funestes, ne l'avoit point empêché de faire en grisaille un dessein pour la these de M. l'Abbé de Ventadour, & la veille même de sa mort, il acheva un tableau commencé depuis long-tems, qui représente le Tems qui découvre la Vérité ; je n'ai

point oublié la complaisance avec laquelle il me le montra après avoir donné devant moi les derniers coups à la terrasse. Assûrément il ne paroît aucune aliénation d'esprit dans cet ouvrage ; il est même un de ses plus beaux morceaux de cabinet.

Le Moyne mourut âgé de 49 ans, il étoit petit, & avoit peu de physionomie, sa façon de dessiner étoit molle, & sans aucune fierté ; il étoit souvent incorrect, mais il rendoit presque toûjours le principal objet pour lequel il dessinoit, sur-tout quand il avoit à rendre la partie des graces. Son pinceau étoit suave, & sans contredit il étoit son plus grand moyen de séduction, sur-tout étant joint comme il l'étoit à une couleur fraîche, agréable & juste. Ses études étoient presque toûjours légerement faites à la pierre noire sur du papier bleu, & rehaussées de blanc. Celles qu'il a faites pour le salon d'Hercule, ne sont ni plus soignées, ni plus chargées d'ouvrages, à la reserve de quelques têtes principales qu'il a faites aux trois crayons, & même au pastel. Son

malheur nous doit toucher : mais par rapport à l'art, je crois, & je dis avec ſincérité & avec preuve, que ſon génie étoit uſé, & qu'il n'auroit jamais rien produit après le ſalon d'Hercule.

Voici, à peu de choſe près, la liſte de tous les Tableaux qu'il a mis au jour.

Hercule & Cacus, à l'Académie.

Saint Paul devant Sergius, à l'Abbaye ſaint Germain des Prés.

Tancrede & Clorinde, pour M. Berger.

Un bain de Diane avec Caliſto; tableau qui a paſſé en Angleterre.

L'entrevûe de Jacob & de Rachel, pour madame la comteſſe de Verue; gravée par Cochin.

Saint Baſile comparoiſſant devant le Préfet Modeſtus; gravé par C. N. Cochin.

Andromede au Rocher; gravé par Cars.

L'eſquiſſe de la Banque; gravée par Silveſtre.

Les effets de l'Optique, pour M. Daſſenet; gravés par Cochin.

L'enlevement d'Europe, pour M. le duc de Mortemar.

Une Annonciation, je crois pour l'Angleterre; gravée par Cars.

Renaud & les Chevaliers Danois, pour M. le Premier; gravé par M. Silveſtre.

Mars & Rhéa, mere de Romulus, à l'hôtel de Briſſac.

Le plafond du chœur des Jacobins.

La femme qui ſe baigne; gravée par Cars.

Hercule & Omphale; gravé par Cars.

Un payſage dans les Alpes.

La fuite en Egypte pour l'égliſe de l'Aſſomption.

La continence de Scipion.

Un ſaint Jean dans le déſert, à ſaint Euſtache, dans la chapelle de M. de Morville.

Un portrait en pié de madame de Faux, grand comme nature.

Un autre de même proportion d'une parente de M. Berger.

Adam & Eve, grand comme nature.

Le même sujet, en petit sur cuivre.

Quatre sujets de métamorphoses, à l'hôtel du Maine.

L'ovale du salon de la paix; gravé par Cars.

Céphale & Procris, pour le grand Maître à Versailles.

Le Génie de la peinture, pour M. Coypel, aujourd'hui premier Peintre du Roi.

Saint Louis, à la nouvelle paroisse de Versailles.

La coupole de la chapelle de la Vierge, à saint Sulpice.

Le Génie du dessein qui découvre la Vérité; & pour pendant, celui de la Musique; l'un & l'autre peints pour M. Massé son ami.

Le salon d'Hercule.

La these de M. l'Abbé de Ventadour; gravée par Cars.

Le Tems qui découvre la Vérité; gravé par Cars.

L'aveugle-né, pour saint Martin des

Champs, demeuré imparfait, & terminé par M. Nattoire.

Alexandre & Porus, pour le roi d'Espagne; mais seulement au trait sur la toile.

DESCRIPTION DE LA PEINTURE de la galerie de la Banque Royale, peinte par le Pellegrini.

LEs peintures du plafond de la galerie de la Banque Royale, ont été faites par le sieur Pellegrini, peintre Vénitien, qui s'est acquis beaucoup de réputation par les différens ouvrages qu'il a faits en Italie, en Allemagne, & en Angleterre.

L'idée principale de cette peinture est d'exprimer les différens avantages de la Banque, & de les rapporter à la gloire du Roi & de M. le Régent.

En entrant dans la galerie à main gauche, vis-à-vis des fenêtres; on voit d'abord au milieu le portrait du Roi, il est soûtenu d'un côté par la Religion, & de l'autre, par un Héros qui représente M. le Régent aux piés de la Religion; on voit un enfant qui tient un livre de l'instruction & de la doctrine, le groupe est environné de nuées.

Au-dessous de la Religion, on a représenté le Génie avec des ailes & un casque; il conduit par la main le Génie du Commerce suivi de la Richesse, de la Sûreté & du Crédit : aux piés du Génie, un enfant tient un arc à la main, symbole de l'Invention; à la droite, un peu au-dessous du Génie, on voit l'Arithmétique tenant dans ses mains un papier de compte; elle est accompagnée de l'Industrie qu'on a caractérisée avec un casque, & tenant une épée à la main.

A la droite du Héros, & un peu au-dessous, on a peint la France à côté d'Hercule, qui tient d'une main un gouvernail, & de l'autre une massue, pour marquer la force de la France, tant par terre que par mer.

Ensuite on a mis une figure assise, qui tient par la main un Palladium ou petite Pallas; cette figure représente la Magnificence, elle est accompagnée de la Magnanimité, dont le sceptre & l'épée sont portés par deux enfans, aux piés desquels est une corne d'abondance, de laquelle

il sort des trésors qui se répandent sur la France, & pour mieux encore caractériser la Magnificence, on a peint à sa droite une colonne.

Au-dessus de toutes ces figures, & au plus haut du plafond, Jupiter est assis dans les nuées, Junon est un peu plus loin; ils envoyent l'abondance pour verser ses richesses. A la gauche de la Richesse est la riviere de Seine, qui embrasse le fleuve du Missisipi; l'Amitié est entre deux qui les unit, deux enfans badinent auprès d'eux; l'un tient deux petits chiens, symbole de l'amitié & de la fidélité; l'autre, une fleur de lis qui caractérise la Seine, & marque la sincérité & la candeur.

La Félicité avec des ailes est au-dessous de ces rivieres à travers des nuées, tenant dans ses mains des flammes de feu; la Tranquillité est à côté d'elle dans un plein repos avec des épis de bled à sa main. Sur le bord de la Seine, on découvre un chariot attelé de deux chevaux, sur lequel des hommes chargent des marchandises qu'on débarque des vaisseaux de la Loui-

ſiane ; il y a d'autres eſpeces de bâtimens, ſur un deſquels on voit des Princes Miſſiſſipiens.

Sur la muraille du plafond de la galerie eſt repréſentée la porte d'une ville de France, qui conduit au quai de la même ville, où l'on voit pluſieurs perſonnes & des porte-faix qui emballent diverſes marchandiſes ; ſuit un grand bâtiment qui renferme des écluſes ou formes, on voit à côté la Science de la Navigation, repréſentée par une femme qui tient une bouſſole dans ſes mains ; il y a un gouvernail auprès d'elle, & trois enfans qui jouent enſemble.

Sur le haut de ces différens bâtimens, Eole paroît ſe repoſer après les avoir heureuſement conduits dans le port. Au-deſſus des fenêtres qui ſont vis-à-vis le portrait du Roi dont on a parlé, on voit l'Hiſtoire qui écrit ſur les ailes du Tems, après avoir trempé ſa plume dans un cornet, que la Vérité tient dans ſes mains. La ſculpture ſuit & fait dreſſer une pyramide à l'honneur du Régent ; divers

ouvriers travaillent aux ornemens qui doivent embellir cette pyramide.

A la droite de l'Hiſtoire, après la Vérité, ſuivent diverſes ſciences, parmi leſquelles eſt la Poëſie; on voit Pallas ſur des nuées, qui envoye Mercure & l'Eloquence pour loüer le Héros, qui eſt vis-à-vis à la droite de la Poëſie; l'Attention eſt repréſentée par deux femmes qui écoutent avec ſurpriſe, il y a un enfant près de Pallas qui porte ſon Egide; & à la gauche de Pallas, deux Renommées publient la gloire du Héros.

A la gauche de la pyramide, la Juſtice eſt aſſiſe ſur des nuées; & c'eſt par ſes ordres que le châtiment chaſſe la Médiſance, l'Ignorance & l'Envie : on voit à part la Jalouſie avec des ailes, qui regarde avec dépit ce qui ſe paſſe.

La Pareſſe eſt repréſentée ſous la figure d'une femme qui dort, la Vigilance & l'Utilité couronnées d'épis de bled la réveillent.

Au-deſſus de la porte par où l'on entre, la Bourſe eſt repréſentée par un

portique, autour duquel on voit diverſes nations avec leurs habillemens qui négocient enſemble. Au milieu du plafond eſt le Soleil, à l'entour duquel on voit des enfans qui s'échapent avec des rayons du Soleil, & vont chaſſer la Miſere & les Malheurs repréſentés par trois figures qui ſe précipitent.

Au-deſſous du Soleil, ſont les Provinces ſous la figure de femmes qui joüiſſent tranquillement d'un ſi beau jour; c'eſt-à-dire, d'un gouvernement qui leur procure tous les avantages du Commerce & de la Paix, par le conſeil d'un miniſtere rempli de lumieres & de ſageſſe.

L'Apothéoſe d'Hercule, peinte au plafond du ſalon de marbre, qui précede celui de la chapelle du Roi à Verſailles; par M. François le Moyne, Peintre ordinaire du Roi, &c.

L'amour de la vertu éleve l'homme au-deſſus de lui-même, & le rend ſupérieur aux travaux les plus difficiles & les plus

périlleux, les obſtacles s'évanoüiſſent à la vûe des intérêts de ſon Roi & de ſa patrie, ſoûtenu par l'honneur, & conduit par la fidélité, il arrive par ſes actions à l'immortalité.

L'Apothéoſe d'Hercule nous a paru propre à développer cette penſée : ce Héros, pendant le cours de ſa vie, ne fut occupé qu'à s'immortaliſer par des actions vertueuſes & héroïques ; & Jupiter, dont il avoit été l'image ſur la terre, couronne ſes travaux dans le ciel, par le don de la Divinité dont il lui fait part.

IDE'E GE'NE'RALE DU SUJET.

HERCULE préſenté à Jupiter par l'amour de la vertu, eſt tiré dans un char par les génies du même amour.

Les monſtres & les vices domptés par la valeur de ce Héros, ne peuvent ſoûtenir ſa gloire, ils ſont renverſés, & ſe précipitent en faiſant encore d'inutiles efforts pour lui porter des coups funeſtes.

Jupiter lui préſente Hebé, déeſſe de la jeuneſſe,

jeuneſſe conduite par l'Hymen ; du côté oppoſé eſt Apollon, qui invite les neuf Sœurs à célébrer les hauts faits & l'apothéoſe du nouveau Dieu ; derriere Apollon eſt le Temple de Mémoire.

Au-deſſus de la corniche regne au pourtour une attique qui enferme le ſujet ; elle eſt décorée dans les milieux de Cartels rehauſſés d'or, accompagnés des principaux travaux d'Hercule, feints de ſculpture de marbre blanc : dans les angles de l'attique ſont quatre Vertus aſſiſes ſur des piédeſtaux, & feints de même. Ces Vertus ſont la Force, la Conſtance, la Valeur, & la Juſtice, qui déſignent particulierement le caractere d'Hercule.

L'ouvrage dont on vient de donner l'idée, eſt compoſé de neuf Groupes.

Premier Groupe.

Sous un rideau ſoûtenu par les Satellites de Jupiter, ce Dieu ſur le throne céleſte, tient la main de la jeune Hébé qui lui préſente l'Hymen ; Jupiter montre à

Hébé le Héros qu'il lui deſtine pour époux ; Junon qui a traverſé Hercule pendant ſa vie, paroît approuver cet engagement : figure ingénieuſe qui nous prouve que la vertu ſurmonte toûjours la jalouſie & l'envie.

Aux piés de Jupiter, on voit l'Aigle dépoſitaire de la Foudre, Ganiméde eſt à côté d'Hébé ; il regarde avec plaiſir le bonheur de cette Déeſſe.

DEUXIEME GROUPE.

SUR la droite de Jupiter, Bacchus aſſis & appuyé ſur le dieu Pan, enviſage avec complaiſance le triomphe d'Hercule ; Bacchus eſt accompagné de deux ſuivans, dont l'un tient ſon Thirſe, & l'autre des raiſins ; au-deſſus paroît Amphitrite & Mercure, le meſſager des Dieux, prêt à exécuter les ordres de Jupiter.

Au-deſſous de Bacchus, on voit Venus avec les trois Graces, elles s'applaudiſſent d'avoir contribué à rendre Hébé

aimable ; l'une des Graces tient une couronne qu'elle paroît lui deſtiner, & Cupidon qui eſt à côté de ſa mere, regarde d'un œil malin & dédaigneux l'Amour de la Vertu.

Aux piés de Bacchus, & un peu en deſcendant, Pandore & Diane ſemblent inviter Comus, dieu des Banquets, à ſe diſpoſer pour la fête ; ce Dieu porte une pique entourée d'une guirlande de fleurs.

Troisieme Groupe.

Au-deſſous de Pandore & de Diane, & ſur le devant du Groupe, on voit Mars attentif à la chûte des Monſtres & des Vices, que la ſeule Vertu & non la Force terraſſe en ce moment. Vulcain, dont les travaux ſont conſacrés, eſt à côté de lui ; pluſieurs Amours voltigent ſur la droite de ces Divinités, & tiennent des armes précieuſes deſtinées pour les imitateurs de la valeur d'Hercule.

Plus bas, deux Renommées deſcendent pour annoncer à la Terre ce qui ſe

passe au Ciel en faveur d'Hercule.

QUATRIEME GROUPE.

AU-BAS du char d'Hercule, l'Envie, la colere, la Haine, la Discorde, & les autres Vices, dont le nouveau Dieu a triomphé, sont précipités du Ciel; l'Envie seule est encore la plus proche du Héros. Elle le menace, & sa fureur ne semble l'abandonner qu'à regret, pour nous faire connoître, que ce monstre est le plus dangereux & le plus acharné de tous les vices, & l'unique dont la rage s'étend jusqu'au-delà du Trépas.

CINQUIEME GROUPE.

SUR le devant & derriere le char d'Hercule, Cibele est dans le sien terminé en creneaux, & traîné par des lions; un Amour en se joüant la soulage du poids de sa couronne.

Au-dessus, dans un plan enfoncé, on voit Minerve & Cérès avec leurs attri-

buts personnels : Neptune & Pluton sont à côté de Cibéle ; le Dieu de la mer regarde avec joie la gloire du nouveau Dieu ; & Pluton, dont ce Héros a bravé l'Empire, paroît en détournant ses regards, ne point applaudir à son triomphe.

Sixieme Groupe.

Eole dieu des Vents : à côté de lui sont Zéphire & Flore, accompagnés des Génies de l'air ; ces tendres Divinités, dont les soûpirs font naître les fleurs, se joüent avec une guirlande formée & assortie par les Amours. La Rosée est sur le devant, elle panche son urne sur des nuages où sont les Nymphes de la Pluie. Au-dessous est Morphée endormi ; les Songes, dont les ailes sont des nuées, répandent sur lui des pavots.

Au-dessus d'Eole, & dans l'éloignement, on voit le Génie de l'Eternité, tenant son symbole, représenté par un Serpent en cercle ; il le montre à Satur-

ne, & ſemble inſulter à ſa faulx qui ne peut rien ſur la Vertu.

SEPTIEME GROUPE.

EN allant de ſuite vers l'angle, Iris paroît ſur ſon arc, elle jette un regard ſur la fête céleſte : ſous l'arc-en-ciel, on voit l'Aurore accompagnée de pluſieurs Etoiles perſonnifiées.

HUITIEME GROUPE.

SUR le haut du Groupe, on voit le Temple de Mémoire ouvert : pluſieurs Génies s'empreſſent d'y attacher des médaillons à la gloire des grands Hommes ; à côté Apollon s'éleve ſur un nuage avec le Génie des beaux Arts ; les Muſes ſont au-deſſous, elles s'apprêtent à exécuter le concert ordonné par Apollon ; dans l'angle auprès des Muſes, l'Hiſtoire exhorte la Peinture à immortaliſer comme elle, les Héros, & leurs belles actions.

NEUVIEME GROUPE.

SUR la gauche & au-dessus des Muses ; paroît la constellation de Castor & de Pollux ; dans la demi-teinte, Silene avec une troupe de Faunes & d'enfans, forment une fête Bacchique.

CARTELS.

ILS sont dans les milieux de la corniche, ainsi qu'on l'a déja dit, & ils représentent les travaux d'Hercule.

PREMIER CARTEL.

AU-DESSUS de la cheminée ; d'un côté, paroît Cerbere avec ses trois têtes ; de l'autre, est la peau du lion de la forêt de Némée avec la massue.

DEUXIEME CARTEL.

D'UN côté, outre le sanglier qu'Her-

cule apporta vif à Euriſthée, l'on voit les harpies & les pommes d'or des Heſpérides ; de l'autre côté eſt le Centaure Neſſus.

TROISIEME CARTEL.

DU côté directement oppoſé au premier Cartel, c'eſt Diomede mangé par ſes propres chevaux, qu'il nourriſſoit de chair humaine.

QUATRIEME CARTEL.

REPRÉSENTE d'un côté la Biche aux cornes d'or avec la corne d'abondance ; & de l'autre, Cacus qui fut étouffé par Alcide.

Tous ces Cartels ſont couronnés par une grande guirlande de feuilles de chêne, que ſoûtiennent les Génies de la Vertu. Cette guirlande feinte de ſtuc, auſſi-bien que les figures qui entourent les Cartels & les Vertus, qui caractéri-

ſent les actions d'Hercule, regne tout du long au pourtour de l'attique qui eſt feint de marbre blanc veiné, avec des panneaux de brêche violette, le couronnement de l'attique eſt rehauſſé d'or, le tout ſoûtenu par la corniche du ſalon.

FIN.

RE'PONSE de M. Coypel, Directeur, à M. le Comte de Caylus, sur la Vie de M. le Moyne, Premier Peintre du Roi ; prononcée à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, le 6 Juillet 1748.

MONSIEUR,

CET amour de la vérité qui paroît dans tous vos écrits, sera toûjours le sûr garant de leurs succès. Est-il possible qu'on ne charme pas ses Auditeurs, quand on sait, comme Vous, soûtenir & orner par la force & les graces du style, ce vrai qui frappe de lui-même ; & qu'on prend soin de ne le présenter jamais qu'avec les ménagemens qu'exige la prudence.

Lorſque j'ai avancé, que loin de les chercher, on devoit rejetter ces anecdotes douteuſes, & ſouvent fauſſes, capables de flétrir la mémoire des grands Artiſtes, je n'ai pas prétendu dire, qu'il fallût paſſer ſous ſilence des faits connus de tout le monde, & qui peuvent donner matiere à d'utiles réflexions.

Il eſt nombre de cas, où l'on doit citer les défauts des hommes célebres, dont on s'eſt chargé d'écrire la vie. Vous vous êtes trouvé, Monſieur, dans la néceſſité d'en uſer ainſi à l'égard de feu M. le Moyne. Perſonne ici ne pouvoit ignorer, combien il étoit tourmenté par cette ambition, qui, dans tous nos émules, nous offre des objets de haine : & c'étoit un ſervice à nous rendre, que de nous remettre ſous les yeux, à quel point cette paſſion dominante le rendit malheureux malgré ſes ſuccès, & dans quel abîme enfin elle ſut le précipiter.

M. le Moyne, tel que vous venez de le repréſenter, fait ſur nous l'effet que doit produire le Héros de la Tragédie ;

nous ne pouvons trop déplorer le sort d'un homme doüé d'un talent si rare ; mais aussi nous ne saurions disconvenir, qu'il n'ait travaillé lui-même à le rendre déplorable, & ce qui doit nous faire trembler, c'est que cette ambition qui lui devint si funeste, pour s'emparer de nous, se présente ordinairement sous le nom de la noble émulation. Voilà, sans doute, comment elle parvint à trouver un si facile accès dans le cœur de M. le Moyne, qui, comme vous l'avez dit, Monsieur, étoit rempli d'ailleurs de très-loüables sentimens.

Elevé à ce rang, où toûjours il avoit aspiré, quel dommage qu'il n'ait pas consulté un ami tel que Vous ! Peut-être le posséderions-nous encore ; en suivant vos conseils, il eût trouvé dans la place qu'il occupoit, cette félicité que la modération seule peut nous procurer : vous lui auriez, Monsieur, représenté mieux que personne, qu'il ne suffit pas à un Premier Peintre du Roi, de savoir faire des tableaux excellens ; qu'il doit se

connoître lui-même, & avoir assez de courage pour convenir au besoin, qu'il n'est pas également propre à tous les genres qu'embrasse la peinture, & que d'autres seroient plus capables que lui, de bien traiter certains sujets, si Sa Majesté désiroit les voir représenter. Le grand objet du Premier Peintre, auriez-vous dit, c'est que le Roi soit servi parfaitement : & dans de pareilles occasions, céder à un rival l'honneur de travailler, c'est faire plus encore, que si l'on travailloit soi-même, puisque cette façon de servir son Maître n'est pas celle qui coûte le moins. Vous n'eussiez pas manqué d'ajoûter, Monsieur, que c'est ainsi qu'il faut remplir l'attente de ceux qui nous ont mis en place : qu'on ne nomme point un Premier Peintre, pour n'avoir bientôt plus qu'un seul Peintre, en décourageant tous les autres ; mais, au contraire, que l'intention d'un digne Chef des Arts, lorsqu'il propose au Roi cette nomination, c'est de charger un

galant homme du ſoin flatteur de faire connoître & briller ſes habiles confreres, de leur procurer avec diſcernement des ouvrages dans leſquels ils puiſſent mettre au grand jour leurs talens divers, & de prouver par ce moyen, que dans un état on trouve ſouvent plus de grands Artiſtes qu'on ne croyoit en avoir, lorſqu'on ſait employer chaque Artiſte dans le genre qui lui eſt propre.

En parlant ainſi à M. le Moyne, vous l'euſſiez perſuadé, Monſieur; & profitant de vos ſages avis, bientôt ſa conduite eût engagé ſes rivaux mêmes à ſe réjoüir, qu'il eût mérité par ſes talens cette diſtinction, qui avoit toûjours été l'objet de ſes deſirs.

Mais je m'apperçois qu'en prenant la liberté de vous faire parler je me donne ici des leçons. Pourrois-je m'en repentir? Si ce que j'ai oſé mettre dans votre bouche, vous paroît ne pas s'éloigner de votre façon de penſer; ſi vous approuvez enfin mes idées, au ſujet de la place

dont je ſuis honoré, je viens de me mettre dans l'indiſpenſable & trop heureuſe néceſſité, de ne perdre jamais de vûe les devoirs que je me ſuis preſcrits.

Quelle ſatisfaction ! ſi je puis, en les pratiquant, mériter les ſentimens que la Compagnie a témoignés pour moi dans la derniere aſſemblée.

Fin du ſecond Volume.

APPROBATION

APPROBATION

De l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

AUJOURD'HUI Samedi cinquieme Juin 1751. l'Académie Royale étant assemblée, le Secretaire a lu une Epître adressée à M. de Tournehem, Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens, pour mettre à la tête du premier Volume de l'Académie, contenant la Vie des Premiers Peintres du Roi, depuis M. le Brun, jusqu'à présent.

La Compagnie qui a entendu avec plaisir dans plusieurs Conférences précédentes, tout ce qui fait la matiere de ce Volume, a jugé que l'impression n'en pouvoit être qu'agréable au Public.

Extrait du Regiſtre de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, & copie délivrée au Sieur Durand Libraire, par moi Secretaire de l'Académie, le quatrieme Mars 1752.

LÉPICIÉ.

ARREST DU CONSEIL D'ESTAT DU ROI, Portant Privilége à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, & aux Académiciens, de faire imprimer & graver leurs Ouvrages; avec défenses à tous Imprimeurs, Graveurs ou autres personnes, excepté celui qui aura été choisi par ladite Académie, d'imprimer, graver ou contrefaire, vendre des Exemplaires contrefaits, à peine de trois mille livres d'amende, confiscation de tous les Exemplaires contrefaits, Presses, Caracteres, Planches gravées, & autres ustensiles qui auront servi à les imprimer, &c.

Du 28 Juin 1414.

EXTRAIT DES REGISTRES DU CONSEIL d'Etat.

SUR ce qui a été représenté au Roi, étant en son Conseil, par son Académie Royale de Peinture & Sculpture, que depuis qu'il a plû à Sa Majesté donner à ladite Académie des marques de son affection, Elle s'est appliquée avec soin à cultiver de plus en plus les beaux Arts, qui ont toûjours fait l'objet de ses exercices; & comme la fin que Sa Majesté s'est proposée dans l'établissement de ladite Académie, composée des plus habiles du Royaume, a été non seulement que la Jeunesse profitât des instructions qui se donnent journellement dans l'Ecole du Modele, des Leçons de Géométrie, Perspecti-

ve & Anatomie, & à la vûe des Ouvrages qui y ſont propoſés pour ſervir d'exemples ; mais encore que le Public fût informé du progrès qu'y font les Arts du Deſſein, de la Peinture & Sculpture, en lui faiſant part des Diſcours, Conférences & Deſcriptions qui pourroient le lui faire connoître, principalement en multipliant par la gravûre & impreſſion les beaux Ouvrages de ladite Académie Royale, afin de les conſerver à la poſtérité, unique moyen de perfectionner les Arts, & d'exciter de plus en plus l'émulation. A CES CAUSES, Sa Majeſté déſirant donner à ſadite Académie, & à tous ceux qui la compoſent, toutes les facilités & les moyens qui peuvent contribuer à rendre leurs travaux utiles au Public : LE ROI ÉTANT EN SON CONSEIL, a permis & accordé à ladite Académie, de faire imprimer & graver les Deſcriptions, Mémoires, Conférences, Explications, Recherches & Obſervations qui ont été & pourront être faites dans les Aſſemblées de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture ; comme auſſi les Ouvrages de gravûre en taille-douce ou autrement, & généralement tout ce que ladite Académie voudra faire paroître ſous ſon nom, ſoit en Eſtampes ou en impreſſions, lorſqu'après avoir examiné & approuvé leſdits Ouvrages de chacun des Particuliers qui la compoſent, Elle les aura jugés dignes d'être mis au jour, ſuivant & conformément aux Statuts & Réglemens de ladite Académie ; faiſant Sa Majeſté très-expreſſes inhibitions & défenſes

à tous Imprimeurs, Libraires, Graveurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, excepté celui qui aura été choisi par ladite Académie, d'imprimer ou faire imprimer, graver ou contrefaire aucuns Mémoires, Descriptions, Conférences & autres Ouvrages gravés ou imprimés, concernant ou émanés de la susdite Académie, ni d'en vendre des Exemplaires contrefaits en nulle maniere que ce soit, ni sous quelques prétextes que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Académie, à peine contre chacun des Contrevenans de trois mille livres d'amende, confiscation, tant de tous les Exemplaires contrefaits, que des Presses, Caracteres, Planches gravées, & autres ustenciles qui auront servi à les imprimer & contrefaire, & de tous dépens, dommages & intérêts. Veut Sa Majesté, que le présent Arrêt soit exécuté dans son entier; & en cas de contravention, Sa Majesté s'en réserve la connoissance & à son Conseil, & icelle interdit à tous autres Juges. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, SA MAJESTÉ Y ÉTANT : tenu à Marly le vingt-huit Juin mil sept cent quatorze.

Signé, PHELYPEAUX.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, Nous te mandons & commandons par ces Présentes signées de notre main, que l'Arrêt dont l'Extrait est ci-attaché sous le contre-scel de notre Chancellerie, cejourd'hui donné en notre Conseil d'E-

tat, Nous y étant, tu signifies à tous qu'il appartiendra, à ce qu'ils n'en ignorent, & faſſes pour ſon entiere exécution tous Actes & Exploits néceſſaires, ſans demander autre permiſſion : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Marly le vingt-huitieme Juin, l'an de grace mil ſept cent quatorze, & de notre Regne le ſoixante-douzieme. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas* : Par le Roi, PHELYPEAUX.

L'An mil ſept cent quatorze, l'onzieme jour de Septembre, à la requête de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture, établie par Sa Majeſté dans ſon Louvre à Paris ; J'ai Pierre Colin, Huiſſier Audiencier aux Requêtes du Palais, demeurant rue de la Juiverie, Paroiſſe S. Germain le Vieil, ſouſſigné, ſignifié & laiſſé copie imprimée du préſent Arrêt du Conſeil d'Etat du Roi, & Commiſſion ſur icelui obtenu aux fins y contenues, au Sieur Charles Robuſtel, Syndic de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, en leur Bureau & Chambre Syndicale, rue des Mathurins, en parlant à ſa perſonne, & ce tant pour lui que pour les autres Imprimeurs & Libraires, à ce qu'ils n'en ignorent, ait à y ſatisfaire, & faire ſçavoir à ſa Communauté, &c. Signé, COLIN, avec paraphe. *Contrôlé à Paris, le 13 Septembre* 1714. *R.* 45. *fol.* 72. Signé, PONTAINT, avec paraphe.

Collationné aux Originaux par Nous Conſeiller-Secretaire du Roi, Maiſon, Couronne de France & de ſes Finances.

Signé, LAUTHIER.

FAUTES A CORRIGER.

TOME SECOND.

PAGE 129. *ligne* 22. Hébé qui, *lisez* Hébé, que.

Page 131. *ligne* 17. ſont conſacrés, *liſez* ſont conſacrés à ce Dieu. . . . . eſt, &c.

SPECIAL 86-B
6153

GETTY CENTER LIBRARY